



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



T. m. A. 53⁶

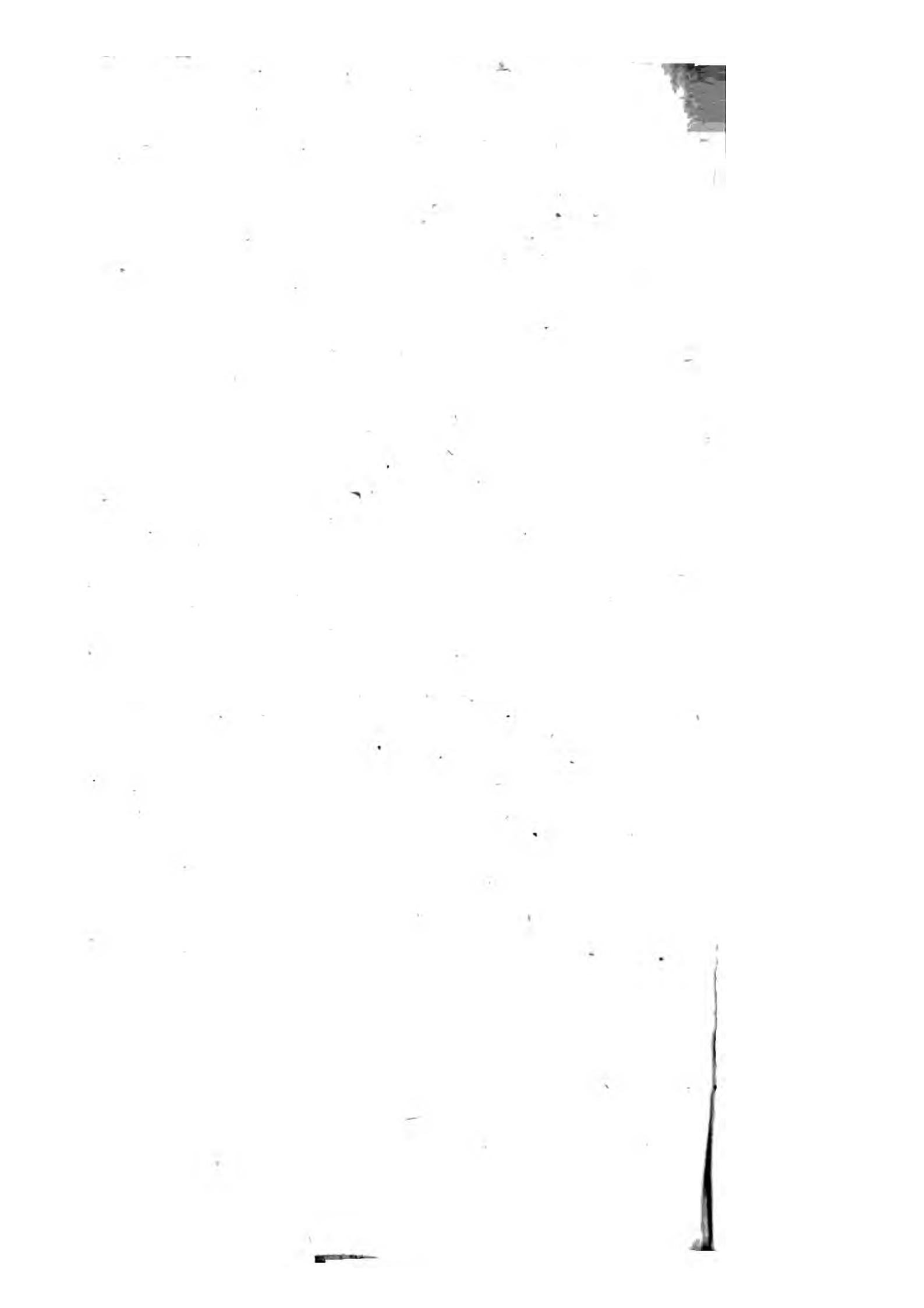
173 e 22

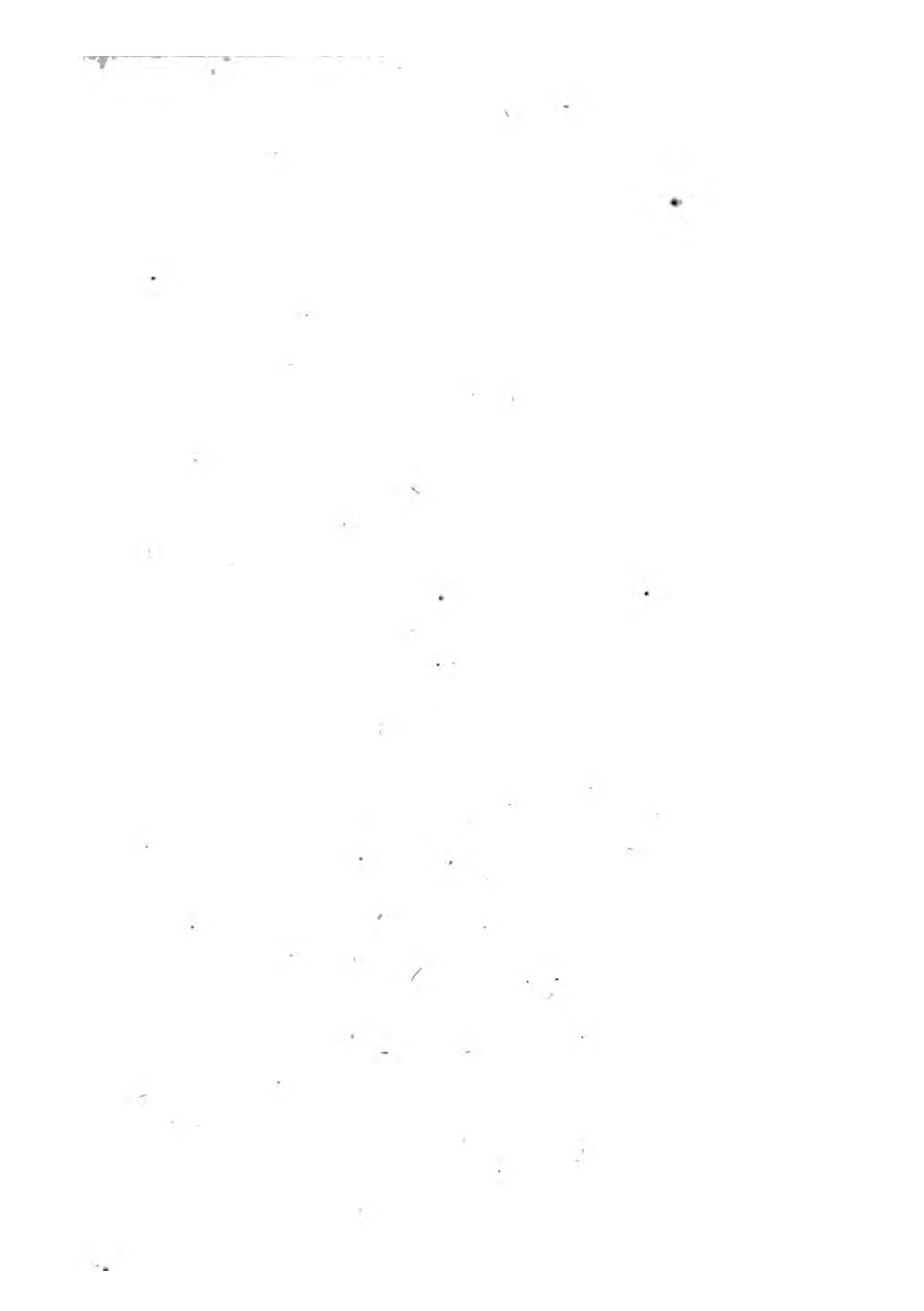
21

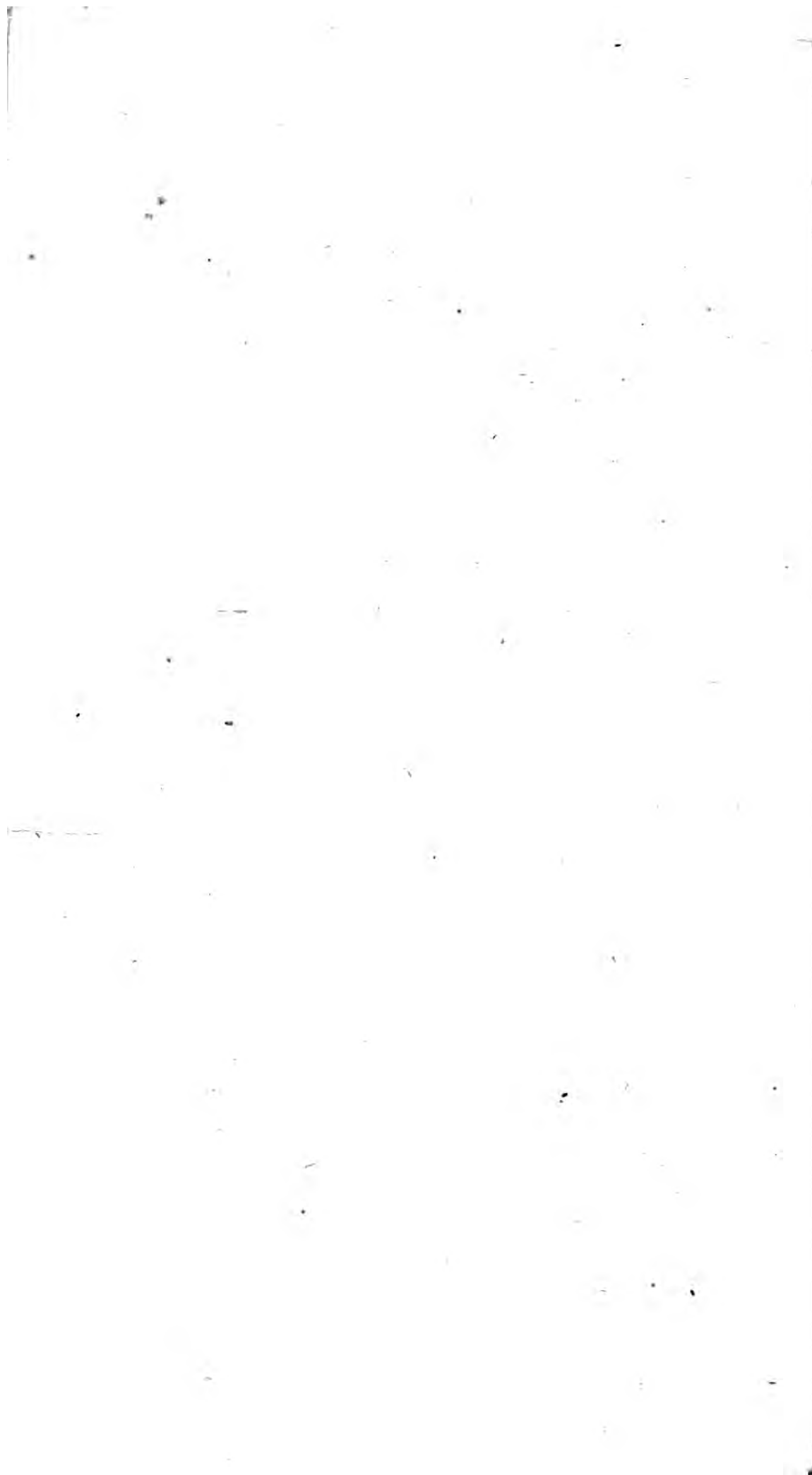


B. H. BLACKWELL LTD.
BOOKSELLERS
48 to 51 BROAD STREET
OXFORD

EX LIBRIS
GUSTAVE COHE

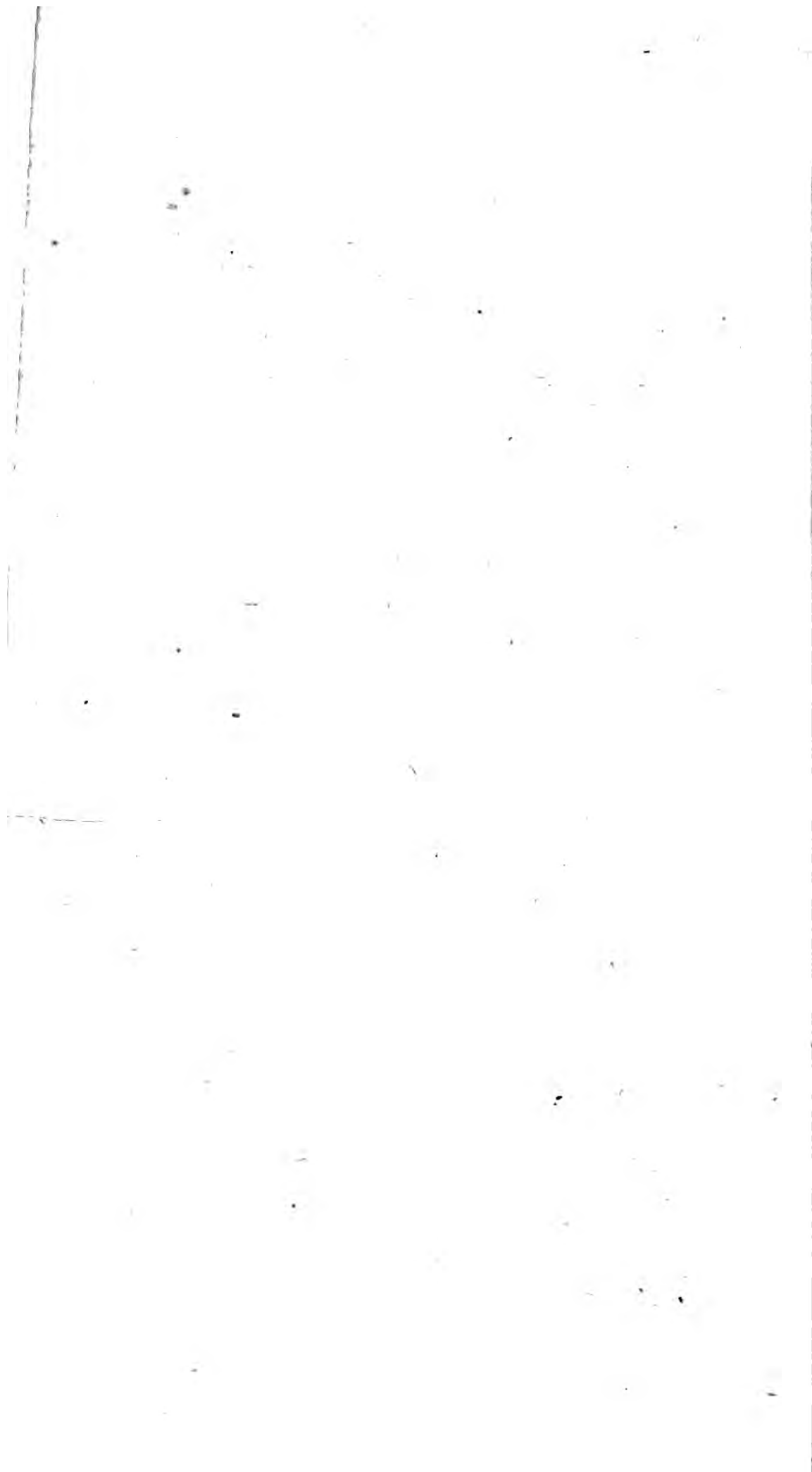






LE
THEATRE
ANGLAIS.

TOME VI.



LE
THEATRE
ANGLAIS.

TOME VI.

The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that every entry should be supported by a valid receipt or invoice. This ensures transparency and allows for easy verification of the data.

In the second section, the author details the various methods used to collect and analyze the data. This includes both manual and automated processes. The manual process involves reviewing each entry individually, while the automated process uses software to identify patterns and anomalies.

The third section describes the results of the analysis. It shows that there are several areas where the data is inconsistent or incomplete. These areas need to be investigated further to determine the cause of the discrepancies.

Finally, the document concludes with a list of recommendations. These include implementing stricter controls over data entry, improving the accuracy of the automated processes, and conducting regular audits to ensure the integrity of the data.

LE
THEATRE
ANGLOIS.

..... *Non verbum reddere verbo.*

TOME VI.



ALONDRES,

M. DCC. XLVIII.



AURENG-ZEB

OU

LE GRAND MOGOL,

TRAGEDIE

DE M. DRYDEN.

Tome VI

A



PERSONNAGES.

L'EMPEREUR.

AURENGZEB, son fils.

MORAT, dernier des fils de l'Empereur.

ARIMANT, Gouverneur d'Agra.

DIANET,

SOLIMAN,

MIRBABA,

ABAS,

ASAPH CHAN,

FAZEL CHAN,

} Omrahs, ou Seigneurs Indiens de différentes Fac-tions.

NOURMAHAL, Impératrice.

INDAMORA, Reine Captive.

MELEZINDA, Epouse de Morat.

ZAIDE, Esclave Favorite de l'Impératrice.

La Scène est à Agra, Capitale du Mogol.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARIMANT, AZAPH CHAN,
FAZEL CHAN.

ARIMANT.



LE Ciel paroît vouloir
que ce grand jour décide
de l'Empire de l'Orient !
Tout nous prépare à un
moment décisif ; les ar-
mes s'y disposent de toutes parts ; &
la Fortune se voit enfin forcée de ter-
miner ce fameux différend. Elle tient
actuellement dans sa main le prix le
plus brillant dont elle puisse flatter
l'ambition des Monarques ; elle en éta-
le la pompe aux yeux de nos jeunes

A ij

AURENG-ZEB ;

Princes : ils en sont éblouis ; & leur courage s'accroît encore , en pensant que l'épée rend les loix muettes , & que l'Empire est aujourd'hui le patrimoine du plus vaillant.

A S A P-H.

Quatre armées différentes , commandées par autant de nos Princes , couvrent nos campagnes , & sont animées du même espoir. Les profondes & larges limites de notre Empire , l'*Indus* , & le *Gange* , ne roulent que des flots teints du sang des peuples qu'ils ont vû naître ; il n'est point de rivière enfin , dont le cours tortueux soit exempt du sanglant aspect de nos Citoyens massacrés !

F A Z E L.

Je n'oublierai jamais que vous prévîtes ces horreurs dès l'instant que nos Princes se divisèrent , & que prêtant l'oreille aux cabales des femmes du Palais , ils tenterent de se supplanter l'un l'autre dans l'esprit de l'Empereur leur Pere.

ARIMANT.

La prudence humaine veut en vain prévenir les décrets du Ciel. Envoyez

A C T E I.

chacun pour gouverner des Provinces écartées, l'Empereur se flattoit de n'avoir plus rien à redouter de leur fatale ambition. Que pouvoit faire de plus un pere aussi prudent que tendre ? Il avoit tout prévu ! mais que peut-on contre le sort ? Tant que la vigueur de l'âge fit respecter ses ordres, rien ne troubla la paix de cet Empire : mais accablé par le poids de la vieillesse, il succombe aujourd'hui sous celui de la Couronne. La nouvelle de ses dernières infirmités, en apprenant à ses fils que ce Prince est mortel, a tout à coup ranimé leurs ambitieux desirs ; & leur inquiétude criminelle n'a d'autre objet que le moment de son trépas. Tel fut le signal de leur révolte : le même jour les vit courant aux armes, & ne reconnoître que la flamme & le fer pour arbitres de leur sort.

A S A P H.

Enfans rebelles, & parricides ! . . .

A R I M A N T.

C'est les flétrir d'un nom trop odieux, si nous réfléchissons que la mort du Pere, en couronnant l'aîné de ses fils,

A iij.

● AURENG-ZEB,
entraîne le trépas de tous les Cadets.
La crainte d'un grand mal en fait pré-
férer un moindre ; & les loix de la
nature sont ici détruites par celles de
l'Etat... Eh , quel homme, en effet, peut
se livrer lâchement à la mort , s'il est
maître de l'éviter en prévenant son
ennemi ? Quiconque meurt en com-
battant , n'a rien à se reprocher ; &
qui combat pour la Couronne , ne
meurt jamais sans gloire.

S C E N E II.

Les mêmes Acteurs. SOLIMAN,
A G A.

SOLIMAN.

L'Arrivée d'un nouveau Courier
jette Agra dans une nouvelle cons-
ternation. Les Armées de *Darah* , &
d'*Aureng-zeb* sont aux mains : la foule
du Peuple inonde le Palais ; & cette
multitude attend avidement des nou-
velles du combat.

A C T E I.
ARIMANT.

Chaque nouvel événement change les dispositions de ce Peuple , qui attend servilement que le destin lui donne un Maître !

S O L I M A N.

Tous ces graves Senateurs , nos Ministres d'Etat , retirés dans des coins du Palais , & entourés chacun de quelques amis choisis , ne parlent qu'à voix basse , & cachent leur agitation sous un maintien concerté. Le plus corrompu , le plus superbe d'entr'eux , est maintenant souple , & même complaisant envers ceux qu'il méprisoit avec le plus de hauteur.

A S A P H.

Quand le Gouvernement change , la Populace décide du sort de ses Oppresseurs , fait justice au Souverain , & vange l'Etat.

S O L I M A N.

Les Courtisans novices , & peu initiés dans le mystère des intrigues de Cour , semblent errer dans un labyrinthe , & se trouvent par-tout croisés par de si différents intérêts que leur trouble augmente à chaque pas.

AURENGZEB,
l'incertitude de leurs démarches.

ARIMANT.

Et que fait l'Empereur?

SOLIMAN.

Tranquille , inébranlable , & toujours semblable à lui-même , ne se reprochant aucun crime , il se croit à l'abri de tout danger. Il déplore cependant sa caducité qui le force d'être spectateur d'une guerre , dont il auroit voulu ne devoir la fin qu'à son courage. Il plaint l'Etat des malheurs que lui causent des enfans rebelles , en se disputant un trône qu'il se croit encore seul capable de remplir dignement.

ARIMANT.

Ah , que n'a-t'il encore cette valeur héroïque qui rendit la jeunesse si brillante ! Son âge viril nous flattoit de voir naître de lui une postérité également glorieuse : mais hélas , sa vieillesse dément tout notre espoir !... Le Soleil , vers son déclin , à mesure que ses rayons dardent moins fortement sur la surface de la terre , paroît s'adoucir en sa faveur , & se complaire avec les restes de l'éclat du jour. Pour-

A C T E I. 5

qu'oi l'homme qui consacra sa jeunesse à la gloire, ne peut-il jouir dans ses derniers instans d'un repos qu'il a si bien acquis, & de l'amour de tous ceux qui l'environnent ?

A S A P H.

Malheureux Pere ! Ce nom te devient odieux, lorsque ne pouvant te choisir qu'un Successeur, tu trouves dans tes autres enfans d'implacables ennemis.

F A Z E L.

Darah, l'aîné de tous, a de la générosité : mais son ame se livre trop aisément à la vengeance. Ami plein de candeur, ennemi irréconciliable, son amour & sa haine ne sont jamais équivoques.

S O L I M A N.

J'espérerois beaucoup de la valeur du Prince Sujah, s'il n'étoit trop attaché à la secte des Persans. Un intérêt étranger le pousse à rechercher une Couronne, qu'il n'obtiendrait jamais de l'amour du peuple.

A S A P H.

Morat est trop arrogant, & joue trop le brave. L'envie qui le ronge domine

A v

10 AURENG-ZEB,
trop sur son courage. Aveuglé par sa
présomption, s'il échoué dans une en-
treprise, il croit que personne n'au-
roit été plus heureux que lui.

ARIMANT.

Mais Aureng-Zeb, sans autre pas-
sion dominante que celle de l'amour,
plus modéré dans ses desirs, réfléchit
davantage, & concerte mieux ses pro-
jets. Cet *Atlas* seul peut soutenir l'Etat
chancelant. Froid dans le conseil, ar-
dent dans le combat, il réunit en lui
toutes les bonnes qualités de ses freres,
& y ajoute encor celle de fils & de su-
jet fidèle. Le sort de son Pere dépend
aujourd'hui de l'épée de ce généreux
Prince; & nous comptons que sa for-
tune ne démentira pas notre espoir.

SOLIMAN.

Deux puissans aiguillons doivent
animer maintenant son courage : la
reconnoissance de son Pere, & les
faveurs de l'amour. Cette belle cap-
tive, la Reine de *Cachemire*, sera, dit-
on, le prix de sa victoire.

S C E N E III.

Les mêmes Acteurs. A B A S.

A B A S.

TOut augmente encore nos craintes ! Les Armées couvrent la plaine , & les lances innombrables qu'on apperçoit dans nos vallées fertiles , offrent aux yeux épouvantés une *moisson* d'horreurs ! l'éclat du fer , & de l'acier poli , éblouit par tout nos regards tremblans , & chaque instant nous présente de plus près l'image affreuse de la guerre. Le hennissement des chevaux frappe déjà nos oreilles ; & ces forteresses ambulantes , que porte l'Éléphant aussi terrible que docile , menacent déjà nos remparts.

A R I M A N T.

Si cette Armée (comme je le crains !) est celle de Morat , l'Empire est sur les bords du précipice. L'ambitieuse Impératrice est d'intelligence avec ce fils qu'elle adore. Ils profiteront de l'ab-

A vj.

12 **AURENG-ZEB,**
sence d'Aureng-Zeb pour s'emparer
du Thrône , & de la personne de l'Em-
pereur.

S O L I M A N.

Toutes les démarches de cette Prin-
cesse nous ont assez prouvé sa haine
pour les aînés de l'Empereur : elle dé-
teste en eux le sang de ses rivales ,
& ne songe qu'à élever le sien sur
leurs ruines.

A B A S.

Ce sont en effet les troupes de ce
Prince , qui après s'être emparé de
Sarat , & prévenant la renommée par
des marches aussi précipitées que pé-
nibles , se trouve tout-à-coup aux pieds
de nos murs. Il a même déjà demandé
un pour-parler avec sa mere , & leur
conférence a duré plus de deux heures.

A R I M A N T.

Quant à moi , je cours à mon de-
voir ; la Citadelle m'est confiée : mes
soins sçauront la défendre.



SCENE IV.

ASAPH, FAZEL, SOLI-
MAN, ABAS.

*L'Empereur paroît une lettre à la main.
Un Ambassadeur le suit. Gardes.*

ASAPH, à Fazel.

REgarde l'Empereur! cette rougeur répandue sur son visage irrité, nous prouve que le message de Morat ne lui est point agréable.

L'AMBASSADEUR.

Ah, Seigneur! interprétez mieux ses intentions, & ne traitez point de revolte la nécessité où il se trouve de prévenir une guerre cruelle. Tant qu'il vous crut vivant ce Prince vous fut aveuglément soumis, & ne se crut dans son Gouvernement que votre Vice-Roi. Mais le bruit de votre mort lui fit prendre les armes, non pas pour envahir le patrimoine de ses freres, mais pour défendre contr'eux le pré-

14 A U R E N G - Z E B ,
sent que vous aviez daigné lui faire.
L'EMPEREUR.

Mes ordres réitérés lui avoient enjoint de licentier ses Troupes ; le sceau Royal lui avoit prouvé que je vivois encore : cependant son Armée subsiste, il paroît avec elle en ces lieux, & n'est pas défobéissant ?

L'AMBASSADEUR.

Croyant votre ordre contrefait, & votre mort cachée : il n'eut d'autres intentions que d'approfondir la vérité.

L'EMPEREUR.

Si un faux bruit lui apprit mon trépas, il crut aisément ce qu'il désiroit. Désabusé par ma main même, il se plut à le croire encore. Mais s'il croit cette excuse légitime, qu'il me prouve sa sincérité ; qu'il désarme.

L'AMBASSADEUR.

Ah, Seigneur, l'honneur peut-il le lui permettre ? Ne seroit-ce pas avouer sa révolte ? Il ose attendre une grâce de votre Majesté : daignez regarder ses Troupes d'un œil plus favorable, & les recevoir pour vos Gardes.

L'EMPEREUR.

Ma vertu seule m'en tient lieu. Par

A C T E I. 15

tez : que le présomptueux fasse au plutôt sa retraite. Je lui donne une heure. S'il ose balancer plus long-temps, le canon du fort nétoyera la plaine.

E' A M B A S S A D E U R.

Puisque vous lui refusez l'entrée de la ville, il reclame son Epouse que vous retenez cruellement dans les fers. Si, contre toute justice, vous lui refusez sa liberté, il pense avoir droit de se la procurer par les armes.

L' E M P E R E U R.

Dis-lui, que le Ciel m'a donné des droits sur lui-même, & sur tout ce qui lui appartient; que comme sujet, & comme fils, il est doublement mon esclave. Qu'il compte cependant, tout indigne qu'il puisse être de mes bontés, qu'une femme ne sera jamais l'objet de ma vengeance. Je sçai rendre justice à l'innocence de Melezinda, & je ne la retiens ici que pour assurer son repos.... Quant à toi dont l'audace osa se charger d'une pareille ambassade, crains d'éprouver ce que peut la colere des Rois offensés! Fuis; gardes-toi de répondre: un seul mot, un regard, te coûtera la vie!...

SCÈNE V.

L'EMPEREUR. *Suite écartée.*

ARIMANT.

ARIMANT.

Puisse le Ciel, ô sublime Monarque, toujours augmenter le cours de vos prospérités comme celui de vos jours, & les rendre tous aussi glorieux que celui-ci ! Un Courier, qui arrive des bords du *Gemma*, vous apporte de grandes nouvelles. Vos Troupes, conduites par Aureng-Zeb, ont défait celles de Darah, qui a pris la fuite après avoir laissé quarante mille hommes sur le champ de bataille. L'Armée victorieuse a marché d'abord à la rencontre de Sujah, qui surpris par une attaque imprévue, vient d'éprouver le même sort.

L'EMPEREUR.

Tant mieux.

ARIMANT.

Tant mieux ! Eh, que pouviez-vous

A C T E I. 17

attendre de plus de la valeur d'un fils que vous chérissiez ? Quoi, dans un jour, deux pareilles Conquêtes ?... Pardon, Seigneur : je vous croiois plus redevable envers la fortune !...

L'EMPEREUR.

Elle n'est point encor quitte envers moi ; & si ma joye étoit plus vive, on auroit droit de l'attribuer à ma crainte... Mais que dis-je ? Et quelle reconnaissance doit-on à qui ne nous rend que notre bien ?

A R I M A N T.

Le généreux Aureng-Zeb, toujours attentif à ce qu'il vous doit, n'a pas osé pousser plus loin le succès de ses armes. Mais poussé par la crainte que Morat n'osât vous attaquer dans ces murs, ce Héros après avoir donné ordre à ses Troupes de le suivre à grandes journées, est parti pour Agra, où il compte s'enfermer avec vous avant que le siège en soit absolument formé.

L'EMPEREUR.

Prévenez son dessein, partez ; défendez-lui d'approcher de cette ville.

18 AURENG-ZEB,
 ARIMANT.

A qui, Seigneur ? A un fils si fidèle !
A un Vainqueur !

L'EMPEREUR.

Je craindrois moins la vûe d'un
Rebelle.

ARIMANT.

Quoi, votre Défenseur ? celui à qui
vous avez confié votre pouvoir, &
votre vie ? Ah Seigneur, il seroit auf-
si injuste, qu'inutile, de le soupçon-
ner maintenant. Il ne vient point ac-
compagné de façon à se faire craindre :
il vient comme un Prisonnier volon-
taire se confier à votre foi. Vous con-
noissiez son courage, ne venez-vous
pas d'éprouver sa fidélité ? Et s'il aspire
après la gloire, doutez-vous encore
que ce ne soit après celle qu'il peut
acquérir en vous servant ?... Je sçais
qu'on l'accuse d'ambition. Mais est il
condamnable de vouloir être le Héros
de son siècle ? On convient du moins
de sa prudence : & si la prudence sçait
discerner nos véritables intérêts, ce
Prince connoît sans doute qu'il n'en a
d'autres à ménager, que l'amour, & la
bienveillance de son Pere. Pourriez-

A C T E I. 19

vous démentir la bonté de votre cœur ?
Lorsqu'il partit d'Agra, ne lui promîtes-
vous pas la plus brillante récompense ?
Animé par cet espoir, il combat, il
triomphe ; l'amour le ramène à vos
pieds pour recevoir le prix de sa vic-
toire : pouvez-vous le lui refuser ?

L'EMPEREUR.

Arrête ; tu pénètres trop avant dans
mon ame blessée. Ne m'y fais point
trop voir ce que je frémis d'y trou-
ver !... Mon fils a glorieusement rem-
pli son devoir ; notre grand Prophete
l'envoie pour me secourir : j'aurois
honte de soupçonner tant de vertus ;
je ne suis point ingrat.... Du moins
je ne le fus jamais !. N'en parlons
plus : cours lui défendre de s'approcher
d'Agra. Je ne veux, je ne puis, je n'ose
voir mon fils !

ARIMANT.

Seigneur, cet ordre vient trop tard ;
& je ne puis consentir à exposer ainsi
votre gloire. C'est vouloir perdre à la
fois le cœur du Peuple, avec celui de
votre fils. On risque souvent de perdre
tout, en refusant une demande légitime.

20 AURENG-ZEB,
L'EMPEREUR.

J'ai souvent éprouvé ta foi, je suis sûr que tu m'aimes : je souffre mille maux !... Et tu ne dis rien qui puisse me soulager ?...

ARIMANT.

Eh, Seigneur, peut-on guérir les maux que l'on ignore ?... Ne vous ai-je pas déjà demandé la cause de vos ennuis ?

L'EMPEREUR.

Il falloit me la redemander encore !... La honte n'est-elle pas toujours compagne du vice ? Il falloit m'arracher ce fatal secret, & porter la sonde jusque dans mon sein pour me rendre le repos que j'ai perdu. Mais, que dis-je ? Se peut-il qu'aucunes conjectures ?... Non, je connois ta probité : une ame vertueuse soupçonne difficilement... Parle pourtant : n'as-tu jamais été foible ? l'amour n'a-t'il jamais ébranlé ta vertu ? Cette passion ne te rendit-elle jamais parjure envers ton ami ? Ne fus-tu jamais tenté de le trahir ? Flate-moi, cher Arimant : fais-moi ta cour ; avoue-moi tes foiblesses : pense qu'un Roi voudroit voir les siennes consacrées.

A C T E I. 21

par un peuple entier. Il croiroit avoir moins à rougir !... Mais tu préssens maintenant ma honte. Vois donc mon ame toute nuë : je suis le Rival de mon fils!... Tandis que ce Héros expose ailleurs sa vie pour ma gloire , j'expose ici ma gloire pour triompher de sa maîtresse !

A R I M A N T.

Seigneur , cet aveu sincère prouvé du moins que vous avez long-temps combattu votre passion ; & que la vertu, quoique languissante , subsiste encore dans votre cœur. Mais quel est le succès de votre injustice ?

L' E M P E R E U R :

Tel que je le mérite. Insensible à mes vœux , muette à mes vains transports , l'inflexible Reine de Cachemire est pour moi ce que les vents & les flots sont pour les Mariniers menacés du naufrage. On voit pourtant des tempêtes se calmer ; mais la cruelle Indamora est toujours la même : mes menaces, & mes soupirs sont également méprisés.

22 A U R E N G - Z E B ,
 A R I M A N T .

Eh bien , Seigneur , c'est au dépit & vous guérir.

 L' E M P E R E U R .

Vertu , dépit , dédain , mépris , foibles armes contre un amour tel que le mien ! j'ai tout tenté , j'ai tout employé vainement !... Juge , après cela , quand je crains le Vainqueur , si les victoires de mon fils doivent m'être bien cheres.

 A R I M A N T .

Il est temps , Seigneur , de prendre un parti ; & d'empêcher sur-tout que le Prince ne soit instruit de votre amour. Morat , qui ne respire que votre ruine , vous verroit perdre avec plaisir le seul Bouclier de votre Empire ; & la fiere Impératrice est trop jalouse pour se voir tranquillement préférer une rivale. Je connois le cœur d'Aureng-Zeb , il est vertueux : mais la vertu cède souvent aux transports d'une juste vengeance !

 L' E M P E R E U R .

Va donc trouver Indamora ; dis-lui de ma part , que la tête de mon fils , & peut-être la mienne , dépendent de sa discrétion ; qu'elle cache ma foibles-

A C T E I. 23

se à Aureng-Zeb ; quoiqu'il revienne Vainqueur, qu'il est encore ainsi qu'elle sous ma puissance ; que quoique Pere, je ne suis pas moins amant ; & que si je dois beaucoup à mon fils, je me dois encor plus à moi-même. Sois témoin de leur entrevûe : que ta présence lui en impose, & contrainde s'il se peut jusqu'à ses regards... Mais le voici lui-même ! Ecoute encor *

S C E N E V I.

L'EMPEREUR, AURENG-ZEB, &
sa suite. DIANET.

AURENG-ZEB, *un genou en terre.*

LE succès a secondé mes vœux ; le Ciel a permis que je vous vangeasse, & je trouve votre santé rasfermie ! Il m'est donc encor une fois permis de jouir de votre auguste présence, & d'embrasser le plus grand des Rois, & le meilleur des Peres ! Pardonnez

* Il dit quelques mots bas à Arimant.

24 AURENG-ZEB ;

à mes pleurs : c'est la joye qui les fait couler. Elle ne fut jamais plus sincère que dans ce moment ; & malgré ma victoire , il me manquoit votre présence pour la rendre parfaite.

L'EMPEREUR.

Brisons là-dessus : J'ai des raisons qui me font craindre de trop voir la bonté de ton cœur. Si tu sçavois ce qui se passe actuellement dans le mien , tu plaindrois le sort du plus malheureux des Rois !

AURENG-ZEB.

D'un Roi , Seigneur ? Ah , ne me privez point de la moitié de mes devoirs : Vous portez un nom bien plus cher à mon cœur ! Eh , quoi , Seigneur , n'êtes-vous plus mon Pere ?

L'EMPEREUR.

Je l'étois autrefois !

AURENG-ZEB.

Hélas , qu'ai-je donc fait , & par quel crime ai-je mérité de perdre le titre de votre fils ? Titre plus glorieux pour moi (j'en atteste le Ciel !) que ne le fut jamais à mes yeux , celui de Prince , & de Conquérant.

L'EMPEREUR.

A C T E I.
L'EMPEREUR.

25

Tu m'insultes donc enfin ! & je vois avec quelque plaisir que tu n'es pas sans défauts : je rougis moins des miens. Le commerce avec les Dieux est trop pénible , trop humiliant pour l'homme...

A U R E N G - Z E B.

Je commence à appercevoir que quelque Courtisan , quelque Peste de Cour à qui j'ai déplû sans doute , a scû vous indisposer contre votre fils ; que la perfide adresse a fait passer dans votre ame des soupçons que la noblesse de la vôtre n'étoit pas capable de concevoir. Je vois enfin avec douleur que mes actions les plus innocentes ne paroissent à vos yeux que revêtues de la noirceur dont une main ennemie prétend les déguiser. Scachez pourtant , Seigneur , que votre Couronne ne m'a jamais coûté un coup d'œil envieux ; que l'honneur seul fut mon guide ; & que la gloire , seule récompense des cœurs vertueux , est le seul bien qui me tentât jamais. Vivez , Seigneur , remplissez long-temps un trône dont vous êtes digne , je serai toujours trop heureux de vous obéir.

Tome VI.

B

AURENG-ZEB,
L'EMPEREUR.

O mon cher Auréng-Zeb ! ta vertu excite en mon cœur de trop puissants remords. Elle brille d'un éclat qui frappe trop mes yeux !... Tu as plus mérité de ma reconnoissance que je ne suis capable de te payer. Mais , ton sort est de donner , le mien de te devoir !... Tu vois le désordre de mon ame. Ton mérite l'attendrit en ta faveur , & d'autres sentiments l'endurcissent. Cédant enfin à tes vertus , il faut..... Mais que fais-je ? Oserois-je lui dévoiler ce secret fatal ?... Adieu , laisse-moi le repos t'est nécessaire. Puisse-tu en goûter les douceurs !..

AURENG-ZEB.

Le repos n'est pas fait pour les Amants. Je n'ai point encore vû Indamora.....

L'EMPEREUR.

Revenez Prince ? J'oubliais de vous dire... Quoi donc , si-tôt lassé de la compagnie d'un Pere !

AURENG-ZEB.

C'est vous-même je crois , Seigneur , qui m'avez congédié ?...

A C T E I. 27
L'EMPEREUR:

Vous ne m'avez fait aucune relation du combat... D'ailleurs, Agra est environnée par une Armée rebelle. Dites-moi, d'abord?... Mais non, allez-vous-en... Il * va voir Indamora : je voudrois l'en empêcher. Mais ce seroit peut-être lui faire soupçonner ma tendresse pour elle.... Hélas, la présence de mon fils m'est insupportable, & son absence est pour moi le plus violent supplice!...

S C E N E VII.

AURENG-ZEB, *seul.*

TRiste vertu ! Divinité sans culte ;
& sans amis , fuis , cherche d'autres climats , ou remonte aux Cieux où tu pris naissance : l'air des Indes est maintenant mortel pour toi ; le déguisement, & la ruse sont les seules Divinités de cet Empire ! Quels sont les fruits de ma victoire ? La gloire stérile d'avoir prouvé mon amour filial. Le meil-

* A part.

B ij

28 AURENG-ZEB,
leur des Rois est obsédé par une femme
artificieuse, & ses enfans sont la vic-
time d'une injuste Marâtre ! Ainsi mes
lauriers mêmes me deviennent funes-
tes, & mon absence m'a perdu dans
l'esprit de mon Pere.

S C E N E V I I I .

AURENG-ZEB, INDAMORA,
ARIMANT.

AURENG-ZEB, *à part.*

Mais j'apperçois le seul objet qui
puisse calmer le trouble de mon
ame ! Unique consolation de mon cœur
affligé, à votre aspect mes douleurs
cessent, mes inquiétudes s'évanouissent
ainsi que les fantômes de la nuit aux
premiers rayons de la lumière. Je vous
revois enfin ! Mes maux passés sont ou-
bliés, & ceux que l'avenir m'annonce
me sont bien moins sensibles.

INDAMORA.

Je vois trop que l'astre fatal qui pré-
sida à ma naissance, menace également

A C T E I. 25

tous ceux qui s'attachent à moi. Craignez les suites d'un malheureux attachement : fuyez, cher Prince ; redoutez les approches d'une infortunée !

AURENG-ZEB.

Commandez plutôt au Laboureur qui touche à la fin de ses travaux pénibles, d'abandonner l'espoir d'une récolte prochaine... Hélas, pourrois-je me détacher d'un bien dont la possession me fut promise, & que je viens de mériter au prix de tant de sang !

INDAMORA.

L'amour est un bien imaginaire, enfant de l'opinion ; qui n'existe qu'autant qu'on croit le ressentir ; dont une tête échauffée se peint la réalité ; qui séduit nos sens, & nous trompe ainsi qu'un rêve qui nous plaît. On s'y livre avec ardeur, on en jouit avec transport, la chaleur du sang le fait croître, le froid l'anéantit.

AURENG-ZEB.

Si l'amour est tel que vous le dépeignez, le mien a toute l'ardeur que les jeunes Prophetes nous inspirent dans nos premiers rêves. Je trouve en vous ce Paradis qu'ils nous promettent,

B iij

80 AURENG-ZEB,
& des siècles de félicité !... Mais l'idée
de ce bonheur n'est sans doute point
parvenue jusqu'à vous ; peut-être en
doutez-vous encore : ou plutôt, votre
rêve est déjà fini.

INDAMORA.

Vous pouvez vous tromper.

AURENG-ZEB.

Indamora peut-elle me parler ainsi ?
O Ciel, quel changement !... Elle ai-
me sans doute ailleurs ! En ce cas, je
n'attens plus rien du sort... Je me fla-
tois, Madame, de trouver à vos pieds
quelque soulagement aux chagrins qui
me dévorent : j'y venois déplorer la
disgrace imprévûë dont un Pere m'ac-
cable ; je comptois peu sur la mê-
me injustice de la part de l'objet de
toute ma tendresse. Mais tout se chan-
ge dans la nature pour accroître ma
peine ; où je cherchois la reconnoissan-
ce je rencontre l'ingratitude, & l'in-
constance où j'attendois la fidélité !

INDAMORA.

Je ne vous ai rien dit de mon in-
constance : l'amitié m'a seulement for-
cée de vous engager à modérer votre
tendresse. Qui sait ce que le sort nous

A C T E I. 17

prépare ? Disposons-nous à l'essayer :
 espérons peu , craignons tout. L'es-
 poir rapproche les objets sous nos
 yeux , il franchit les obstacles , abrè-
 ge les distances , & l'imagination voya-
 ge toujours trop aisément !

AURENG-ZEB.

Ainsi , vous me préparez donc au
 désespoir ! Cruelle , en montrant à mes
 yeux le miroir , vous en retournez
 soudain la glace : l'objet que je croiois
 saisir , s'évanouit comme un éclair !...
 Vous voulez que je craigne ? C'est
 m'annoncer que vous ne m'aimez plus !
 C'est préparer mon cœur à recevoir le
 coup qui doit le percer !... Non , Ma-
 dame , je dois vous épargner ce crime :
 recevez mon dernier adieu. Mon cœur
 aura moins à souffrir de vous croire
 infidelle , que s'il en attendoit l'aveu
 dont votre bouche le menace.

INDAMORA.

Demeurez , Prince : je voudrois en-
 vain vous laisser partir . Vous n'avez
 ici d'autre ennemi que vous même .
 Croyez-moi toujours sincère ; & gar-
 dez-vous de vouloir pénétrer plus
 avant ! je dois vous cacher un secret

32 AURENG-ZEB,
trop funeste!... Votre vie, & la mienne
ne en dépendent!...

AURENG-ZEB.

C'est dissimuler envain, Madame...
Votre embarras, votre silence, tout
vous trahit, tout m'annonce mon mal-
heur!... Encore un coup, adieu, Ma-
dame... Le serpent * n'est plus caché
sous les fleurs : il dépend de moi de
m'en garantir.

INDAMORA.

Ah, revenez Seigneur! Nous péri-
rons tous deux. Vous le voulez? Con-
noissez donc mon innocence... Depuis
votre départ...

ARIMANT.

Arrêtez, Madame?... Vous connois-
sez la rigueur de mes ordres: il faut
que j'obéisse. Ne me forcez pas d'être
l'instrument de votre perte... J'attens
cette grace à vos pieds!...

AURENG-ZEB.

Parlez, parlez, Madame? Je jure
par votre amour (si tant est que cela
soit encore un serment) oui je jure
que notre perte aura des charmes pour
moi. C'est avec vous que je mourrai!

* A part, en sortant.

A C T E I.

33

Notre hymen sera éclairé des flambeaux de la mort : n'importe , nous ferons ensemble !

INDAMORA.

Scachez donc , que celui en qui nous avons tous deux mis notre confiance , est aussi injuste envers moi , qu'ingrat envers vous ; que cet infidèle Gardien de ma foi , est devenu le plus emporté des Amans. Qu'il n'est prières , promesses , ni menaces qu'il n'ait employées pour me séduire ; & qu'alliant la bassesse à la grandeur... Mais faut-il vous en dire davantage ?

AURENG-ZEB.

Oui sans doute ; achevez Madame ?
O Ciel , puis-je croire que mon Pere se soit oublié jusqu'à ce point !... Parlez ? Prévenez des soupçons peut-être déjà trop criminels !...

INDAMORA.

Hélas , que n'ai-je pû vous nommer un autre nom que le sien !

ARIMANT.

Mon devoir doit m'excuser auprès de vous , Seigneur... Hola Gardes ?...

B v

14 AURENG-ZEB,
Les Gardes paroissent.

AURENG-ZEB.

Esclave, qu'oses-tu faire?... Des Gardes ! pour moi ?

ARIMANT.

Mes ordres sont d'arrêter cette Princesse, que les loix de la guerre ont dès long-tems rendu notre Prisonniere.

AURENG-ZEB.

Infame !...

ARIMANT.

Seigneur, je sçai ce que je dois à votre naissance... Tout autre n'oseroit me parler ainsi.

AURENG-ZEB.

J'ai acquitté sa rançon ; elle est à moi : je lui rends la liberté.

ARIMANT.

Je ne conteste point vos droits, Seigneur : mais c'est auprès de l'Empereur qu'il faut les faire valoir. Les ordres que j'ai reçus de lui sont absolus....

AURENG-ZEB, *l'épée à la main.*

Il faut mourir, ou la sauver... Et vousmes amis, * quoiqu'en petit nombre, je vous crois trop braves pour souffrir que la Maîtresse de votre Général soit flétrie par d'indignes fers *...

* A la suite.

A C T E I.
INDAMORA.

35

Arrête, cher amant ! Et si la tendre Indamora a quelque pouvoir sur ton ame, ne souille point la gloire que tu viens d'acquérir, en te montrant rebelle envers ton Pere. Sois certain de ma foi : le sort ne peut rien sur mon cœur. Ce que je souffre m'assure du tien : sois digne de ton amante, comme je veux l'être toujours de mon amant.

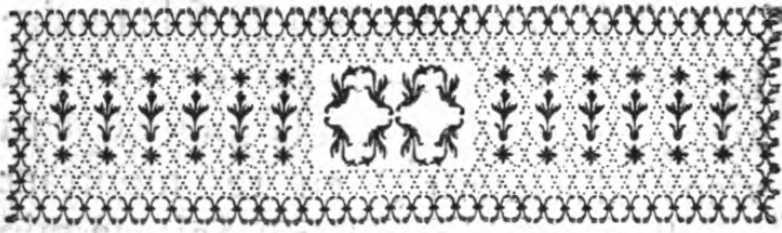
AURENG-ZEB *seul, remettant son épée.*

J'ai réfléchi ; & je bénis celle qui m'en a procuré le temps. Mon ame étoit surprise, j'allois tomber dans le crime. La vraie vertu, ainsi que la nature, sçait combattre le mal, & triompher de ses attaques. J'aspire aux titres glorieux de fils, & d'amant fidèle : il faut remplir les devoirs que l'un & l'autre exigent... Qu'un moment de jalousie vient de me coûter cher ! Il me rend ma maîtresse, & me l'arrache au même instant !... Ainsi qu'Orphée, je retrouve ce que j'aime ; ainsi que lui, mon imprudence me l'a ravi.

* Ils mettent tous l'épée à la main.

Fin du premier Acte.

B vj



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Pendant l'entr' Acte, on entend des fanfares , & le bruit du canon, &c.

AURENG-ZEB, ARIMANT,
ASAPH, FAZEL,
SOLIMAN.

AURENG-ZEB.

R Endons justice à Morat, jamais mortel ne montra plus de valeur. Je l'ai vû trois fois escalader la citadelle, d'où votre courage l'a autant de fois repoussé après avoir comblé nos fossés de morts, & de mourants. Enfin désespéré de tant de résistance, je l'ai vû furieux se précipitant dans le plus épais des escadrons tuer éga-

A C T E II.

37

lement nos soldats & les siens ; & s'ouvrir une retraite à travers le feu , le sang , & la fumée.

A R I M A N T.

Vous nous honorez trop , Seigneur ; si Morat fut repoussé trois fois , c'est à vous qu'en est due la gloire : jamais Général ne joignit plus d'expérience avec plus de courage. Mais en ménageant la vie de vos soldats , Seigneur , vous exposez trop la vôtre !...

A S A P H.

L'Etendart ennemi planté sur nos murs , jettoit déjà l'épouvante dans tous les cœurs : le même instant vous le vit renverser avec celui qui le portoit , & faire succéder l'allégresse à la consternation.

F A Z E L.

C'est à vous seul enfin que nous devons tout l'honneur de cette grande journée ; c'est vous seul qui nous rendez nos femmes , nos enfans , & nos biens. Connoissez enfin vos propres intérêts , Seigneur. Nous sommes prêts à vous suivre : nous ne connoissons plus d'autre Chef.

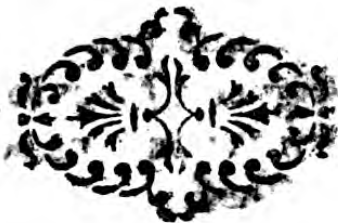
AURENGZEB;
SOLIMAN.

Les injustices qu'on vous a faites, ne font que trop connus. Dites un mot : vingt mille bras sont prêts à vous venger.

AURENG-ZEB.

Que ceux qui veulent paroître mes vrais amis imitent mon exemple : le devoir seul doit animer & leur bras, & leur cœur. Souvenez-vous de la gloire que vous venez d'acquérir, & gardez-vous de la ternir par une trahison. Je ne me plains d'aucune injustice : je puis avoir quelques sujets de peine ; Mais les Rois, comme les Dieux, sont maîtres de leurs bienfaits, & ne les font pas toujours attendre envain...*
Je crois pourtant la circonstance favorable pour presser mon Pere. Hâtons-nous d'en profiter.

* A part, en sortant.



 SCENE II.
ARIMANT, *seul.*

O Indamora! qu'il est dangereux de se voir ! Cache tes yeux fatals; leurs blessures sont trop profondes. Vertu, prudence, honneur, l'intérêt même, tout cède à leur aspect vainqueur. Ainsi que la glace, qui trahit les pas de ceux qui s'y confient, la beauté nous entraîne dans une route dont la pente est douce & glissante : l'espoir du plaisir nous y engage ; & nous n'apercevons le danger, que lorsqu'il est inévitable.

SCENE III.

INDAMORA, ARIMANT.

INDAMORA.

JE me flatte que ma liberté peut s'étendre jusqu'ici, & que cette terrasse n'est point hors des bornes qui me

40 AURENG ZEB,
sont prescrites. Je vous cherche, Ari-
mant ; & la reconnoissance est mon
guide. L'Empereur, en me mettant
sous votre garde, n'entendoit pas ap-
paremment que ma prison fût ru-
de. S'il pensoit autrement vous avez
trompé son attente, puisqu'au lieu d'un
Géolier, je ne trouve en vous qu'un
ami.

ARIMANT.

Je porte à regret le premier titre.
Mais avec quelle ardeur n'en ambition-
nerois-je pas un autre !

INDAMORA.

Si celui d'ami ne peut vous satisfaire,
j'ignore à quoi tendent vos vœux.

ARIMANT.

Je n'ai garde de demander ce que
vous ne voudriez point m'accorder.
Mais vous sçavez, Madame, que les
vœux sont déraisonnables, & que l'im-
possibilité même ne les borne point
toujours : on peut en former qu'on
craindroit de faire éclater. Les bornes
des désirs humains n'ont souvent d'au-
tres limites que celles de l'imagina-
tion : plus elle est vaste, plus ils s'éle-
vent, sans s'appercevoir qu'ils laissent

A C T E II. 43

L'espérance bien loin derrière eux! ..
Je désirerois par exemple...

INDAMORA.

Quoi ?

ARIMANT.

Ah , pourquoi m'avez vous interrompu , dans l'instant même où le plaisir que je ressentois alloit m'arracher mon secret ? ... Il faut que je respire , en attendant qu'un nouveau transport me donne assez d'audace pour vous apprendre que vous seule êtes l'objet de tous mes vœux.

INDAMORA.

Avez-vous réfléchi , avez-vous senti quelle seroit l'issue de cette entreprise ? Et si Arimant croit se connoître lui-même , sçait-il bien aussi ce que je suis ?... Duffais-je n'être point Reine , a-t-il bien balancé mes attraits & ma jeunesse , avec son âge & les autres disproportions qui se rencontrent entre nous ?

ARIMANT.

Juste , quoiqu'en ma propre cause , je me suis déjà condamné , Madame. Regardez en pitié ma foiblesse , & n'achevez point de m'accabler ! Sans em-

42 AURENG-ZEB,
ployer tant de mépris, un coup d'œil
irrité suffit pour m'anéantir; & ma
mort....

INDAMORA.

Présomez moins de ma cruauté; &
pensez moins désavantageusement de
vous, & de moi-même. Le souverain
pouvoir de la *beauté* se manifeste assez
par cette foule d'esclaves qu'elle traîne
après elle. Et quelle Reine pourroit
dédaigner un esclave tel que vous?
Quant à moi, je préférerois toujours
Arimant, pour la prudence, pour la
valeur, pour la probité, pour toutes les
qualités enfin qui peuvent justifier un
choix....

ARIMANT.

Quel Amant ressentit jamais des
transports plus ravissans!... En me
voyant loué par une si belle bouche,
je me crois presque un Dieu!...

INDAMORA.

Un mérite aussi distingué que le vô-
tre peut prétendre à tout. Vous avez
toutes les qualités que l'on peut
désirer... dans un parfait ami.

ARIMANT.

Ainsi, croyant toucher au rivage
souhaité, le Matelot se trompe, &

A C T E II. 43

se brise contre un écueil!... Ainsi, vous pensez que mon âge ne me permet plus d'aspirer qu'après le titre d'ami?... Et que vos charmes ne sont pas assez puissans....

I N D A M O R A.

Entendez-moi mieux, Arimant. Je connois assez le pouvoir de mes charmes : c'est vous qui paroissez ignorer jusqu'où votre mérite peut pousser les prétentions. On se trompe ainsi soi-même ; & tel, en se présentant en qualité d'Amant, n'obtiendra que la plus froide indifférence, qui se bornant à la simple amitié seroit crû digne du retour le plus vif & le plus sincère.

A R I M A N T.

Je vous entens, Madame : & le cas que vous paroissez faire de mon amitié, ne me prouve que trop combien vous dédaignez mon amour!... Je sens pourtant combien mon personnage est ridicule ; & j'en serois désespéré, si j'en étois le maître.

I N D A M O R A.

Gardez-vous-en bien : votre désespoir seroit aussi infructueux que votre amour. Puisque j'ai scû vous plaire,

je connois tout le pouvoir que ma conquête vient de m'acquérir sur vous, & je prétens en user : un pareil ami m'est maintenant trop nécessaire. Il faut désormais que vous fassiez pour moi, non pas tout ce qui pourra vous plaire, mais tout ce qui pourra m'être utile. Vous m'aimez ? Obéissez.

ARIMANT.

Ciel ! Quel étrange ascendant vous laissai-je prendre sur moi ! Ainsi qu'un fier Courfier dompté par une main habile, je prétens envain me soustraire aux loix de mon nouvel esclavage : le moindre mouvement, le moindre signe me rappelle à l'obéissance. Commandez ; regnez sur moi, Madame ; mais usez modérément de votre Empire : un Souverain qui exige trop de ses sujets, risque de les voir bientôt rebelles.



SCENE IV.

*Les mêmes Acteurs. L'EMPEREUR ;
dans le fond du Théâtre.*

INDAMORA , à *Arimant.*

LA rebellion punie, vous apprendroit
bientôt à quel point l'amour vous
a mis au rang de mes sujets.

ARIMANT.

Quoi , Madame , obéirai-je aveu-
glément à vos ordres ; & pourrez-vous,
en revanche , disposer de la vie de vo-
tre esclave ?....

L'EMPEREUR , *s'avance.*

De quel danger Arimant paroît il
menacé ? Et de quel amour parle-t'on
ici ?... Ces regards altérés témoignent
votre émotion mutuelle.. Arimant pâ-
lit ; & vous rougissez , Madame ?...

INDAMORA.

J'ai droit de rougir , Seigneur ; on
me parle d'amour.

O Dieux , je suis trahi !... Ma mort est certaine.

L'EMPEREUR.

Quoi , cet esclave oseroit lever les yeux jusqu'à vous ? Cet insecte rampant , que j'ai retiré de la fange , que les rayons de mes bontés ont réchauffé , dont ma puissance seule a fait un homme ! Lui qui ne respire qu'autant que ma fantaisie veut le permettre ; cet infame osera-t'il envisager l'objet de mon amour ; attenter au plus sacré de mes droits ; imprimer sa vile image sur le coin de son Souverain ?... O Ciel ! croirai-je une semblable trahison ?...

ARIMANT.

J'avouë , Seigneur , que mon audace !... Mais , si c'est un crime....

INDAMORA.

Oui , Seigneur , il est coupable : mais ce n'est qu'envers moi ; & vous n'avez sans doute que des louanges à lui donner , quand j'ai le plus à m'en plaindre. Il a l'audace de me parler d'amour , mais Seigneur c'est du vôtre ; son insolence est , dit-il , autorisée par

vous. Vous êtes maître de le décla-
youer.

L'EMPEREUR.

Ah , je le dois sans doute : quelles
 que soient ses expressions , elles sont
 trop foibles pour vous bien peindre
 tout ce que je sens... Mais, que dis-je ?
 Si c'étoit en mon nom qu'il parloit ,
 quel étoit l'objet de sa crainte ? Quel
 danger pouvoit-il redouter ? ... Vous
 pouviez , disoit-il, exposer sa vie ?...

INDAMORA.

S'il osoit m'offenser encor , n'est-el-
 le pas en ma puissance ? Oubliez-vous,
 Seigneur , le caractère jaloux & em-
 porté de l'Impératrice ? Si vous-même
 avez tout à craindre de ses fureurs ,
 les ministres de vos plaisirs n'en ont-
 ils rien à redouter ?

L'EMPEREUR, *à part.*

Ah , son nom seul me fait frémir !
 Il renouvelle tous mes maux !... Cher
 Arimant , pardonne à mon aveugle ja-
 lousie : l'inquiétude est le partage des
 Amans. Laisse-nous ; & si tu veux
 m'exalter , songe que l'amour, ainsi
 que le trône, ne souffre point de riva-
 lité... Madame , daignez vous conten-

48 AURENG-ZEB,
ter de la même excuse : l'amour doit
pardonner à ceux que l'amour rend
coupables.

S C E N E V.

L'EMPEREUR, INDAMORA,
INDAMORA.

Que pouvez-vous attendre d'une
Reine privée par vous, & de l'ob-
jet de sa tendresse, & de la liberté ?

L'EMPEREUR.

La force est le dernier recours des
Amans ; & la nécessité fait son excuse.

INDAMORA.

La force ne peut rien sur un cœur
généreux : il cède quelquefois à la per-
suasion ; mais on le menace en vain.
La contrainte empoisonne le plaisir ;
& l'Amour n'a de charmes qu'autant
qu'il est libre & mutuel.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompez, Madame : les
difficultés seules irritent ; les désirs, ai-
guissent les traits de l'amour, & sont
l'aliment de ses feux. C'est un vain-
queur

ACTE II.

49

queur que trop de facilité désarme,
qui languit sous les Lauriers, & dédaigne
sa victoire

INDAMORA.

Cruel ! étoit-ce trop peu de m'avoir
arraché ma couronne ? Faloit-il encore
m'envier le seul espoir qui pût matta-
cher à la vie ? C'est vous-même qui l'a-
viez fait naître ; seduite par vos pro-
messes, je vous remettois volontiers
mon Empire en faveur d'un fils que
vous-même m'aviez apprise à aimer.

L'EMPEREUR.

Mon fils, en vous aimant par mes
ordres, fit son devoir. Je le lui défens
aujourd'hui : mon fils doit obéir. Crai-
gnez, si vous l'aimez encore, qu'il ose
résister à son Pere . . . je m'en fie à vos
soins.

INDAMORA.

Souffrez donc qu'il me voye, Sei-
gneur : je tenterai de vous obéir.

L'EMPEREUR.

Eh bien .. mais non Madame. Faites-
lui dire qu'il n'a plus ici d'Armée dont
il puisse disposer ; & que vous êtes tous
deux sous ma puissance.

Tome VI.

C

50 AURENG-ZEB,
INDAMORA.

Oui, Seigneur, sous la puissance d'un Pere qui lui doit tout, & dont il a préservé les jours en exposant les siens... Malheureux Aureng-Zeb! La Piété pour toi devient un crime, & le devoir une offense aux yeux d'un Pere qui s'unit à ses propres Ennemis, & semble se hâter de concourir à la ruine qui le menace!

L'EMPEREUR.

Faites-moi grace de votre Politique, Madame: j'ai assez vécu pour sçavoir connoître mes vrais intérêts.

INDAMORA.

J'ai trop osé, je le confesse. Vous avez assez vécu: cela est vrai, Seigneur, & peut-être trop.

L'EMPEREUR.

Vous vous plaisez à mépriser mon âge, Madame? Mais craignez que l'amour outragé ne se change en fureur; & si vous-même n'en avez pas encore éprouvé les coups, rendez-en grace à la sincérité de mes feux objets de vos dédains. Mais tremblez que je ne vous

ACTE II. 57

convainque , en faisant tomber ma colère sur une autre tête , qu'un cœur qui peut épargner une Amante , peut ne pas épargner un Rival !... .

SCENE VI.

L'EMPEREUR, INDAMORA.
ARIMANT *rentre avec précipitation.*

ARIMANT.

Seigneur , l'Imperatrice est déjà dans l'Antichambre. La vivacité , le désordre de sa marche , l'air de son visage , annoncent l'objet de sa venue , & la tempête que nous allons voir éclater !

L'EMPEREUR , à *Indamora* ,

Retirez-vous Madame. Il n'est pas à propos qu'elle vous rencontre ici.

Indamora sort avec Arimant.



SCENE VII.

L'EMPEREUR , NOURMAHAL.

NOURMAHAL, *vivement.*

QU'ai-je donc fait , Seigneur, pour me voir exposée au mépris ? Pour être le honteux témoin du triomphe d'une rivale ? Mes yeux sont-ils changés ; ont-ils perdu leur premier éclat ? Les graces , les attraits dont vous me trouviez pourvue , ne sont-ils plus les mêmes ? En est-il d'autres qui les effacent ?

L'EMPEREUR.

Quels transports vous agitent ?.. Est-ce un rêve ? Est-ce la *fièvre* qui produit ces reproches extravagants ?

NOURMAHAL.

Et qu'importe , dès que c'est votre perfidie qui les fait naître ; dès qu'abandonné par vous , chaque instant du jour & de la nuit me peint mon malheur , & réalise mes soupçons ; dès que je suis instruite , enfin , que cette

A C T E I I. 53

Citadelle renferme le brillant objet
qui me ravit le cœur de mon Epoux?

Le reste de cette Scene, qui est fort longue, est une vraie querelle de ménage. L'Empereur tâche d'appaiser sa femme, qui ne cesse d'outrager le Rollé de *Madame Honesta*, & de faire à son mari les reproches les moins mesurés sur les infirmités de son âge. L'Empereur, enfin poussé à bout, termine la querelle en lui disant.

L'EMPEREUR.

Arrêtez, Madame? Quelqu'infidèle que soit un mari, ce n'est pas à une femme qu'il convient de trop exagérer son crime. Si vous aviez pû vous posséder, quoiqu'innocent, j'aurois pû vous entendre. Mais votre fureur téméraire a trop allumé mon couroux; & quelles que soient vos peines à l'avenir, ne comptez plus sur ma tendresse: cet instant en brise tous les nœuds... Hola, gardes?... Qu'on la saisisse?... Qu'elle apprenne enfin à respecter, sinon le pouvoir d'un mari, du moins celui d'un Monarque irrité.



SCENE VIII.

L'EMPEREUR , NOUR MAHAL

AURENG-ZEB, *Gardes.*

NOURMAHAL.

AH, j'apperçois enfin ce qui vous rappelle les droits des Monarques, la cause de mes fers, & de la mort prochaine de mon fils ! Votre trône est le partage du fils de l'ambitieuse *Zelima* ... Est-ce là votre promesse, lorsque réunissant les vœux de toute l'Asie, je refusai pour vous le trône de Perse, & soumis à vos loix le Royaume de *Candahar* unique objet d'une si longue guerre ?..

AURENG-ZEB.

Le titre de Belle-mere ; les artifices que vous avez employés pour m'ôter le cœur de mon Pere ; tout ce que j'ai souffert, ou que vous aviez prémédité de me faire souffrir, prouve votre haine contre moi, mais n'est pas digne de vous attirer la mienne. Puisse

A C T E II. 55

mon Pere remplir encor long-temps le
thrône des Indes ! Et puisse toujours
la paix resserrer le nœud qui vous unit
à lui !

L'EMPEREUR , à *Nourmahal*.

Puisque l'amour , & la complaisance
ne peuvent rien sur votre cœur ,
j'use maintenant du pouvoir despo-
tique que l'homme a sur la femme ,
& qu'il reçut de la nature... Je vous
condamne à vivre dans les fers ; & ce
joug est encor plus doux que celui sous
lequel vous me faisiez gémit.

AURENG-ZEB , *aux pieds de l'Em-
pereur.*

Quoique je sente toute la foiblesse
de mon crédit , souffrez Seigneur , que
j'implore votre clémence ! Les secrets
du mariage sont sacrés ; ses douceurs ,
& ses amertumes , sont également ca-
chées par les sages. Les fautes de l'é-
pouse retombent toujours sur l'époux ;
& le moindre blâme qu'il ait à essuyer
est celui d'avoir fait un mauvais choix.
Daignez me croire , Seigneur : le pou-
voir mystérieux de l'hymen , comme
celui du thrône , ne peut être trop

56 AURENG-ZEB ,
soigneusement conservé , mais ne peut
trop rarement éclater !

L'EMPEREUR.

Le sexe est trop pervers pour mériter qu'on lui pardonne : c'est l'inviter à retomber. Ses larmes feintes n'ont pas sitôt excité notre pitié , qu'il faut lui préparer une nouvelle indulgence pour des offenses plus grandes encore. On sonde notre clémence , par l'apparence des remords ; on essaye jusqu'à quel point nous pouvons pardonner : alors tout est perdu ; le Monarque tombe , la femme regne , nous sommes subjugués. Mais puisque vous le voulez , mon fils , je consens en votre faveur de risquer cette dernière tentative. Vous avez acquis le droit de tout attendre de moi.... * A la réserve d'un seul point.

Les Gardes se retirent.

NOURMAHAL , *ironiquement.*

C'est avoir beaucoup obtenu , que d'avoir brisé mes fers ! Mais la grace est évanouie de mon cœur , & l'affront

* A part.

ACTE II.

57
y subsiste. Que dis-je, une grace ? * Si
tu n'avois pas craint mon fils!...
Adieu : jouis de ma reconnoissance. Si
je n'attens plus rien de ton amour,
attens moins encore de mon repentir.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, AURENG-ZEB.

L'EMPEREUR.

L'Univers vit-il jamais un caracté-
tère plus indomptable !

AURENG-ZEB.

Vous l'aurez encor plus aigrie,
en la poussant à bout. Mais puisque
rien ne peut vous assurer contre elle,
il est temps, Seigneur, de songer à
votre défense : je ne puis voir d'un œil
tranquille le danger qui menace mon
Pere. Souffrez que je commande en-
core une fois vos Armées : deux vic-
toires déjà remportées sous vos auspi-
ces doivent vous convaincre de ma fi-
délité, & du succès d'une troisième.

*A l'Empereur.

C v

58 AURENG-ZEB,
De grace , Seigneur , laissez moi le
soin d'écarter de ces murs un frere am-
bitieux !...

L'EMPEREUR.

Mon fils , la valeur que vous avez
fait paroître aujourd'hui ne peut être
trop exaltée. Mais je crains mainte-
nant , avec raison , que le succès ne se-
conde pas votre espoir. La faction de
l'Impératrice est aussi puissante au-de-
dans , que l'Armée de son fils l'est
au dehors.

AURENG-ZEB.

Plus que des lions dans le conseil ,
moins que des agneaux dans le com-
bat , nos Citoyens sont maintenant li-
vrés à la terreur. Mais mon Armée ,
conduite par *Mirza* , ne doit pas être
loin d'ici , & je l'attens demain avec
l'aurore. Je puis l'aller rejoindre avant
le jour , & lui ouvrir un chemin jus-
qu'à vous aux dépens du sang de vos
ennemis.

L'EMPEREUR.

Ah , si j'étois encor ce que je fus ,
lorsque l'audacieux Roi de Bengale , au
prix de sa liberté , éprouva ma va-
leur!...

ACTE II.

59

AURENG-ZEB.

Il me suffit, Seigneur, de me rappeler vos exploits pour être assuré de marcher sur vos traces. Et si ce digne objet de mon émulation pouvoit être trop foible, le souvenir de mon amour, & les charmes d'Indamora sont trop puissans sur mon cœur...

L'EMPEREUR.

Je doute que le souvenir d'une Reine captive puisse être, dans les combats, d'un heureux augure.

AURENG-ZEB.

Seigneur, les effets ont jusqu'ici prouvé le contraire. Quoiqu'il en soit, vous me promîtes en partant, la main, & la liberté ? J'ai combattu, j'ai vaincu : je demande le prix de ma victoire, & comme Général, & comme votre fils.

L'EMPEREUR.

* La fâcheuse demande !... C'est à moi seul à disposer du temps auquel il me plaît de remplir mes promesses. Commencez par terminer la guerre, & je pourai vous entendre. Tandis que

* A part.

60 AURENG-ZEB,
ma fortune & ma vie sont en vos
mains , je ne veux que ce garant de
votre fidélité.

AURENG-ZEB.

Seigneur , quelque cause étrangere
agit contre moi dans votre ame ! Pour-
riez-vous , sans cela , me soupçonner ?

L'EMPEREUR.

Quelque soit la tendresse apparente
d'un héritier du trône , il n'aspire
qu'après l'instant de l'occuper. Je ne
vous accuse , ni ne vous justifie. En
atendant , la Prisonniere est traitée
avec tous les égards qui lui sont dûs.

AURENG-ZEB.

Et c'est d'où naît mon inquiétude !...
Par quelle fatalité mon Pere se trouve-
t-il moins vertueux ? Et , qu'ai-je fait
pour être ainsi puni ?.. Non , Seigneur,
il n'est pas possible que vous me soup-
çonnerez : vous me connoissez trop , &
votre ame est au-dessus des foiblesses
de la défiance. L'amour seul peut pro-
duire de pareilles injustices.

L'EMPEREUR.

Eh bien , puisque votre rival vous
est connu , vous sçavez ce qu'un fils
doit à son Pere.

A C T E II. 61
AURENG-ZEB.

Les enfans ont des droits aussi sacrés : tels sont ceux de l'amour. C'est vous qui fîtes naître le mien. Voilà mon titre, & rien ne peut m'y faire renoncer.

L'EMPEREUR.

Quand tu l'obtins de moi, j'en ignorois la valeur. Si j'ai pû le donner, je puis le reprendre.

AURENG-ZEB.

Vous pouvez tout, Seigneur ; je reconnois votre puissance : mais commencez par prendre ma vie qui m'est moins précieuse. Trahi par la nature, & par l'amour, elle ne peut être désormais qu'un fardeau pour moi !... Mais ma douleur s'échappe en discours superflus : j'aurois dû me taire, & mourir.

L'EMPEREUR.

Vous sçavez, grands Dieux, combien j'ai combattu cet amour funeste ! combien j'ai rougi de ma honte, gémi de mon parjure, & senti vivement la mortelle atteinte dont cette foiblesse pouvoit blesser ma renommée ! Quels furent mes remords au souvenir

52 A U R E N G - Z E B ,
de tout ce que je dois à mon fils !
Quelle horreur m'inspira mon ingrati-
tude ! . . . Inutiles regrets ! Je combat-
tis , je résistai long-temps , il fallut
succomber. Les yeux de la raison se
fermerent , je ne vis plus Indamora
que par ceux de l'amour ! Que te dirai-
je enfin ? Je vois mon crime , j'en
suis pénétré , j'en rougis à tes yeux ,
mais il me plaît toujours.

A U R E N G - Z E B .

Puisque , malgré vos remords , vo-
tre erreur vous est encore chère , le
même pouvoir vainqueur doit aussi
m'excuser. J'aime avec les mêmes
transports , & je reclame des droits
que je ne puis céder.

L' E M P E R E U R .

Aureng - Zeb , vos aînés quoique
vaincus n'en ont pas moins des droits
sur ma Couronne ; le plus jeune de vos
freres a encore les armes à la main ?
Renoncez à Indamora , je vous fais
Empereur.

A U R E N G - Z E B .

Que mon nom soit en horreur à la
postérité , si l'on me voit jamais sacri-
fier à l'espoir du trône , mon amour ,

ou ma renommée ! Une ame mercenaire auroit pû profiter de ses victoires : votre couronne étoit à moi si je l'avois voulu , & je n'avois rien à vous céder , mais , vous vivez , & je n'y prétens rien. Portez-la long-temps ; elle est à vous , disposez-en à votre choix. Mais quant à mon amour , rien ne peut m'en faire départir : mon thrône est dans le cœur d'Indamora , & c'est le seul qui puisse me toucher.

L'EMPEREUR.

Regne donc dans son cœur : mais quant à la personne , garde-toi d'y prétendre. Crois-moi pourtant , cède de bonne grace ce que la force peut me donner ; & fais-toi un mérite de ton obéissance.

AURENG-ZEB.

Lorsque l'honneur me le prescrit , je sçai céder : l'obéissance qui n'est due qu'à la crainte , est celle d'un esclave : Si j'ignorois moins mon devoir , l'autorité ne m'y feroit point soumettre : elle m'irriteroit encor plus. Pardonnez , Seigneur , c'est votre sang qui s'allume dans mes veines ; & mon cœur se soulève au seul soupçon de la menace.

Ordonnez plutôt mon trépas : l'aspect de la mort exciteroit en moi moins d'horreur. J'ai appris à la braver, en combattant pour vous.

L'EMPEREUR.

Vante moins tes services : ta déso- béissance, dans le point le plus essen- tiel, les détruit tous dans mon esprit... Insensé que tu es ! L'Empire étoit ton partage ; & tu peux le rejeter !... Eh bien, malgré ma haine contre l'Impé- ratrice, je le donne à son fils. Ton re- pentir me vengera bientôt.

SCENE X.

AURENG-ZEB, *seul.*

O Vertu, qui nous jettes dans un dan- ger certain, sous l'espoir d'une récompense incertaine ! Nom stérile, & trompeur ! La fortune te fuit, & ne laisse à ta suite que l'indigent, & le sage. Le Ciel même paroît t'abandon- ner, & ne te laisser pour récompense de tes actions, que tes actions mêmes :

A C T E II. 65

tandis que la gloire, & les douceurs de ce monde sont faites pour l'audacieux, & pour l'impie; pour celui que nul frein ne retient, & dont l'ame sacrilège est inaccessible aux remords! Le mérite tente envain de réveiller la justice en sa faveur: l'indolente Thémis ne consulte pour lui que sa balance; son glaive n'est réservé que pour vanger la querelle des Tyrans de la terre. Malheureuse vertu! Trop de circonspection te fait toujours négliger tes droits; & tandis que tu délibères, le vice te les enlève.

S C E N E XI.

AURENG-ZEB, DIANET.

DIANET.

DAignez me pardonner, Seigneur: je suis porteur d'une triste nouvelle! l'Empereur irrité poursuit ouvertement votre ruine. Il vient de mander l'ambitieux Morat: les portes de la ville déjà lui sont ouvertes; &

66 AURENG-ZEB,
la Garde de la place a eu ordre de
se retirer.

AURENG-ZEB.

Et quel effet cette révolution pro-
duit-elle dans l'esprit du Peuple ?

DIANET.

Aussi sensible à votre perte que si
c'étoit la leur , nos Citoyens détestent
l'Impératrice qu'ils accusent seule d'a-
voir tout sacrifié pour son fils. Lui-
même , quoique redouté , n'est pas à
l'abri de leurs imprécations : ils haï-
ssent son orgueil , ils redoutent sa vio-
lence ; tout en un mot se dispose à
un soulèvement. Je vous réponds du
succès enfin , si vous voulez les secon-
der , en attendant que vos Troupes
arrivent.

AURENG-ZEB.

L'injustice peut m'accabler , je puis
être malheureux , mais je ne puis me
démentir. J'ai sauvé l'Empire ; je ne
l'achèterai point par un crime.

DIANET.

Eh , Seigneur , laissez aux Poëtes

à exagérer de pareils sentimens ; ces brillantes rêveries ne sont utiles que pour l'embéllissement de leurs ouvrages. Craignez que ce Héroïsme déplacé ne vous coûte une Couronne , & peut-être !...

AURENG-ZEB.

Je connois toute l'horreur de ma situation : les Princes de l'*Indostan* doivent ou regner , ou périr. Je sens encore tout ce qu'on peut imputer de blâme à celui , qui pouvant éviter un sort funeste , sy foumet volontairement. *Mais...*

DIANE T.

Ainsi toutes vos lumieres , & votre courage , ne servent qu'à vous conduire avec plus de certitude dans le chemin du Tombeau !

AURENG-ZEB.

Conclus plutôt , que je crains également & d'usurper le thrône , & de mourir en lâche. La fuite me rendroit , ou criminel , ou timide ; & je la tenterois envain. Que ce sort soit donc

68 AURENG-ZEB,
ma prison... Il me reste peut-être
un espoir. Morat est sensible à la gloire : les remèdes extrêmes se hazardent
quand tout est désespéré ; l'événement
seul les justifie. Essayons-les. Le courage, joint au sens froid, est d'une grande
ressource dans les plus grands malheurs.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

INDAMORA, ARIMANT,
une lettre à la main.

ARIMANT.

Qui moi ! je serois votre messager auprès de lui ? Madame, c'est poutter votre empire jusqu'à la tyrannie. Vos ordres sont aussi cruels, qu'injustes. Quoi, vouloir que je trahisse mon devoir, & que je serve mon Rival !...

INDAMORA.

Votre devoir ! ne l'avez-vous pas trahi dès que vous avez commencé de soupirer pour moi ? & dans la situation où je suis, dois-je négliger mes

70 AURENG-ZEB,
avantages? . . . En servant mon amour,
vous pouvez mériter mon amitié :
c'est où je borne vos prétentions.
Soyez donc généreux, mon cher Ari-
mant ; ne démentez point la noblesse
de votre caractère.

ARIMANT.

Je vais tout révéler au Roi.

INDAMORA.

Vous augmenteriez les maux, & les
vôtres : je suis inébranlable. Non, Ari-
mant, le Ciel n'a permis votre amour
que pour me donner en vous un ami,
& un confident. A ces titres, je n'ai
rien de caché pour vous : ainsi je
vous confie ma lettre à Aureng-zeb.
Lisez-la ; & dites-moi franchement ce
que vous en pensez ?

ARIMANT, lisant.

. . . *Si je fais des vœux pour ma li-
berté, je ne prétens l'employer que pour
vous. . . Je n'en lirai pas davantage. . .*
*Voyons pourtant. . . Vos maux me sont
bien plus insupportables que les miens. . .*
Encor une ligne semblable, je suis dé-
sespéré! . . . (*Il continuë de lire bas.*)
Ciel ! elle continuë . . . & ceci est en-
cor plus tendre ! . . . chaque période

A C T E III. 71

est un coup de poignard dans mon cœur... (lisant haut.) Je vous attends ce soir.... Rendez grace au Ciel de vous avoir procuré un ami tel que le généreux Arimant. C'est lui qui sera votre guide.... C'en est trop , Madame.... Vous ne me rendrez point malgré moi l'instrument de ma perte.

I N D A M O R A.

Je m'assure par vous du secret ; & je vous offre l'unique moyen de me plaire.

A R I M A N T.

L'homme le plus défintéressé a toujours quelque espoir qui dirige , & anime ses démarches.... De grace, laissez-moi plutôt déchirer ce fatal papier ! & ne me contraignez pas d'être le porteur de ma sentence.

I N D A M O R A.

Vous en êtes le maître : mais qu'y gagnerez-vous ? Quant à moi , je n'aurai que la peine d'en écrire un autre. Croyez-moi , Arimant ; tôt ou tard il faut que vous m'obéissiez ; vous le sçavez : pourquoi lutter en vain contre votre destinée ?

72 AURENG-ZEB,
ARIMANT.

Je te rends grace , ô Ciel ! Il ne manque plus rien à mon malheur... Je sens tout le ridicule , toute l'amertume de mon esclavage ; & pour comble de maux je ne puis accuser la fincérité de celle qui me l'impose !. Non, Madame : ou faites que vos ordres soient d'accord avec ma raison ; ou achevez de me priver de ma raison , si vous voulez que je vous obéisse ?... Mais que vois-je ? Vos regards s'irritent ! Hélas , je cours vous obéir. Je crois déjà vous entendre prononcer cette fatale sentence , *ôtez-vous de mes yeux...* Ces mots cruels seroient plus terribles à mon oreille que l'arrêt de mon trépas !. . .

SCENE II.

INDAMORA , ARIMANT ,
SOLIMAN.

SOLIMAN.

LA Princesse Melezinda , toute en larmes, & flotant entre l'esperance
&

A C T E III. 73

ce & la crainte, demande à vous consulter sur le sort de son époux.

ARIMANT.

Dites-lui, que pour lui en parler avec plus de certitude, je vais me rendre chez le Roi.

INDAMORA.

Je verrai avec plaisir cette tendre épouse. Dans la douleur, la compagnie des Malheureux est une espèce de soulagement.

ARIMANT, à *Soliman*.

Dites-lui, qu'en attendant mon retour, elle peut jouir de la fraîcheur de cette terrasse.

INDAMORA.

Pauvre Princesse, que je te plains de te voir ainsi enveloppée dans le malheur de ton époux ! Elle pleura la révolte de Morat : il commit le forfait, elle en est la victime.

ARIMANT.

Elle ignoroit son dessein ; elle resta à la Cour jusqu'au moment où elle fut arrêtée. Depuis ce tems, elle a porté ses fers avec la constance d'une Romaine : si tant est que la vertu d'une Indienne trouve quelque modèle dans l'antiquité.

AURENG-ZEB,

INDAMORA.

Tâchons donc de la consoler. Allez,
laissez-moi seule avec elle.

ARIMANT.

Ainsi mon obéissance doit à chaque
instant vous prouver ma tendresse !...

S C E N E III.

MELEZINDA, INDAMORA.

INDAMORA.

Q uand l'aimable & touchante dou-
leur veut frapper nos regards,
& pénétrer nos âmes par l'appareil le
plus pompeux & le plus attendrissant,
elle emprunte sans doute les larmes de
Melezinda. Ainsi qu'une jeune fleur
fléchissant sous le poids de la rosée du
matin, votre tête inclinée semble en-
vain vouloir nous dérober l'ennui qui
vous accable.

MELEZINDA.

Les fleurs ne peuvent que languir
pendant l'absence du Soleil, c'est lui
qui les rappelle à la vie, & qui rani-

A C T E III. 75

me leurs odeurs. Hélas! le mien est éclipsé ! . . . Mais vous me surprenez , Madame . . . Vous vivez à la Cour , vous en faites les délices , & vous connoissez la pitié ! . . .

INDAMORA.

Confinée en ces lieux , & malheureuse comme vous , je ressens pour autrui la même compassion que mon malheur peut inspirer. Nous sommes toutes deux captives , Madame : mais par un sort aussi funeste que bizarre , l'une ne peut se voir heureuse que par la perte de l'autre : ce jour doit éclairer la chute d'Aureng-zeb , ou celle de Morat !

MELÉZINDA.

Trop dignes Successeurs de Tamerlan , chacun d'eux trouve l'univers trop resserré pour en partager l'Empire avec un rival. Plût au Ciel que ce fameux différend pût être décidé par nous , Madame ! Le sang humain cesseroit de couler ; trop contente de regner dans le cœur de Morat , vous regneriez bientôt sur l'Univers.

INDAMORA.

Si le Ciel est juste , & chérit la ver-

76 AURENG-ZEB,
tu, j'augure que vous touchez à la fin
de vos maux.

MELEZINDA.
J'ai d'autres pressentimens, Madama:
la durée de ma vie sera courte,
& même infortunée. Je ne me plains
point des Dieux, s'ils permettent qu'a-
vant ma mort je puisse encor embras-
ser mon époux!

INDAMORA.
Ecartez ces idées sinistres, Madame;
ce sont les fruits de la mélancolie, & de
la solitude... Mais quel que soit notre
fort; à quelque excès que nos amans
puissent pousser la haine, j'espère que
nous nous aimerons toujours.

MELEZINDA.
Ah, Madame, soyez toujours sûre de
mes sentimens pour vous!.. Je porte
un cœur bien plus sincère encore qu'il
n'est infortuné.



SCENE IV.

MELEZINDA, INDAMORA,
ARIMANT.

ARIMANT.

JE me hâte de vous apprendre l'événement le plus inattendu ! Depuis deux heures que je n'ai vû le Roi, toute la face de la cour est changée. Le malheureux Aureng-zeb est disgracié ; Morat est déclaré le Successeur au trône ; le son de ces trompettes annonce déjà son entrée triomphante dans Agra, & la Citadelle répond aux salves de la ville.

INDAMORA.

Ainsi, Madame, l'événement justifie mes présages !... Je n'envie pourtant point votre sort : mais je déplore le mien.

MELEZINDA.

Un pareil changement me frappe d'autant plus, que je suis moins accoutumée à la joie.

78 AURENG-ZEB;
INDAMORA.

Puissent vos vœux être toujours remplis !.. Mais cet événement intéresse trop mon cœur , pour exiger que mes foibles yeux soient les témoins du malheur de mon amant... Adieu , Madame : je venois pour vous consoler ; & je vais cacher ma douleur !..

MELEZINDA.

Arrêtez ?.. Non , Madame , je ne verrai point mon époux , que je n'aye apporté quelque soulagement à vos ennuis. Je veux l'attendre ici , & qu'il soit témoin de notre captivité ; & si vos vertus ne peuvent rien sur son ame , j'espère en joignant mes larmes aux vôtres , de l'attendrir en faveur de vos feux. Espérons en tout , Madame : je ne le suppliai jamais envain.

INDAMORA.

Quelle cause , dans vos mains , pourroit être désespérée ?..

MELEZINDA.

Je ne sçais , mais mon cœur semble se refuser à l'idée de mon bonheur prochain : un mouvement intérieur m'annonce le contraire ; & au rayon d'espoir qui semble devoir dissiper mes

A C T E III.

crainces, je crois déjà voir succéder les ombres de la mort! . . .

Indamora & Melezinda rentrent dans une chambre prochaine.

S C E N E V.

ARIMANT, *seul.*

LA fortune paroît enfin lassée de favoriser Aureng-zeb ; & tandis que sa main prodigue comble Morat de ses bienfaits, l'Empereur & son ambitieuse épouse paroissent être d'intelligence. Etoit ce pour Morat que le sort réservoit un pareil miracle ? . . .

S C E N E VI.

L'EMPEREUR, MORAT,

Troupe de Courtisans, Gardes &c.

L'EMPEREUR.

JE vous ai fait l'aveu de ma passion pour Indamora ; & si j'interprète favorablement vos intentions, gardez-

80. **AURENG-ZEB,**
vous de porter un œil sévère sur mes
projets. Votre destinée vous appelle à
l'Empire : rendez-vous - en aussi digne
en remplissant vos devoirs envers moi ,
que vous l'étiez déjà par les armes. Ne
craignez rien de la part d'Aureng-zeb ;
son nom même m'est odieux. L'Amour
encor plus que le Trône est ennemi
de toute concurrence.

M O R A T.

Aimez à votre gré . Seigneur
quant à moi , je ne respire que les combats.
Que mes bras soient nerveux ,
mon cimeterre bien affilé , voilà tous
mes souhaits : je n'envie d'autre bon-
heur que celui d'occuper la Renom-
mée , ni d'autre Amante que la Guerre.
C'est presque avec regret que je monte
paisiblement au Trône. Et plutôt au
Ciel , qu'Aureng-zeb réunît en lui l'a-
me & les forces de tous mes freres ,
pour avoir le plaisir de le combattre ,
& d'établir mon droit à la Couronne
en me vangeant de la nature !

L'EMPEREUR.

Si j'avois encore de la jeunesse , & du
tems à perdre , quelqu'un pourroit n'être
pas long-tems Rival de mes ex-
ploits , .. Mais le Printems de l'âge s'é-

ACTE III. 81

toute sans que nous en jouissions : c'est un trésor dans les mains d'un prodigue ; & nous ne connoissons l'usage de la vie, que lorsqu'elle est prête à finir. Ah, si le Ciel me rendoit ta vigueur, que je sçaurois bien mieux la ménager ! Chaque instant auroit pour moi de nouveaux plaisirs.

M O R A L.

La grandeur doit les réunir tous. Les Rois, comme le Soleil, doivent répandre partout les rayons de leur puissance, & se faire admirer en parcourant la carrière de la gloire. Faits pour agir, ainsi que l'Astre qui nous éclaire, le repos n'est pas fait pour eux. Le Peuple est un animal féroce ; s'il ne sent le frein, il ne connoit plus son Maître.

L' E M P E R E U R.

Je t'ai abandonné tous ces embarras de la Puissance Souveraine. Que les soins & les inquiétudes soient ton partage : régne, & laisse-moi vivre. Ma fureté exige que je me réserve la Citadelle : jouis de tout le reste, il est à toi... Mais crois-moi, mon fils, épargne-toi d'inutiles soins : je connois le monde, il n'en est pas digne. Le vut-

82 AURENG-ZEB;
gaire n'est qu'une masse stupidement
animée: Tout ce qu'est au-dessus d'elle,
les Princes, les Dieux mêmes, of-
fensent ses regards. . . ,

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. NOURMAHAL,
& sa Suite.

NOURMAHAL.

CHer Morat, que ce jour est heu-
reux pour nous! C'est un Roi que
je vois dans mon fils; & c'est d'aujourd'hui
seulement que je suis Reine! . . .
Votre* vigoureux Pere peut mainte-
nant se livrer au repos après lequel il
aspiroit; les embarras du Trône ne
troubleront plus les plaisirs tranquilles
qui flatent si agréablement ses idées.

L'EMPEREUR.

Pouvois-je les goûter tandis qu'une
épouse hautaine, & des enfans rebelles
en empoisonnoient à chaque instant
la douceur! . . .

MORAT.

Oubliez tout, Seigneur. Je vous ga-
rantis désormais la paix de toutes parts.

Ironiquement.

SCÈNE VIII.

Les mêmes Acteurs. AURENG-ZEB.

AURENG-ZEB.

Sans crainte, & soutenu par ma seule innocence,

Morat, tu vois ton frere affronter ta présence ;

Et braver sans pâlir un injuste destin,

Qui me rend ton esclave, & te fait Souverain.

Cette pompe éclatante, & ces illustres marques,

Qui déjà te font croire au rang de nos Monarques,

Ce féroce courroux, dont ton œil enflamé

Menace un ennemi, que tu vois désarmé ;

Ce lâche orgueil enfin, dont le feu te fume monte,

Signalent à la fois & ma gloire, & ta honte :

Et si ta vertu seule eût pû m'humilier,

Le droit de ma naissance est encor tout entier.

L'EMPEREUR.

Vante moins à mes yeux le droit de ta naissance

Puisque ce même droit te met en ma puissance ;

ce ;

D vj

84 AURENG-ZEB,

Et qu'enfans du hazard, autant que du plaisir,
A son gré parmi vous un pere peut choisir.

MORAT.

Cours invoquer ailleurs le ciel qui te condam-
ne ;

Et délivre mes yeux d'un ennuyeux Brachma-
ne * . . .

AURENG-ZEB, à l'Empereur.

Je ne viens point, Seigneur, condamner vo-
tre choix ;

Je sçais que mon devoir doit respecter vos
loix :

Mais je dois à ma gloire, encor plus à la vô-
tre ,

Lorsque vous m'abaissez pour élever un autre,
De soutenir ici, même aux yeux de moi Roi,
Qu'il n'a point de sujet plus fidèle que moi ;
Que nul ne chérit plus, & sa gloire, & sa vie ;
Que j'en offre la preuve à quiconque le
nie **.

MORAT.

J'accepte ton défi : l'Univers joint à toi,
M'enviroit vainement un bien qui n'est qu'à
moi !

* Ce sont les Philosophes, ou Sages des
Indiens.

** Regardant Morat.

ACTE III. 35

AURENG-ZEB.

Un grand cœur n'admet point de promesse
frivole ;

Je connois ton courage, & je prens ta parole :
Remplis-la. Nos aînés, quoique par moi vain-
cus,

Quoiqu'au loin dispersés, ne sont point abba-
tus ;

Ils vivent, & déjà leur criminelle audace
Brûle de réparer leur commune disgrâce
Choisis celui d'entr'eux qui peut moins t'of-
fusquer ;

Je me charge de l'autre, & je cours l'atta-
quer.

Laisse l'Empereur libre. A ce prix, je te jure ;
Si tu reviens vainqueur, de ceder sans mur-
mure ;

De remettre en tes mains, pour prix de tes
succès,

Mes troupes, & mes droits, mon destin, & la
paix.

MORAT.

J'y consens ; je t'approuve ; & le succès des
armes

Pour le cœur de Morat peut seul avoir des
charmes.

86 AURENG-ZEB ;

L'EMPEREUR.

Y pense-tu , mon fils ?... * & toi dont la vertu
Feint d'éclater ici , quand tu te vois perdu ;
Qui manquant de pouvoir , t'épuises en pro-
messes ,
Malheureux ! porte ailleurs tes trompeuses
adresses.

MORAT.
Pourre les yeux enfin : Aureng-zeb est guer-
rier ,

Il veut gagner du tems... mais le piège est gros-
sier ;
Et j'en rougis pour lui.

AURENG-ZEB.
Si , content de ma gloire ,

Je n'eus qu'elle pour prix de plus d'une vic-
toire ;

Si toujours mes succès ont signalé ma foi ,

Morat peut en rougir , mais ce n'est point pour
moi.

J'ai vaincu pour mon pere , & loin de cette
rive :

Ton armée en ces murs l'obléde & le captive.

Je revins seul ici , sans projets , sans soldars :

L'appareil de la guerre y fuit partout tes pas.

Tu t'empares du thrône , & je te le résigne.

Si de le posséder tu veux te rendre digne :

* A Aureng-zeb.

A C T E III. 87

Ainsi que tes refus, j'éprouve ton courroux ?
Je laisse à l'univers à juger entre nous.

M O R A T.

Mon pere te craignoit, tu menaçois sa vie ;
Il daigna m'appeller : son choix me justifie.

A U R E N G - Z E B.

Il connoît mieux que toi ce qui me fit haïr ;
Je le respecte trop pour te le découvrir.
Finissons. Si ton cœur veut se montrer fidèle ;
Contre ses ennemis viens signaler ton zèle ?

M O R A T.

Je veux les vaincre seul.

A U R E N G - Z E B.

Ainsi, dans son transport,
Morat est invincible, il dispose du sort ;
Et l'offre de mon bras lui paroît une inju-

re ?
Je sens tout ton mépris, cruel ! mais je l'en-

dures.
Je ferai plus encor, si tu peux m'affirmer ;
Que content de ta gloire, & prompt à dé-

farmer,
Aussitôt que ton bras aura fini la guerre,
Mon pere aura sur nous son pouvoir ordina-

re.
Ose me le jurer, je t'en crois ; & mon cœur,
Loin d'en être jaloux, souscrit à ton bonheur.

MORAT.

Quels que soient mes projets , c'est à toi d'y
soucrire :

Je pourai défarmer, si le Ciel me l'inspire.
Jusques-là , si l'Etat te paroît en danger ,
Mieux que le tien , ce bras sçaura le protéger :

L'EMPEREUR , *à part.*

Croirai-je , à ce discours , que Morat soit sin-
cere ?

Et , sans être attendri , puis-je entendre son
frere ?

L'un n'agit que pour lui , l'autre fait tout pour
moi :

Mon injustice même est le sceau de sa foi !...

Sa vertu me confond !! La mienne est ébran-
lée :

L'amour seul la combat dans mon ame trou-
blée...

Ecoute-moi , * mon fils ? Ta vie encor m'est
chère ,

Tu vois mon trouble ! Parle ? un mot te rend
un Pere !...

Tous les cœurs sont à toi , je dispose du fort,
J'y reçois ton Armée , & je change ton fort..

Mon cœur impatient n'attend que ta réponse :

* A part à Aureng-zeb.

A C T E III. 89

Tu vas vivre , & regner ; ou tu péris !. Pro-
nonce.

AURENG-ZEB.

Vous connoissez mon cœur ; & je perdrai le
jour ,

Si je n'en puis jouir qu'en trahissant l'amour.

L'EMPEREUR.

Je t'entens?... Mon * courroux le livre à ta jus-
tice ,

Morat , viens me vanger !.

MORAT.

Gardes , qu'on le saisisse ?

Et que les sucs fatals à l'instant préparés ,
Mettent fin à des jours qui n'ont que trop du-
rés ?...

NOURMAHAL. * *

Je prens sur moi ce soin : on le doit à ma hai-
ne.

Près de chez moi , mon fils , ordonnez qu'on
le mène.

AURENG-ZEB , à Morat & à Nourmahal.
Pour suspendre , ou changer l'arrêt de mon
trépas.

* Haut.

* * Je supprime quelques propos injurieux
entre les deux freres , qui n'ont ici rien d'in-
téressant.

90 AURENG-ZEB ;

Ne fallut-il qu'un mot, je ne le dirois pas ?
Je vous méprise trop... * Quand le destin
m'accable,

Même envers vous du moins je ne suis plus
comp table

Seigneur ; & je vous rends le jour que je vous
doi...

J'aurois voulu le perdre, en vous prouvant
ma foi !

Adieu Seigneur ..

L'EMPEREUR, *à part.*

Amour, en ce moment fu neste ;

Ou cède à mes vertus, ou détruis en le reste !

Allons, du moins du Ciel implorer les faveurs...

M O R A T.

D'une épouse que j'aime allons sécher les
pleurs.

S C E N E IX.

N O U R M A H A L , Z A I D E.

Z A I D E.

A H, Madame, la vertu d'Aureng-
zeb a sûrement quelque chose

* A l'Empereur.

A C T E III. 91

de Divin ! & ce grand jour délivre
Morat du plus estimable , & du plus
dangereux de ses Rivaux.

N O U R M A H A L.

Aureng-zeb n'est point encor per-
du.

Z A Y D E.

Il est vrai qu'il respire encor : mais
il doit mourir , & qui plus est , par
vous Madame !...

N O U R M A H A L , *embrassant Zaïde :*

Chere Zaïde , puisse ta prophétie
être accomplie !... Puisse ce Prince mou-
rir par moi ! Et puissai-je expirer avec
lui !...

Z A I D E.

Ah , juste Ciel , qu'entens-je ?

N O U R M A H A L.

D'où naît cette surprise ? Mécon-
nois-tu l'amour ? Et n'ai-je point un
cœur ? Si tout le mérite de ce Prince
aimable a pû fraper tes yeux , pouvoit-
il échaper aux miens ? Une ame vul-
gaire telle que la tienne n'a pû que
l'admirer. Un sentiment plus vif , plus
élevé a saisi la mienne : je l'aime.

Z A I D E.

Eh , qu'espérez-vous , Madame , de

92 AURENG-ZEB,
cet amour funeste ? Ce Prince doit-il,
peut-il même y répondre ? La nature,
les loix divines & humaines vous per-
mettent-elles aucun espoir ?

NOURMAHAL.

Regarde ma passion comme un nou-
veau miracle de l'amour.... Aureng-
zeb n'étoit plus le fils de mon époux !
je l'avois oublié !

Z A I D E.

Dites encor, Madame, que vous
avez oublié que Morat fût le vôtre,
& tout ce qu'il vous a coûté pour l'éle-
ver au trône qu'il vient d'acquérir.
Car enfin, si Aureng-zeb échape au
fort qu'on lui prépare, Morat doit
succomber.

NOURMAHAL.

Je le sens : mais vit-on jamais la pru-
dence compagne de l'amour ?

L'Imperatrice continue de justifier sa pas-
sion, en attaquant le mariage, & les loix
qui défendent l'inceste. Rien de plus emporté
que cette femme, que l'Auteur (qui connois-
soit la Phedre de M. de Racine) n'auroit pu
rendre intéressante qu'en lui donnant les mê-
mes remords.

S C E N E X.

Les mêmes Acteurs. MORAT.

ARIMANT. *Suite.*

ARIMANT,

Oui, Seigneur, c'est cette unique raison qui l'empêche de paroître en public avec vous, & qui lui fait partager encor les fers d'Indamora.

MORAT.

Que ma Suite aille m'attendre ; je veux être seul. Quand on a satisfait à la gloire, on doit d'autant plus à l'amour.

NOURMAHAL.

Mon destin n'est pas de vous interrompre : je sçai, mon fils, ce qu'une longue absence peut inspirer d'empressement. L'objet n'en peut être plus digne... Adieu, je me retire....



SCENE XI.

MORAT. MELEZINDA.

MORAT.

N'ai-je pas quelque droit de me plaindre , Madame ? Eh , qui peut donc vous faire préférer une retraite obscure , au brillant éclat d'un jour si glorieux pour nous ? pourquoi m'envier le bonheur de voir plutôt ce que j'aime ; & diminuer par votre absence la splendeur de mon triomphe ?

MELEZINDA , *en l'embrassant.*

N'ai-je pas quelque droit de me plaindre à mon tour, de vous voir préférer une pompe frivole , & les transports de joie d'une inconstante populace, au plaisir que j'aurois eu d'embrasser plutôt mon époux ? . . . Le bruit de l'airain tonnant a percé la profondeur de ma retraite : je l'entendois avec plaisir , quoique j'en désirasse ardemment la fin.

A C T E III. 91
MORAT.

La joie du Peuple est toujours ennuyeuse & grossière : mais la politique du Monarque l'engage à s'y prêter. Je me suis pourtant hâté de m'échapper, pour délivrer mon aimable captive ; & ce tendre devoir me paroissoit seul digne de m'occuper. En suivant l'exemple des Héroïnes de l'Antiquité, vous en offrez, Madame, un admirable pour les Modernes. Je manque de termes pour exalter toute votre vertu : je n'ai qu'un cœur à vous offrir ; rendez-le digne de vous !..

MELEZINDA.

Vous m'invitez à l'éprouver, & j'en fais l'occasion, non pas pour ce qui me touche, mais pour la Reine de Cachemire....

MORAT.

Arrêtez, chere Melezinda ? C'est la seule grace que ma tendresse ne peut vous accorder ! Je suis instruit de la cause de sa captivité : elle aime Aureng-zeb, & se refuse à l'amour de mon Pere. Puisse plutôt durer cette passion qui m'est si favorable ! Ne chagrions pas l'Empereur : son amante lui coûte assez cher.

AURENG-ZEB,
MELEZINDA.

Seigneur, daignez du moins la voir :
vous la plaindrez peut-être.

MORAT.

Laissons ces foiblesses à des ames
vulgaires, que l'amour, ou la gloire
ont toujours droit d'ébranler. Celles
des Rois ne sont susceptibles que d'un
seul sentiment : celui de leurs intérêts.

MELEZINDA.

Le Ciel attend des Souverains un
tribut de la puissance qu'il leur aban-
donne. Il les charge du soulagement
des indigens & des opprimés. Ceux
d'entre-vous qui les protegent, en sont
recompensés par l'amour & la véné-
ration des Peuples. Un Monarque en
butte aux coups du sort, atôt ou tard le
Ciel pour lui, dût-il être réduit à l'exil
même, on le revoit bien-tôt sur son
Trône : toujours cher à ses Sujets, il
n'a jamais besoin de gardes ; il laisse
aux Tyrans à vivre dans la crainte ;
tout l'Univers enfin s'intéresse à sa con-
servation.

MORAT.

Oubliez, dans le bonheur, ce que
vous avez promis dans l'adversité. Vos
maximes,

A C T E III: 97

maximes, Madame, sont plus plausibles qu'exactement vraies... Mais pour accorder quelque chose à l'Amour, je consens de voir cette Reine. Je vous convaincray peut être que les plaintes & les larmes ne peuvent rien sur moi.

M E L E Z I N D A.

Je cours l'en avertir, Seigneur; & le Ciel m'est témoin de la joie que m'inspire l'espérance de soulager cette infortunée...

S C E N E XII.

M O R A T, M E L E Z I N D A;
I N D A M O R A.

I N D A M O R A.

J'Ai prévu vos bontez, Madame; & votre protection me donne assez d'assurance pour tomber aux pieds de votre illustre Epoux... En me sauvant, Seigneur, vous ne seriez généreux qu'à demi! Un Arrêt rigoureux condamne au trépas la moitié de moi-même: daignez le révoquer, Seigneur; ou faites-moi partager le sort de mon Amant.

Tome VI.

E

58 A U R E N G - Z E B ,
M E L E Z I N D A .

Si Melezinda a quelque pouvoir sur
votre cœur ; Si les sentimens du mien
peuvent émouvoir le vôtre en faveur
de la plus tendre des Amantes : au nom
de nos innocens plaisirs , au nom de
tous les maux que j'ai soufferts pour
mon Epoux , daignez , Seigneur, vous
laisser attendrir ! . . .

M O R A T .

Je ne le puis , Madame. Il est con-
damné , il faut qu'il meure

I N D A M O R A .

Juste ciel ! & c'est un frere qui parle
ainsi ; c'est un frere qui le condamne ,
& qui peut étouffer la voix de la na-
ture ! O piété , qu'êtes-vous devenue ?
Votre Empire usurpé est maintenant
en proie aux monstres les plus sauva-
ges , & c'est Morat qui l'a chassée des
doux climats de l'Orient ; c'est lui qui
l'a forcée de chercher un azile dans les
pais les plus reculés du monde ! . . . Et
tu prétens régner ? Et tu te flates que
le Ciel te souffrira long-tems sur un
Throne teint du sang de ton frere ?
Qui pourra te sauver des furies vange-

A C T E III. - 99

resses que je vois déjà attachées sur tes pas ? ... O Morat ! lève du moins les yeux ; & dusses-tu n'y rien prétendre, sois convaincu que le Ciel existe.

M E L E Z I N D A.

Sa voix, & ses menaces me pénétrèrent d'horreur !... Ah, cher époux, songez que le sort d'Aureng-zeb auroit pû être le vôtre ! Songez à l'inconstance des choses humaines ; & ne fermez pas votre cœur à la pitié !

I N D A M O R A.

Aureng-zeb auroit été plus généreux : la grace de son frere n'auroit point coûté de larmes à son Amante...

M O R A T.

C'est en vain qu'on me la demande... Votre voix * cependant me frappe & me touche....

M E L E Z I N D A.

Ah, Seigneur, songez que votre propre intérêt....

M O R A T.

Laissez-moi, Madame. Pensez-vous pouvoir ici plus qu'elle ? ... ** Mon frere est heureux, Madame ; c'est

* Regardant Indamora.

** Indamora.

100 AURENG-ZEB,

pour vous qu'il périt : j'en connois qui envieroient son sort. Il auroit été bien lâche d'abandonner des droits que les plus grands Monarques se feroient gloire de se disputer. Et s'il trouve un Rival dans mon pere même : en vous voiant , Madame , cet événement cesse de me surprendre.

MELEZINDA.

Rendez-vous donc , Seigneur. La beauté malheureuse , en inspirant l'admiration , peut-elle ne pas exciter la pitié?

MORAT.

Je vous l'ai déjà dit , Madame , laissez-moi. Votre intercession n'est plus ici nécessaire . . . Souffrez que je lui parle en particulier.

Melezinda se retire en pleurant , dans le fond du Théâtre. Morat prend la main d'Indamora.

Vos larmes , charmante Reine , n'auront pas été absolument inutiles : consolez-vous , votre amant vous offrira le Thrône de l'Orient. Ne regrettez plus Aurengzeb.. Domain il périra.

A C T E III. 101

INDAMORA, *reculant d'horreur.*

Ciel ! votre dernier mot renverse toutes mes espérances. . . La clemence a commencé votre discours, & la mort le termine ! . . . Ne disiez - vous pas que mon Amant m'offriroit un Thrône? . . .

M O R A T.

Oui, Madame, & c'est moi qui vous l'offre. Le Ciel, qui veille sur vos charmes, au lieu d'un Amant proscriit de toutes parts, vous en rend un plus tendre, & plus puissant. Mon pere ne régné, Madame, qu'autant que je le veux: son pouvoir est encor plus caduque que son âge; & ce Prince n'est Amant, & Souverain, qu'en idée. C'est en moi seul que la Puissance, & la jeunesse se trouvent réunies. Et si le Ciel vous forma pour plaire à tous les Princes de la Maison Imperiale, la sagesse de ses decrets avoit arrêté sans doute que vous trouveriez en moi tout ce que vous auriez pû desirer en eux.

INDAMORA.

Seigneur, si je retiens les effets de mon indignation, gardez - vous du moins de mal interpréter mon silence.

E ij

102 AURENG-ZEB,

Epargnez-vous le soin de me réitérer vos offres : un froid refus est toute ma réponse. La vertu mal affermie se manifeste par des éclats injurieux, la mienne est tranquile dans l'orage. Mon mépris pour vous, & pour votre Couronne, me sont même si naturels, qu'en vous les témoignant je n'en suis pas émue.*

M O R A T.

Vous oubliez votre situation, Madame ; & de pareilles offres ne sont jamais rejetées deux fois. Je cours rejoindre Aureng-zeb, & executer vos ordres. Ce seront sans doute les derniers que je recevrai de votre part.

I N D A M O R A.

Dites-lui, que je voudrois pouvoir sauver ses jours aux dépens des miens. Mais que la gloire m'est encore plus chere que sa vie, & la mienne.

M O R A T.

N'avez-vous rien à dire de plus, Madame ?

I N D A M O R A.

Hélas, quel est mon trouble ! . . . Il est furieux : puis-je le laisser sortir ? . . .

• En lui tournant le dos.

A C T E III. 103

Dites-lui , Seigneur , que j'ai tout tenté vainement pour fléchir son frere , qui feignoit cependant d'être touché de mes attraits. . . Je dis avec raison qu'il le feignoit : s'il eût été sincere , m'auroit-il refusé un seul jour de délai pour consulter & concilier mes sentimens ?

M O R A T , *à part.*

Quels regards vainqueurs viennent de pénétrer mon ame ! . . . Plus puissans encore quela voix qu'ils accompagnent , quoique supplians , ils veulent être obéis. . . Madame , on peut d'un frere ne pas obtenir le délai d'un seul jour : mais d'un Amant qui brûle d'obliger ce qu'il aime , on peut espérer ce sacrifice. . . .

MELEZINDA , *accourant à lui.*

Ah ! Seigneur , si. . . .

M O R A T , *en sortant.*

Laissez-moi , vous dis-je ? Un discours en forme ne séduit que des politiques subalternes , ou de révérends imbécilles. . . Séchez vos pleurs , & prenez un visage digne du rang où vous montez.

E iij

104. AURENG-ZEB,

MELEZINDA, *en le suivant.*

Vous excitâtes ma pitié, Madame !
puissais-je maintenant mériter la
vôtre ? . . .

SCENE XIII.

INDAMORA, *seule.*

PRincesse infortunée ! que je plain-
drois ton sort, si le mien n'étoit
pas encore plus déplorable. Une beau-
té extraordinaire est rarement heureu-
se : c'est un grand domaine, mais sur-
chargé de dettes . . . semblable à ceux
que le besoin fait descendre par degrés
jusqu'aux humiliations, je me trouve
forcée de flater un Tyran que je dé-
teste ! Hélas, que ne peut-il se con-
tenter du Thrône, & m'accorder la vie
de mon Amant ! . . . Le Ciel écarte les
grandeurs loin de ceux qu'il regarde
d'un œil favorable : l'Amour tranquile,
& l'aimable médiocrité, suffisent au
bonheur.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AURENG-ZEB, *seul.*

LA défiance, & l'obscurité de notre état futur, excusent la foiblesse de l'homme aux approches du trépas. La mort, en elle-même, n'est rien : mais nous craignons de devenir ce que nous ne sçavons pas, & d'aller nous ne sçavons où !...

On entend une symphonie douce.

Voici sans doute encore une cérémonie que ma naissance exige ? Je dois mourir pompeusement. Tout le luxe de la Perse n'égale pas celui de ma demeure ; & tout ce brillant appareil déguise envain à mes yeux les avant-coureurs de ma mort...

E v

 S C E N E I I.

AURENG-ZEB, NOURMAHAL.

NOURMAHAL.

J'Ai crû, Seigneur, avant votre trépas, devoir tout employer pour vous adoucir l'amertume de cet instant fatal. Vous m'en sçavez peut-être quelque gré; & j'espère que vous parlerez moins mal de moi à ceux de nos amis que vous pourriez rencontrer là-haut. Ne m'imputez pas, sur-tout, le crime de votre mort; & n'attribuez point à la haine ce que l'intérêt de mon fils pouvoit seul obtenir de moi.

AURENG-ZEB.

J'ignore le but de toutes vos magnificences, Madame : on veut peut-être insulter à mon sort. Je n'exige point, que vous m'en rendiez raison; je ne m'abaisse pas jusqu'à les remarquer.

NOURMAHAL.

La mere de Morat, Seigneur, ne

pourroit vous rien dire qui ne vous fût suspect. Je gémis pourtant de votre malheur beaucoup plus que vous ne le pensez.

A U R E N G - Z E B.

Puisque vous le connoissez inévitable , dispensez-vous de vouloir m'en imposer par une fausse pitié. Il est trop populaire de donner des larmes à la chute de son ennemi.

N O U R M A H A L.

Je n'ai pas oublié , Seigneur , que je vous dois ma liberté ; c'est la dernière grace que vous obtîntes de l'Empereur : le souvenir m'en est précieux ; & je brûle de vous en marquer ma reconnaissance.

A U R E N G - Z E B.

La vie n'est qu'un tissu de tromperies , dont les prestiges de l'espérance nous cachent la grossiereté. Nous nous livrons à l'illusion : le lendemain doit toujours réparer les maux de la veille ; & ce lendemain est encor plus trompeur que le jour qui l'a précédé. Séduits par ses promesses , nous croions toucher l'instant du bonheur , nous en goûtons déjà les charmes : mais c'est

108 AURENG-ZEB,
où le perfide nous attend ; la Scène
change ; tout est perdu : le désespoir
seul nous reste. Etrange illusion ! Ce
désespoir se calme ; un nouveau rayon
d'espérance nous ranime ; ce qui nous
reste à vivre doit réparer tout le passé :
les infirmités de la vieillesse où nous
touchons , ne se présentent point , ou
glissent sous nos yeux. Nous succom-
bons enfin sous le poids qui nous ac-
cable , en espérant , en cherchant en-
cor le bonheur !.. Non , Madame , je
suis las d'aspirer après un faux métal ,
qui trompe la jeunesse , & dont la
vieillesse est toujours la victime.

NOURMAHAL.

Seigneur , il est pourtant des biens
qui nous attachent à la vie ; & nos es-
pérances ne sont pas toujours trompées.
Chaque jour promet , & présente de
nouveaux spectacles : c'est pour ainsi
dire , une maîtresse nouvelle dont la
possession nous est promise. Ainsi que
les Voyageurs nous ne nous laissons
point de voir... Ah , si vous connois-
siez le bonheur qui vous attend , vous
chercheriez moins à précipiter la fin
de votre voyage !

ACTE IV. 109
AURENG-ZEB.

Le chemin qui me reste à faire n'est pas long : le précipice est sous mes pieds.

NOURMAHAL.

C'est présumer trop peu de ma générosité. Je vous garantis de ce précipice, Seigneur, ou j'y tombe avec vous.. Cher Aureng-zeb * (je puis sans doute vous appeller ainsi) cessez, de me regarder comme votre ennemie : je ne le suis, ni ne puis l'être ; consultez-en mes yeux !... Assieiez-vous, Seigneur.... Non, la distance que vous laissez entre nous sent trop la crainte, ou le respect.... Ne craignez pas de m'approcher.

AURENG-ZEB.

Pardonnez ma surprise, Madame. Est-ce la mere de Morat que j'entens ? Est-ce un Ange Tutélaire, qui touché de ma situation, a pris sa ressemblance ?..

NOURMAHAL.

Regardez-moi, Seigneur, comme l'être, ou comme le génie favorable qui désire le plus de plaire à vos yeux. Votre Ange Tutélaire seroit moins vi-

* En lui prenant la main.

110 AURENG-ZEB,
gilant que moi ; & son emploi ne sçau-
roit lui être plus cher.

AURENG-ZEB.

D'où peut provenir ce changement
étrange ?

NOURMAHAL.

L'estime n'est-elle pas due au mé-
rite, Seigneur ? Et, par une secrète
sympatie, les ames nobles ne sont-el-
les pas disposées à s'aimer ?... J'étois
témoin de la hauteur avec laquelle Au-
reng-zeb a bravé la rigueur de son sort ;
je l'ai vû, avec autant d'admiration,
n'opposer à l'injustice de son Pere que
la modération qui convient aux Héros
opprimés. Soit que la disposition des
organes de mon cœur se trouvât d'ac-
cord avec ceux du vôtre, soit par quel-
qu'autre cause que je ne puis définir,
jamais le mien ne se sentit plus émû,
jamais sentimens ne se trouverent plus
conformes !

AURENG-ZEB.

A l'aspect de cette tendre pitié, je
me plains bien moins de mon Pere.
C'est au Ciel, Madame, à m'acquit-
ter envers vous.

A C T E IV. III
N O U R M A H A L.

Pourquoi le charger d'une dette que vous pouvez acquitter vous-même?...
Quelle mortelle pourroit envier une plus grande félicité ?

A U R E N G - Z E B.

C'est ainsi que les grands Princes , en élevant un Favori , justifient leur choix en exagérant son mérite.

N O U R M A H A L.

Si l'amour est la plus noble des passions , elle doit toujours tendre aux plus sublimes objets. Il n'est permis qu'à l'Aigle d'arrêter les regards sur le Soleil : vous le pouvez aussi, Seigneur , si les songes que l'on dit venir des Cieux ne sont point trompeurs à mon égard. Ecoutez le mien , cher Aurengzeb : il vous regarde....

A U R E N G - Z E B.

Moi, Madame !...

N O U R M A H A L.

Vous-même. Eh, quel autre pourroit occuper mon imagination ? Je rêve , que vous aviez inspiré la plus vive tendresse à la mere des amours. Les plaisirs , animés par son fils , & portant des guirlandes de fleurs, volti-

112 AURENG-ZEB,

geoient autour de votre tête , tandis que d'autres la ceignoient d'une Couronne de myrthe. Les parfums les plus doux que l'heureuse *Sabée* respire , étoient répandus dans les airs ; la terre étoit jonchée de roses *Syriennes* , & du jasmin odoriférant si vanté dans nos Indes. La Troupe jeune & folâtre s'empressoit à l'envi de faire passer dans votre cœur toute la flamme & les transports que leur mere est capable d'inspirer. Négligemment couchée à vos côtés , la pudeur sur le front , le désir dans les yeux , la crainte & l'amour dans le cœur , la Déesse laissoit nonchalamment tomber sa tête sur votre sein ; & ses regards languissans fixés sur les vôtres exprimoient la tendre vivacité de sa passion !... Ingrat , s'écrioit-elle , en rompant tout-à-coup un trop long silence , est-ce à moi de soupirer en vain ? Est-ce à moi de prodiguer vainement des charmes , & d'offrir des plaisirs qui feroient la félicité des Dieux mêmes ?... Est-ce un imbecile respect , est-ce la crainte qui m'expose à cet affront humiliant ? Ame foible , & timide ! Crains-tu de m'offenser ?... Alors

pressant ainsi la main de son amant...

AURENG-ZEB , *se levant.*

C'en est trop , Madame !... J'aurois déjà dû soupçonner vos indignes desseins. Je craignois de me tromper : mais tout m'annonce votre crime ; & je me crois déjà coupable de vous avoir écoutée si long-temps !...

L'Imperatrice achève de perdre toute retenue. L'impudence de ses propos est un exemple frappant de la licence des Tragiques Anglois , & de l'indolence de l'ancien Gouvernement d'Angleterre par rapport aux mœurs de la Nation. Nourmahal outrée des refus d'Aureng-zeb montre enfin un poignard , & dit...

N O U R M A H A L.

Eh bien , au défaut de l'amour , accorde-moi la mort ?...

A U R E N G - Z E B.

Non : n'attendez rien de moi , pas même le trépas.

N O U R M A H A L , *frapant du pied.*

Apprens donc combien je suis plus généreuse que toi. . .

Plusieurs Muets paroissent , l'épée à la main. L'un d'eux tient une Coupe.

Voilà ton choix , cruel !... Tu t'en

114 AURENG-ZEB,
repens peut-être : mais il est trop tard.
Tu as préféré ma haine ; éprouves-en
les effets. Cette Coupe va terminer tes
maux, & les miens.... Reçois-la de ma
main, & ne crains pas qu'elle ait été
préparée par celle de l'amour.

AURENG-ZEB, *prenant la Coupe.*

Donne ? tout ce qui vient de la tien-
ne, ne peut être qu'un poison pour moi.
Grace au Ciel, celui-ci sera du moins
le dernier !... A l'exemple de *Socrate*
expirant, c'est à l'immortelle liberté
que j'offre cette goutte de la liqueur
fatale *... La mort, pour la première
fois, parut sourire en affranchissant
ce grand homme !...

*Au moment qu'Aureng-zeb veut
avaler le poison, Morat arrive avec sa
Suite.*

* Il en fait tomber quelques gouttes.



SCENE III.

NOURMAHAL , AURENG-ZEB ;
MORAT. *Suite.*

MORAT, *saisissant la Coupe.*

A Rrêtez ? attendez , pour mourir ,
que je vous l'ordonne. Je suspens
mon Arrêt.

NOURMAHAL.

Quelle extravagante pitié vous fai-
sit ? Oubliez-vous que la prudence ?...

MORAT.

Il me plaît de le laisser vivre un jour
de plus. Je me fais un plaisir de trom-
per le fort.

NOURMAHAL.

Vous devriez craindre de lui accor-
der même une heure.

MORAT.

Je le ferai pourtant , ne seroit-ce
que pour signaler ma puissance.

NOURMAHAL.

La fortune peut s'en vanger. Quels
seroient alors vos regrets !...

116 AURENG-ZEB,
MORAT.

Vos craintes, en m'amusant, me font pourtant pitié!.. Je suis ici l'interprète du sort, Madame : ses decrets sont dans ma bouche ; qu'on appelle Arimant ?

AURENG-ZEB.

Rendez-moi la Coupe, & je termine votre différend : je suis las de conserver une vie ainsi mandée. Si j'avois voulu la conserver, Morat, j'en jouirois librement en dépit de toi. Mais je pardonne, à ceux que je pourois accuser. Qu'ils doivent la vie, & l'impunité de leurs crimes, au mépris que j'ai pour eux.

NOURMAHAL.

Qui suis-je donc ici, Morat ? Et de quel droit ose-tu borner ainsi mon autorité ? Tandis que je soumets à tes loix des nations entières, ne puis-je disposer des jours d'un coupable ? Mes bontés te font-elles abuser de ta grandeur ?

MORAT.

Je rabaisserai les idées que cette même grandeur a pû faire naître dans l'esprit d'une femme, trop foible pour

A C T E IV. 117

exécuter bien ce qu'elle conçoit toujours imparfaitement. Rentrez dans votre sphère : les plaisirs , l'aisance , & le repos , voilà votre partage. Quand l'homme veut se délasser de ses travaux, apprenez à lui plaire ; que vos caresses, & vos attentions respectueuses , soulagent ses ennuis ; soumises à ses loix , que votre obéissance prévienne ses desirs. La guerre , la paix , les affaires de l'Etat en un mot ne sont pas faites pour vous : le plus beau regne est obscurci par la foiblesse de vos conseils ; & le peuple témoin de votre luxe indiscret , en voyant éclater sur vous l'or , & les pierreries , vous croit toujours couvertes de ses dépouilles.

N O U R M A H A L , *à part.*

La rage m'étouffe la voix ! . . . C'est être femme , que de pleurer. Renfermons ma vengeance dans le fond de mon cœur . . . Cherchons , trouvons s'il se peut son endroit sensible : c'est là que mon bras doit frapper.



SCENE IV.

MORAT, AURENG-ZEB.

AURENG-ZEB.

Tout ici me surprend : cependant rien encor ne m'annonce un frere !... Apprendrai-je, Seigneur, à qui je dois le jour dont je jouis encore ?

MORAT.

Si ma réponse pouvoit t'obliger, je ne t'en ferois point. Mais puisqu'elle doit être pour toi plus sensible que la mort même, apprens que c'est Indamora qui a obtenu ce délai.

AURENG-ZEB.

Eh quel pouvoir a-t'elle donc employé pour toucher un tel que le vôtre ?

MORAT.

Celui de la beauté... Eût-elle exigé davantage, j'aurois obéi. Mais elle n'a demandé qu'un jour ; profites-en pour sentir tout ton malheur.... Arimant ? Conduisez ce Prisonnier dans un endroit plus sûr que celui-ci : Indamora m'a demandé sa grace ; il faut le ga-

A C T E I V. 119

rantir des attentats de ma mere, jusqu'à ce que vous receviez de nouveaux ordres de ma part.

ARIMANT, *à part.*

Ainsi, l'amour, & la fortune, ne se lassent point de me persécuter. Et me voilà encor esclave d'un nouveau Rival !

AURENG-ZEB, *à Morat.*

Que je déteste une vie que je ne dois qu'à ton mépris, & à l'inconstance d'Indamora ! J'achete quelques heures aux dépens du seul bonheur qui me restoit encore... Tu ne me forceras point à vivre encor un jour.

S C E N E V.

MORAT, MELEZINDA.

MELEZINDA.

SEigneur, depuis une heure, je vous cherche en tous lieux. Je craignois bien de vous rencontrer ailleurs ! mais ici ma tendresse allarmée se rassure, & vous pardonnerez à mon inquiétude.... Ne vous en offensez pas.

120 AURENG-ZEB,

Seigneur : mais je vous aime au point que le moindre coup d'œil dont vous honorez tout autre objet que moi , me paroît un larcin fait à mon amour ! L'absence , & la prison , n'ont point étonné mon courage ; je les supporterois encore : mais j'expire au moindre soupçon de votre indifférence.

M O R A T.

Pourquoi charger votre imagination d'idées aussi chagrinantes , qu'inutiles ? Et pourquoi vous préparer , ainsi qu'à moi , des peines superflues ? L'amour extrême n'a jamais été de mon goût : si vous voulez me plaire , cachez-moi ces inquiétudes. Je hais les soupçons ; & je supporte impatiemment de me voir ainsi gêné , & poursuivi par une femme. La jalousie , en un mot , révolte mon amour ; il s'effarouche , & s'envole sitôt que sur ses pas il apperçoit la défiance.

M E L E Z I N D A.

Comment pourois-je me priver de votre présence ? Mes yeux cherchent malgré moi l'objet que mon cœur aime !

M O R A T.

A C T E I V.

121

M O R A T.

N'est-ce que d'aujourd'hui, Madame, que l'Hymen a couronné nos feux? on le croiroit à vous entendre. C'est perpétuer trop long-tems le plaisir d'un jour *...

M E L E Z I N D A.

Ah, Seigneur, je suis sans doute coupable; & quelque crime que j'ignore m'attire votre indifférence!

M O R A T.

Le plus grand, à mon gré, c'est d'aimer avec acharnement plus long-tems que l'on ne devrait.

M E L E Z I N D A.

Si telle est mon offense, Seigneur, n'attendez rien de mon repentir.

M O R A T.

Tant-pis, Madame, mon cœur est libre, & prétend l'être.

M E L E Z I N D A.

Puisque mon supplice commence avec ma liberté, pourquoi ma prison n'a-t-elle pas été mon tombeau? j'au-

* La féroce sincérité de Morat, met ici le Traducteur dans le cas de chercher les Equivalens les plus supportables.

111 AURENG-ZEB,

rois du moins crû mourir pour vous & je vous aurois crû fidèle !... L'espoir soutenoit le poids de mes fers : en cet instant, je n'espere plus rien.

M O R A T,

Vous m'aimez, dites-vous ? prouvez-le-moi. Vous pouvez me rendre heureux.

M E L E Z I N D A.

Parlez, parlez, Seigneur ? Vos ordres sont des graces pour moi !

M O R A T.

J'aime Indamora... Si vous m'aimez, faites valoir ma flâme.

M E L E Z I N D A.

Ah, Seigneur ! percez plutôt mon cœur. Voilà le seul refus que vous pouviez attendre de votre Epouse : mais il sera moins cruel pour moi de mourir, que de vous obéir. Gagnez, si vous pouvez le cœur de ma Rivale : mais que ce ne soit, jamais par mes soins : votre mérite n'est que trop suffisant ; & si Indamora vous voit par mes yeux, je suis perdue !

M O R A T.

Vous résistez ? je brise tous les nœuds & de l'Amour, & de l'Hymen.

A C T E I V. 125

Soyez désormais étrangere à mes yeux ;
& gardez-vous de reparoître ici.

M E L E Z I N D A.

Quel ordre , juste Ciel ! . . . Je vais
pourtant essayer de vous obéir , tandis
que la force m'en reste encore. Mais
par pitié , accordez-moi quelques ins-
tants ? ma mort vous permettra d'of-
frir à ma rivale des vœux moins cri-
minels . . . Vous ne me verrez plus ,
Seigneur : mais il me sera permis de sui-
vre de loin vos pas ; je vous verrai du
moins ! Et jusqu'à mon dernier soupir,
je chérirai , je bénirai l'Auteur de mon
trépas ! . . .

S C E N E V I.

M O R A T , M E L E Z I N D A ;
L' E M P E R E U R.

L' E M P E R E U R.

QUand la fortune vous comble de
ses faveurs , quel fâcheux con-
trictiens , Madame , fait donc ici cou-
ler vos larmes ?

AURENG-ZEB,
MELEZINDA.

La fortune m'a long-temps persécutée, Seigneur : elle a parue s'adoucir aujourd'hui en ma faveur : je me défie d'un ennemi nouvellement réconcilié. La Mer, après une tempête, montre encore un air agité ; & le murmure des vagues fatiguées épouvante encore le matelot timide.

L'EMPEREUR.

Vous renfermez en vain votre douleur, Madame. Nous la connoissons ; & la voix publique accuse votre époux.

MORAT.

Que la voix publique s'occupe de combats, de victoires, de grands événemens : voilà son emploi. Mais qu'elle se garde de pénétrer dans l'intérieur du Palais des Monarques !

MELEZINDA.

Les bruits populaires sont trop méprisables, Seigneur ; n'en croyez que vos yeux ; & qu'ils soient témoins de la tendre union qui régne entre nous*.. C'est ainsi que mon époux se plaint de moi, & que je me plains de lui !...

* Elle embrasse Morat.

(*A part à Morat.*) Je n'avois que ce moien pour vous arracher un baiser : pardonnez - le-moi , Seigneur : C'est mon dernier adieu ! . . .

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MORAT.

L'EMPEREUR.

J'Apperçois que votre hauteur va pour elle jusqu'au mépris. Je vous condamne, Morat. Un cœur tel que le sien méritoit plus du vôtre . . .

MORAT.

Daignez , Seigneur , ne point juger de mes actions. . . vos égards pour ma mere pouroient être mieux remarqués. . . Je m'en tais cependant.

L'EMPEREUR.

Et vous avez raison de vous en taire.

MORAT.

Accordez-moi donc la même faveur.

L'EMPEREUR.

Oubliez-vous mon rang ? Mon au-

126 AURENGZEB,
rorité ne vous est-elle plus connue ? . . .
supposons même mon injustice , est-ce
à mon fils d'en juger ?

MORAT.

Non pas à votre fils , mais à l'Em-
pereur. En me donnant l'autorité ,
vous m'avez affranchi du devoir de fils,
& de sujet. Si votre volonté est la seu-
le règle de vos actions , je veux désor-
mais n'en point connoître d'autres. Eh,
quel fut donc votre dessein en m'ap-
pellant au trône ? Quel fut votre es-
poir ?

L'EMPEREUR.

De trouver en vous un cœur récon-
noissant , & qui sentît le prix de mes
bienfaits.

MORAT.

Vous avez pû vous en flater : mais
ce n'est pas à ces conditions que j'ai
accepté la Couronne. Son poids vous
accabloit ; goûtez maintenant le repos
que vous cherchiez : jouissez de tous
les plaisirs que la vieillesse peut vous
permettre ; vivez en paix , racontez
vos exploits passés , & les hauts faits
de votre jeunesse. Je n'en suis point
jaloux,

L'EMPEREUR.

Trop foible pour le rang où je te place , je t'en vois enyvré ! le temps calmera ces vapeurs. En attendant , je vais consacrer mon loisir à l'amour.

MORAT.

A l'amour ! Vous Seigneur ? Oubliez-vous votre âge ? Oubliez-vous que le seul souvenir vous reste ? Si vous avez bien connu l'amour , rendez grace au passé , & chérissez - en la mémoire. Au cas contraire, déplorez le présent ; & n'accusez que vous de n'avoir point vécu tandis que tout pouvoit répondre à vos desirs. Quant à la Reine captive, gardez-vous d'y prétendre. Remettez-moi vos droits sur elle : c'est à moi de vous remplacer en tout.

L'EMPEREUR.

Ne prétens-tu qu'essayer jusqu'où peut aller ma clémence ? Ou , serois-tu en effet un monstre aussi odieux que tu veux le paroître ?... Mais cesse de provoquer ma colere : je ne pardonne rien ; lorsqu'il s'agit de mon amour.

128 AURENG-ZEB,
MORAT.

* ... Dût la foudre même menacer ma tête, j'aime Indamora, rien ne pourra m'en détacher.

L'EMPEREUR.

Ingrat ! Me voilà donc payé de mon injustice. Voilà donc mon salaire, pour avoir violé en ta faveur les droits de la nature, & de la raison ! Victime d'une lâche foiblesse, si l'amour m'a veugla au point de t'élever au trône, seras-tu assez lâche à ton tour pour m'enlever un bien qui m'a tant coûté ?.. O raison ! Pourquoi souffrois-tu que l'amour me rendît esclave ? Le Ciel est juste : le crime doit punir le crime ; ceux de mon fils doivent le vanger du mien.

MORAT.

Que le Ciel punisse à son gré : j'userai de mon pouvoir ; c'est à lui que les Dieux doivent leur grandeur, pourquoi me l'envieroient-ils ?...

* Je supprime ici quelques propos extravagans.

SCENE VIII.**L'EMPEREUR.**

VAine prudence ! La jeunesse te méprise, & la vieillese t'achete trop cher. Notre esprit affoibli par le poids des ans, ne fait plus que languir ainsi qu'un fruit tardif produit par un terrain trop froid... Repentir infructueux, je vous ressens trop tard ! O mon cher Aureng-zeb, ta chute a préparé la mienne ! Ainsi qu'un arbre dépouillé de ses feuilles, je me vois seul, abandonné, exposé aux orages.*...

SCENE IX.**AURENG-ZEB, ARIMANT.****ARIMANT.**

EPargnez-moi ces marques de votre reconnoissance, je ne cherche point à la mériter : l'espoir qui me guide est

* Il sort.

138 AURENG-ZEB,
plus noble. C'est par l'ordre d'Inda-
mora que vous êtes en ces lieux ; & je
me plais à lui obéir. Votre lettre vous
apprendra le reste... Mais elle vient ?
Je me retire.

SCENE X.

INDAMORA, AURENG-ZEB.

INDAMORA.

EN cet instant , je commence à re-
vivre : je revois , mon cher Au-
reng-zeb ! ô Ciel , je te pardonne tous
mes maux ! Son nom seul m'aidoit à
les supporter : c'est le seul Dieu que je
n'invoque pas envain

AURENG-ZEB.

Que mon bonheur fut court ! Dé-
lices de mes yeux , pourquoi trouvai-
je en vous le poison de mon cœur ?
Pourquoi faut-il , en détestant vos
charmes , que je me trouve encor for-
cé de les admirer ?

INDAMORA.

Quel accueil , grands Dieux ! En
quoi l'ai-je donc mérité ?

A C T E I V. 131
AURENG-ZEB.

Pouvez-vous l'ignorer, Madame?..

INDAMORA.

Penferiez-vous que l'ambition pût me faire trahir l'amour?.. Non, Aureng-zeb; vous le méritez tout entier, je suis trop généreuse pour le partager. Quoi, votre Pere, & son Empire, pourroient vous balancer dans mon cœur! Suis-je si peu connue? Et puis-je vous ai choisi, vous changerois-je pour un trône?

AURENG-ZEB.

Ah, Madame, ne cachez pas le mensonge sous le voile de la vérité. Il ne s'agit plus de mon Pere: la jeunesse, & la puissance ont ailleurs frapé vos regards.

INDAMORA.

La jeunesse, & la puissance! De qui donc s'agit-il?

AURENG-ZEB.

Faut-il vous le nommer? Faites-vous gloire de votre honte? Ce nom a-t'il tant de charmes pour vous qu'il faille forcer un rival malheureux à le prononcer?... Eh bien, Madame, soyez satisfaite: c'est Morat qui vous ravit

132 **AURENGZEB** ;
à ma tendresse, tandis que j'expire à
vos pieds.

INDAMORA.

Morat, Seigneur !...

AURENG-ZEB.

Oui perfide, Morat, puisque pour
vous plaire il faut répéter ce nom
odieux ! Oui, l'indigne Morat m'a sup-
planté dans votre cœur. Le Traître est
trop vain pour me l'avoir caché.

INDAMORA.

Quelque injuste que soit votre ja-
lousie, elle prouve du moins combien
vous craignez de perdre l'objet de vo-
tre amour : ainsi, elle n'excite que ma
pitié. Sachez, pourtant, que c'est à
ma prière que vous devez le jour ; &
qu'abandonné du Ciel & de la terre,
Aureng-zeb ne vivroit plus, si celle qu'il
accuse maintenant de perfidie l'avait
abandonné.

AURENG-ZEB.

Eh, c'est par là que vous prétendez
m'en imposer ! Je serois mort heureux,
Madame, sans cette fatale grace qui
n'a fait qu'augmenter mon supplice.
Le don que j'ai reçu dépose contre
celle qui l'a demandé. Mon barbare

A C T E I V. 133

frere n'a pû l'accorder qu'à l'espoir de vous plaire.

INDAMORA , *ironiquement.*

En ce cas votre accusation pouroit avoir quelque fondement. Oui , je puis être crüe coupable , infidelle , perfide !...

A U R E N G - Z E B.

Si vous m'avez trahi , tous ces noms sont encore trop doux. Quel autre espoir auroit pû fléchir le cœur de Morat ? Ne le connois-je point ? Connut-il jamais la pitié ?... L'insolent , en m'accordant la vie , a-t'il pû se taire ? M'a-t'il caché le prix dont vous l'avez achetée ?... Parlez , répondez maintenant , Madame. Quoique coupable je n'aspire qu'à vous trouver innocente. Invoquez l'imposture , je vous crois encor plus que moi même. Dites que vous m'aimez encor , tout est pardonné ; & je vous aide à me tromper.

INDAMORA , *froidement.*

Non , Aureng-zeb : vous en avez trop dit , je n'ai plus rien à vous répondre. Vous pouvez me croire infidelle.

AURENG-ZEB,
AURENG-ZEB.

Plût au Ciel, que je pusse en douter ! Mais le crime est trop visible : vous craigniez même de vous en justifier... Ne vous ai-je pas dit que vous pouviez me tromper encore ?

INDAMORA.

Peu m'importe que vous me croyiez sincère : je me prête à votre fureur... Et quelque soit le contenu de ma Lettre, vous pouvez l'interpréter conformément à vos idées.

AURENG-ZEB.

N'achevez point de m'accabler ! si vous êtes innocente, n'affectez point de vouloir être coupable : votre cœur m'est mieux connu qu'à vous-même. Il est fidèle, je le crois ; mais il a montré de la faiblesse : pour me sauver la vie, il a promis de l'amour, il a promis ce qu'il sçavoit ne pas devoir tenir. Me trompai-je, Madame ? Avouez-le ; tout est pardonné.

INDAMORA.

Pardonné ! J'ai donc besoin de votre indulgence ? & vos soupçons ridicules vous paroissent dignes de m'alarmer ?

A C T E IV. 133
AURENG-ZEB.

Ah, perfide ! Ah sexe dangereux, créé pour le malheur des hommes ! La nature se plût à vous former pour vous faire triompher de notre foiblesse, charmantes au-dehors, imparfaites au-dedans ! De là, ce peu de discernement dans vos choix, ces promesses toujours faites & jamais tenues, cette instabilité dans vos sentiments, cette fausseté dans vos actions. Toujours enyvtrées, toujours inspirées par l'amour-propre qui vous domine, tout autre amour est étranger à votre cœur : la grandeur, l'apparence, l'éclat, sont seuls capables de le charmer. Cependant les plus sages se trouvent forcés de vous rendre les armes ; & , pour vous plaire, de renoncer à leurs propres idées pour adopter l'extravagance des vôtres !

INDAMORA.

Il est temps de vous apprendre sur quoi sont fondées vos fureurs, non pas pour les calmer, mais pour les accroître encore. Sçachez donc, que sans lui rien promettre, je suis parvenuë à émouvoir le cœur de votre frere ; que j'abhorre son orgueil, & déteste

136 AURENG-ZEB,
sa fierté - mais, que je méprise encor
plus vos indignes soupçons... Je devois
cette déclaration à ma vertu fausse-
ment accusée. Adieu : malheureux par
votre faute, je vous abandonne à vo-
tre désespoir.

AURENG-ZEB, *l'arrêtant.*

De quel ton cruel me prouvez-vous
votre innocence ! en me montrant le
Ciel, vous me précipitez dans les en-
fers. Ah, je vous crois maintenant,
Madame ! Mais si vous voulez que je
vive, hâtez-vous de me pardonner !...
Juste Ciel, quels regards ?... Laissez-
vous attendrir, Madame, ou tout m'an-
nonce que je vous fus toujours indiffé-
rent. Oui, je croirai, cruelle, que
vous avez saisi cette occasion pour me
sacrifier.

INDAMORA.

Les inquiétudes de la jalousie ne dé-
plaisent point à l'amour : elles rani-
ment ses feux, mais ses fureurs les
éteignent. Je vous ai pourtant toujours
aimé, Aureng-zeb : mais vous avez
porté mes peines au point de m'ouvrir
les yeux sur mon esclavage, & j'en
brise les liens... Cessons de nous ai-

A C T E I V. 137

mer : je touche au port ; n'exigez pas que je m'expose aux dangers d'un nouvel orage.

Le repentir , & les transports amoureux d'Aureng-zeb forment ici un Tableau dont l'indécence ne peut guères être renduë en François. Quant à moi , j'avouë que j'ai tenté vainement d'en donner une idée sous des couleurs présentables. Cette Peinture cependant triomphe de la fermeté d'Indamora : elle pardonne à son amant ; & les protestations les plus tendres succèdent aux reproches , lorsqu'Arimant paroît.

S C E N E X I.

INDAMORA , AURENG-ZEB ,
ARIMANT.

ARIMANT.

Nous sommes tous perdus ! Le Perfide Abas a livré la Citadelle à Morat , & la mort nous environne de toutes parts !...

AURENG-ZEB.

Voilà donc mes craintes prophétiques accomplies ! Morat n'étoit que sanguinaire , le voilà maintenant in-

138 AURENG-ZEB,
fâché ; & son usurpation sera sans doute
suivie d'un parricide....

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR, *sans les voir.*

Tout m'abandonne ! Tout me trahit ! Je ne trouve pas même un sujet assez fidèle pour vouloir mourir avec moi !... Viens donc , ô Mort ! Viens cacher ma disgrâce... Ce Peuple est trop indigne de mes regrets... Que vois-je ? Aureng-zeb !... Mais , dois-tu te regarder encor comme mon fils ? Ma cruelle injustice n'a-t-elle pas anéanti tous les droits que j'avois sur toi ? Mon ingratitude est-elle excusable ? Vois-moi puni par le même endroit où je t'ai offensé : un ingrat doit trouver un plus ingrat encore.

AURENG-ZEB.

Cessez de vous accuser , Seigneur , vous ne pouviez l'être envers moi ; toute ma peine est de ne pouvoir main-

ACTE IV. 139

renant vous vanger ; de n'avoir , au lieu de mon bras , que des larmes à à vous offrir... Plût au Ciel que je fusse encor en liberté de vous offrir ma vie !

L'EMPEREUR.

Peux-tu me pardonner ? Convient-il même que tu me pardonne ? Ah , c'est me couvrir de trop d'infamie ! pourrois-je survivre à ma honte ? . . . Malheureux Empereur , c'est l'amour qui t'a perdu !...

ARIMANT.

Seigneur , vous oubliez le danger qui nous menace ? . . Et vos remords...

L'EMPEREUR.

Ne les interromps pas... Puis je mieux employer mes derniers momens qu'à me reconcilier avec mon fils ? S'il me rend son amitié , tout ce que j'ai perdu n'est plus digne de mes regrets...

AURENG-ZEB.

Ah , Seigneur ! Il ne manque à ma gloire que de mourir pour vous.

INDAMORA.

Songez à votre sûreté , & vivez plutôt pour moi.

140 **AURENG-ZEB,**
 ARIMANT.

Le Ciel m'inspire un projet qui peut vous sauver tous... Ce sera peut-être aux dépens de ma vie : n'importe, puisqu'elle ne peut être qu'infortunée.. Ne perdons point de tems. Rentrez, Madame : votre beauté sera votre défense. Vous, Seigneurs, suivez-moi ?.. Si je réussis, * ma vie sera glorieuse ; si je succombe, ma mort ne peut manquer de l'être.

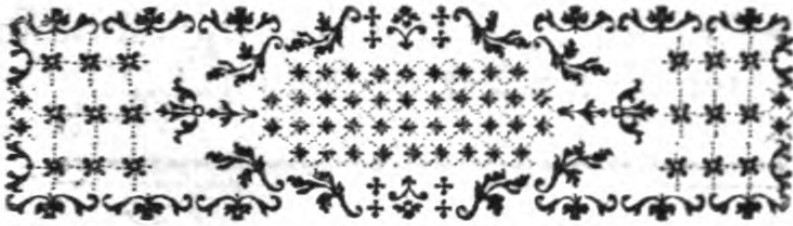
AURENGZEB.

Le Ciel me rend mon Pere ! l'amour me rend mon amante ! pourois-je encor désirer le trépas ? Non, je vivrai, Madame. Animé par l'amour, & par la gloire, mon courage renaît : je ne vois plus rien d'impossible.

* A part.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

INDAMORA, *seule.*

LA terreur semble redoubler encor l'obscurité de la nuit : ses voiles funébres s'étendent de nouveau sur cette forteresse. Envain les efforts de l'aurore naissante ont-ils tentés d'en percer l'épaisseur ; ses foibles rayons vaincus, & repoussés, interdisent à nos regards le retour du matin. Arrachée au sommeil par le bruit affreux, des armes par les cris des Combattans, mêlés aux gémissemens de la Populace épouvantée : de longs sillons de feu ont éclairé le spectacle sanglant dont mes sens frémissent encore !... Tout me dit que mon cher Aureng-zeb succombe dans

142 AURENG-ZEB,
ce fatal combat : aussi tremblante,
qu'attente, je crois à chaque instant
entendre ses derniers soupirs!...

SCENE II.

INDAMORA, MORAT.

MORAT.

JE suis vainqueur, Madame ; & la
conquête de la Citadelle est pour
moi celle d'un Empire. Mes soldats
fatigués de vaincre, & d'immoler mes
ennemis, laissent à la douleur & au
désespoir le soin de me vanger du reste.
Mais quelque éclatante que soit ma
gloire, mon orgueil se tait devant
vous ; & le seul avantage que je recueille
de ma victoire, c'est de pouvoir
mettre à vos pieds la plus belle Cou-
ronne de l'Orient.

INDAMORA.

Hélas, vos succès augmentent mes
allarmes ! Vous ne pouvez triompher
sans me coûter des pleurs !... Seigneur,
(vous sçavez trop combien ma desti-

A C T E V. 143

née dépend de celle d'Aureng-zeb)
parlez : dois-je vivre , ou mourir ?

M O R A T.

Je l'avoue , Madame , esclave de
l'amour & de la gloire j'ai fait tout ce
que l'un & l'autre paroissent exiger
de moi....

I N D A M O R A.

Ah , barbare ! le sang a achevé l'ou-
vrage de l'ambition....

M O R A T.

Une rumeur vague m'apprend pour-
tant que mon Pere s'est échappé de la
Citadelle ; & qu'il se peut qu'Aureng-
zeb vive encore.

I N D A M O R A.

Ciel , Aureng-zeb vivroit !...

M O R A T.

Il le doit , Madame : je me réserve
la gloire de son trépas. C'est de son
sang que vous verrez naître un nou-
vel amant plus puissant , plus craint ,
& plus digne de vous.

I N D A M O R A.

Te flates-tu , Tyran , qu'infidèle à
Aureng-zeb , mon cœur puisse jamais
se résoudre à entendre les vœux d'un
Parricide ? Et pense-tu , que ces titres

M O R A T

144 A U R E N G - Z E B ,
affreux soient effacés par les titres pom-
peux dont ton orgueil se décore ? La
crainte peut retenir la langue : mais
quels décrets sévères imagineras - tu
contre la pensée ? Pouras-tu , toi-mê-
me , te cacher tes remords ? Ne suf-
frent-ils pas pour te déchirer , & pour
vanger le sang innocent ?

M O R A T .

Qu'ont de commun les remords ,
avec une Couronne ? Je les étoufferai
dans les plaisirs , ou les affaires m'en
distrairont ; & si ce n'est assez , la voix
tonnante de la Guerre leur imposera
silence.

I N D A M O R A .

S'ils sont combattus , s'ils sont re-
poussés , ils reviendront à la charge
avec eneor plus de violence. Toujours
attachés sur tes pas , au milieu des
grandeurs , & des plaisirs , ces Juges
invisibles de tes crimes répéteront sans
cesse à ton oreille les noms odieux de
Rebelle , de Tyran , de Meurtrier !
Ton pouvoir mal acquis te suscitera
mille soins , mille ennuis , mille maux
secrêts qui ne sont ressentis & connus
que par les Rois fatigués de l'être.
Tremblant

ACTE V. 145

Tremblant au milieu de la Cour, inquiet dans la solitude, le trône sera pour toi le germe de toutes les douleurs.

MORAT.

Il est trop vulgaire de monter au trône par le droit de la naissance : le plus stupide des aînés suit, sans broncher, un chemin si battu. Je rougirois d'y monter ainsi. Mais celui qui l'obtient par la force, qui le ravit à ses Rivaux, prouve qu'il est en état de régir le bien dont il sçut s'emparer : Son succès fait son droit.

INDAMORA.

Ainsi, vos propres loix invitent le dernier des scélérats à vous ravir l'Empire, & la vie ! Et le titre de Parricide vous aura rendu si odieux, que vous aurez d'avance justifié son attentat.

MORAT.

J'aurois voulu regner, sans crime...
Mais puis-je fonder ma grandeur...

INDAMORA.

Il n'en est point, sans la vertu...
Mais, soyez sincère : qu'ambitionnez-vous le plus ?

MORAT.

La gloire, la réputation ; un pou-
Tome VI. G

146 AURENG-ZEB,
voir, enfin, aussi absolu que ma vo-
lonté.

INDAMORA.

Comme vos souhaits embrassent,
& confondent le bien avec le mal ! la
vraie réputation exista-t-elle jamais sans
la vertu ? Et la puissance illimitée ne
fut-elle pas toujours la source du mal-
heur des sujets, & des Princes?... Sei-
gneur, votre ame n'est qu'irrégulière-
ment grande : c'est un Soleil qui darde
des rayons obscurs à travers d'épais nua-
ges. Que ne peut-elle se refondre, ou se
réformer ! Fait pour régir un Empire,
vos vertus ne vous laisseroient point
sans Couronne, & vous n'aurez point
à rougir du titre d'Usurpateur.

MORAT.

Vous me faites entrevoir des choses
auxquelles je n'avois jamais pensé. Mais
c'est à mes yeux un rivage éloigné, que
je ne distingue qu'à travers un brouil-
lard.

INDAMORA.

Osez être grand homme ; osez re-
jetter une Couronne criminelle, & vos
yeux s'ouvriront. Il est d'une ame bas-
se de prendre tout ce qui est en sa dis-

position. C'est être souverain, que d'avoir ; & de sçavoir donner. La félicité n'est véritablement pure que dans l'ame de celui qui sçait dompter ses passions ; elle est suprême pour celui qui peut résister aux brillantes promesses de la fortune. Les grandes ames seules connoissent ce bonheur ; & c'est par là qu'elles s'assurent l'immortalité.

M O R A T.

C'est donc envain que j'ai depuis si long-tems cherché la gloire ? Je croiois la trouver parmi les dangers & les peines : mal dirigé dans ma course , j'ai manqué le but , & je la cherche encore ! Mais grace au Ciel , vous m'avez fait connoître la vertu , & j'ai maintenant un guide. Je renonce à tout Empire injustement acquis , & je borne toutes mes prétentions au bonheur de plaire à Indamora.

I N D A M O R A.

Ah , Seigneur , ne soyez pas juste à demi ! Acquittez-vous entièrement ; & songez aussi à l'aimable Melezinda. Si vous commencez à aimer la vertu , combien la sienne ne doit-elle pas vous être chère ?

148 AURENGZEB;

MORAT.

Rien ne peut rallumer dans mon cœur une flamme une fois éteinte. Rappelez s'il se peut le jour d'hier, peut-être pourrais-je l'aimer encore, ... Ce n'est pas sans espoir, Madame, que je résigne une Couronne : j'ose l'avouer, mon ame est encor mercenaire. J'envisage un double profit dans le sacrifice que vous obtenez de moi : je rends un Empire à son Maître légitime, & j'espère toucher le cœur d'Indamora.

SCENE III.

INDAMORA, MORAT, ASAPH,

MORAT.

Que viens-tu m'annoncer?.. Aureng-zeb respire-t'il encore?

ASAPH.

La fortune s'est épuisée pour vous ; seigneur : votre frere...

MORAT.

Arrête ? Ne me montre point une joie criminelle... Ce n'est plus un Ty.

Tan que tu vois en moi, mon cœur est
changé : je désire ardemment que mon
frere vive.

A S A P H.

Seigneur, il est trop tard : ce Prin-
ce prodigue de sa vie s'est précipité à
travers nos épées, & paroïssoit provo-
quer son sort. La nuit auroit pû le
dérober à nos coups, mais tout reten-
tissoit du nom d'Aureng-zeb, & les
soldats sembloient par là nous le faire
remarquer. Enfin, ce Prince est tom-
bé. . . .

I N D A M O R A.

Malheur à la main qui l'a frapé, &
& à celui qui nous apprend sa triste
destinée ! . . .

A S A P H.

Son corps...

M O R A T.

Tais-toi ; respecte la douleur de la
Reine, & ton Maître. Il est de l'art
du Peintre de supprimer, ou de jeter
dans les ombres du Tableau tout ce
qui peut choquer la vûe. Votre douleur,
fait naître la mienne, Madame. Je sens
couler mes pleurs, & je voudrois pou-
voir rapeller mon frere à la vie ! C'est

150 AURENG-ZEB;
sans doute l'amour qui, en adoucissant
mon cœur, lui fait sentir pour la pre-
miere fois les mouvemens de la ten-
dre humanité.

INDAMORA.

Quoi je respire encore ! Quoi mes
sanglots redoublés ne m'ôtent point la
vie ! Mais pourquoi cette plainte inu-
tile ? On m'a ravi mon ame : puis-je
vivre long-tems ?...

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. MIRBABA:

MIRBABA:

Quelle bouche pourroit raconter
toutes les horreurs que produit
cette nuit terrible, au-dedans, & au-
dehors de cette Citadelle ! Une nou-
velle faction, Seigneur, vient de se
déclarer contre vous. On se bat sans
sçavoir contre qui, & tout ce qu'on
rencontre dans l'obscurité est regardé
comme ennemi. Une seconde clameur
se fait entendre du côté de la ville;

A C T E V. 151

Abas, que l'on croioit fidèle, a fui de ce côté; & vos soldats effrayés obéissent à peine à leurs Chefs.

M O R A T.

Grace à la fureur de mes ennemis, nous combattons encore. Ils réveillent toute ma rage : allons l'éteindre dans leur sang... Il est cruel pour moi, Madame, d'être forcé de vous quitter !

S C E N E V.

MELEZINDA, INDAMORA.

MELEZINDA, *sans voir Indamora.*

Ciel ! n'est-il point d'azile pour l'infortune ? La terreur suit par-tout mes pas; & comme si le sort n'avoit que moi pour victime, en quelque endroit que je me réfugie tous les traits semblent y menacer ma tête !... Cependant qu'ai-je à redouter ? Epouse méprisée, Epouse abandonnée, dois-je craindre la mort ?...

I N D A M O R A.

Que ce soit le hazard, ou non, qui vous offre à mes yeux, ma joie n'en

G iij

152 AÛRENG-ZEB ;
est pas moins sincère : Nous nous con-
solerons mutuellement... Mais sça-
vez-vous , Madame , d'où naît ce nou-
veau tumulte ? Est-il dans cet Empire
plus d'un Morat ? ou , auroit-il d'au-
tres Rois pour rivaux ?

MELEZINDA.

Son amour pour vous , lui attire la
haine de sa mere. C'est elle qui cher-
che à le déthrôner.

INDAMORA.

A quels revers étranges suis-je donc
destinée ! Si Nourmahal l'emporte ,
mon sort n'est pas douteux : je suis
perdue.

MELEZINDA.

J'en gémis autant que vous. Mais , à
quoi vous sert ma foible pitié ? Je n'ai
pas plus de pouvoir sur mon époux ,
qu'il n'en a lui-même sur sa mere. La
cruelle avoue hautement sa haine , &
déclare que c'est au thrône qu'elle en
veut.

INDAMORA.

L'excès de ma douleur me rend stu-
pide ! . . .

MELEZINDA.

Espérez, Madame. Le sort peut changer pour vous.

INDAMORA.

~~Eh, puis-je espérer maintenant ?~~

Le bruit augmente ? C'est sans doute Nourmahal qui va paroître ?... J'invoquois la mort ; je la crains maintenant ; & la nature me trahit !... Je la désire pourtant encore ; mais elle me paroît affreuse de la main de l'Impératrice !...

MELEZINDA.

Vous n'avez que cet endroit pour vous cacher à ses yeux ; placez-vous-y : je ne crains point la mort... Je suis trop malheureuse pour la rencontrer.

INDAMORA.

Craignez de vous exposer aux premiers transports de cette furie !...

MELEZINDA.

Laissez-moi faire ; c'est m'obliger. Si c'est mon époux qui est vainqueur, j'irai implorer sa protection pour vous. J'aurai du moins un prétexte pour le voir encor une fois, sans que ma présence lui soit odieuse.

* On entend un grand bruit d'armes.

154 AURENG-ZEB;

Melexinda sort , & Indamora se cache derriere une décoration, dans le fond du Théâtre.

SCENE VI.

NOURMAHAL, ZAIDE;

ABAS. *Soldats.*

NOURMAHAL:

A Peine se sont-ils défendus ; & ja-
mais victoire ne fut plus complè-
te. C'est à vous , cher Abas , que je
dois l'Empire , la vie , & qui plus est
le bonheur de pouvoir bientôt me van-
ger.

ABAS.

Le superbe Morat a trop tôt dévoilé
son ame , & ses ambitieux projets
Il comptoit sur moi , parce que je pa-
roissois y applaudir : mais je ne travail-
lois que pour vous. Si j'introduisis ses
Troupes dans la Citadelle , ce ne fut
qu'en nombre suffisant pour extermi-

A C T E V. 155

ner la Garnison de l'Empereur ; & j'étois sûr que vos soldats triompheroient aisément des vainqueurs.

N O U R M A H A L.

Que l'audacieux Morat vienne maintenant insulter à sa mere : il apprendra que le courage ne connoît point de sexe. Le thrône est à moi, je veux le remplir. Et s'il veut regner un jour, il attendra ma volonté... Mais on ne trouve point Aureng-zeb ? Il est mort sans doute ; & je perds en lui le prix de ma victoire ?... C'est à la vengeance à m'en consoler. Péririse celle qui m'a ravi son cœur ! Cherche-la...

Z A I D E , *cherchant.*

Elle ne peut être loin d'ici...

N O U R M A H A L.

Je brûle de voir cette prétendue beauté, cette nouvelle Heléne qui produit tant de guerres, donne des fers aux Rois, & met le monde en feu. Mon époux a sans doute voulu la dérober à mon ressentiment ?

SCENE VII.

NOURMAHAL, ZAIDE ;
conduisant Indamora.

MEs soins ont réussi , voilà votre captive ;
Mais je crains que bientôt la mort ne vous en-
prive ;

L'excès de sa terreur a prévenu vos coups :
Si vous tardez , son sort ne dépend plus de vous.

NOURMAHAL.

Que vois-je , juste Ciel ! Si c'est une mortelle ;
Est-ce pour me punir que tu la fis si belle ?
Hélas , dans mon printems , tels furent mes
attraits !

Pour triompher de moi , lui donnas-tu mes
traits ?

La douce majesté sur son front est empreinte ;
Et j'admire ses yeux , quoiqu'éteints par la
crainte.

Humiliant aveu d'un cœur jaloux , & vain :
Je cherche des défauts & je les cherche en
vain ! . . .

Mais peut-être le Ciel , en formant sa figure ,

Abandonna-t-il l'âme au soin de la nature ;
Souvent notre œil trompé par les graces du
corps ,

Cherche envain au dedans le brillant du de-
hors . . .

Parlez , Madame ? osez éclaircir votre Reine ;
Et prouvez que votre âme egale aussi la mien-
ne .

I N D A M O R A

Arbitre de mon sort , vous sçavez mes mal-
heurs ,

Je ne puis devant vous parler , que par mes
pleurs . . .

L'humble mortel , des Dieux respecte la colé-
re ;

Et lorsque vous tonnez , c'est à moi de me
taire !

N O U R M A H A L.

Je sens que cet aveu n'est dû qu'à ton effroi ;
Perfide ? la victoire est indigne de moi .

Le Ciel impitoyable , en m'ôtant la jeunesse ,
M'a de l'âme du moins conservé la noblesse :

Si ton corps est paré de mes jeunes apas ,
Ton ame à mes regards n'offre rien que de bas .

Tu triomphes pourtant ! & par mes propres ar-
mes ,

158 AURENG-ZEB,

Tu soumets en ces lieux tous les cœurs à tes
charmes ;

Tout vole à tes autels , quand les miens sont
détruits ;

Et tout ce que j'étois , nuit à ce que je suis ! . . .

Malheureuse , péris ? tu n'es que trop coupa-
ble.

INDAMORA.

Hélas, daignez calmer un courroux qui m'accab-
ble !

Quel crime ai-je commis ? . . .

NOURMAHAL.

Quel crime ? quand tes yeux

De tout ce qui m'est cher me ravissent les
vœux ;

Lorsque de mon Epoux tu séduis la foiblesse ;

Lorsque d'un fils ingrat tu m'ôtes la tendresse ;

Lorsqu'un jeune Héros (que j'ose te nommer ,

Et même sans rougir , puisqu'il m'a sçu char-
mer :)

Lorsqu'Aureng-zeb enfin , sans ta beauté fa-
tale ,

N'eut jamais à mes feux opposé de rivale !

Sont-ce là des forfaits que tu puisses nier ,

Cruelle ? . . Tiens voilà de quoi les expier * . .

* En lui donnant un poignard.

ACTE V. 159

Tu trembles! jusques là tu démens ta naissance ;
Pretendrois-tu, perfide, avilir ma vengeance ;
T'oublierois-tu toi-même ? & cette lâcheté
Doit-elle de ton rang souiller la majesté ?
Objet de mon mépris, sois digne de ma haine ;
Rappelle ton courage, & meurs du moins en
Reine.

INDAMORA.

Je vais vous satisfaire, & mon cœur confondu
Me reproche déjà d'avoir trop attendu.
Mon Aureng-zeb n'est plus, pour qui vou-
drois-je vivre ? ...

NOURMAHAL.

Le tien ? Ah ce mot seul te condamne à le
suivre :

Il redouble ma rage ; & mon cœur indigné
Dans ton sang odieux voudroit être baigné!...
Tu mourras de ma main...

*Indamora recule ; & dans l'instant
que Nourmahal la poursuit le poignard
à la main, on entend au dehors un
grand bruit d'armes, & d'épées. Nour-
mahal s'arrête.*

UN SOLDAT, au dehors.

La résistance est vaine ;
Seigneur, il faut céder ? ...

MORAT, *au dehors.*

Ma mort est donc certaine ?

NOURMAHAL, *regardant à la porte.*

C'est Morat ? ... Ciel, il tombe ! ... O Destin

Ennemis ! ...

Esclaves ? désarmez, mais respectez mon fils...

SCENE VIII.

NOURMAHAL, ZAIDE,

INDAMORA, MORAT,

soutenu par deux soldats.

MORAT.

SI je sauve l'objet dont mon âme est ravie,

Avec moins de regret j'abandonne la vie.

C'est elle : je la vois ! ... C'est ici que je

meurs ;

C'est ici que la mort est pour moi sans hor-

reurs ! ..

*Il se saisit de la Robe d'Indamora**& tombe. Elle s'assied auprès de lui.*

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. MELEZINDA.

Que vois-je , ô Ciel ? Il meurt ! .. Et
 sa flamme fatale

Le jette en expirant , aux pieds de ma Rivale !

Ah , puisqu'avant sa mort il est perdu pour
 moi ,

Qu'il vive , s'il se peut , son bonheur est ma
 loi...

Mais hélas , il succombe ; & le Ciel est tran-
 quille !..

N O U R M A H A L , *furiense.*

Puisqu'ici son secours nous devient inutile ;

Puisque le sang des Rois coule envain à ses
 yeux ,

Ma haine peut verser un sang moins précieux ;

Meurs , indigne Rivale ?.. *

M O R A T , *l'arrête.*

Epargnez l'innocence !..

Mon châtiment , du Ciel vous prouve la puis-
 sance.

* Elle veut frapper Indamora.

162 AURENG-ZEB,

Hélas, qui sommes-nous, pour braver les dé-
crets ?

Voyez de mon orgueil les funestes effets,
Et le réveil affreux de ma fatale yvresse !...
Si je suis votre fils : témoin de ma tendresse,
Epargnez-en l'objet ; & que du moins mon
cœur,

Obtienne en expirant cette triste faveur !

INDAMORA.

Cessez, Seigneur, cessez de prendre ma dé-
fense,

Puisque je perds en vous ma dernière espé-
rance ;

Puisqu'Aureng-zeb n'est plus !.. je vous sui-
vrai tous deux.

MELEZINDA, à Indamora.

Et moi, dont la pitié l'attira dans ces lieux,
Comptant de vous sauver d'une main enne-
mie,

Croyez-vous que sans lui je supporte la vie !..*

ABAS, en sortant.

Ciel ! Quel nouveau tumulte augmente mon
effroi !..

* On entend encor un bruit d'armes.

NOURMAHAL.

Revois le jour , mon fils , & l'Empire est à
toi.

MORAT , à *Indamora*.

Je l'aimai peu vivant , mourant je le dédaigne
Quoiqu'un jour ait vû naître , & terminer mon
regne ,

Quoique la mort répugne à mes sens revoltés
Je la pardonne au sort , si vous me regrettez !
Quoi , * ton époux encor te fait verser des lar-
mes !...

Le Ciel t'en devoit un plus digne de tes char-
mes ,

Chere Melezinda : s'il écoute mes vœux ,
L'avenir te prépare un sort moins malheureux
Pardonne à mes erreurs... Mais ton ame of-
fensée ,

Le peut-elle ?

MELEZINDA.

Ah , Seigneur , l'offense est effacée !
Ce regard , ce soupir , me rendent mon
époux !...

Vivez : vivez Seigneur , ou je meurs avec
vous.

☞ A Melezinda.

SCÈNE X.

Les mêmes Acteurs. ABAS reentre.

ABAS.

Quelque démon jaloux de notre bonheur renverse toutes nos espérances. La forteresse est revoltée en faveur de l'Empereur. Les portes en sont ouvertes; & les Troupes de la ville y arrivent en foule. Tous les postes sont occupés par nos ennemis, & leurs drapeaux réunis ont par-tout frappé mes regards. Mais (ce que je n'avois guères lieu de craindre) j'ai vû ceux d'Aureng-zeb déployés avec ceux de Morat! Le même esprit paroît les guider; ces lieux en vont être inondés, & nous sommes perdus.

NOURMAHAL.

La résistance seroit vaine, & la fuite est au-dessous de moi. Je n'ornerai point le triomphe de mes ennemis; & malgré le sort même, ma chute sera glorieuse.*

* Elle sort.

S C E N E XI.

Les mêmes Acteurs. AURENG-ZEB,
DIANET. & autres Officiers pa-
roissent dans le fond du Théâtre..

AURENG-ZEB, à sa suite.

Q U'on épargne tous ceux qui ren-
dront les armes; & sur-tout res-
péciez Morat. J'abroge l'usage sangui-
naire de cet Empire: les freres de l'Em-
pereur ne trouveront plus en lui un
boureau..

Appercevant Morat, & Indamora,

Que vois-je! Veillais-je? Est-ce là
le succès de mes espérances? Je suis
sans mouvement!... Approche, Dia-
net, car je n'ose en croire mes yeux...

DIANET.

C'est Morat, Seigneur. Il paroît
mort, ou mourant; & la main d'In-
damora...

AURENG-ZEB.

Soutient sa tête!... O mon cœur!...
Possédons-nous pourtant: il seroit trop

166 AURENG-ZEB,
humiliant de faire éclater ici toute ma
foiblesse. Forçons mes yeux à fermer
tout passage à ma douleur : gardons-la
dans mon sein ; & puisse-t'elle m'être
mortelle. Que la perfidie ne soit plus
témoin de son triomphe : elle en a déjà
trop joui.. Je sens que je chancelle !...
Cachons-nous ; appuyons-nous ici..

M O R A T.

Je meurs , Madame!... Me refuse-
rez-vous un gage de votre tendresse ?..
Emporterai - je ce regret chez les
morts ?..

INDAMORA , *lui donnant sa main à
baiser.*

Vivez , Seigneur , ou entraînez-moi
avec vous. Que me reste-t'il à regretter
sur la terre ?... Ciel , il expire!...

M E L E Z I N D A , *tombant évanouie ;
O jour affreux !...*

I N D A M O R A .

O sort ! Tu m'as enfin ravi tout es-
poir.. Ciel injuste ! Mon Aureng-zeb..

*Indamora , en se retournant, apper-
çoit Aureng-zeb à côté d'elle , & re-
cule d'effroi.*

Quelle étrange vision ! Mon imagi-
nation frappée trompe-t'elle mes yeux ?

A C T E V. 167

Qui offre-t'elle l'image de l'objet qui l'occupe sans cesse?... Vivez-vous, cher Amant? Le Ciel vous rend-il à mes pleurs?

A U R E N G - Z E B , *se retournant , à sa suite.*

Qu'on emporte mon frere? & qu'on le garde soigneusement, en attendant des funérailles dignes de son rang. Secourez Melezinda, & tâchez de calmer sa douleur.... Madame, * je prie pour jamais vos yeux des deux objets de votre amour, & de votre haine:

Il se dispose à suivre les corps que l'on emporte.

I N D A M O R A , *le retenant.*

Ecoutez-moi, Seigneur?... Je ne veux qu'être entendue!.. Quoi, vous pouvez me refuser cette grace?... Allez, Seigneur, partez; mais quel que soit votre repentir, il sera vain. Vous me voyez pour la dernière fois.

A U R E N G - Z E B.

Je sçai déjà tout ce que vous m'allez dire, Madame... Tout est en désordre dans la forteresse: daignez songer, s'il faut vous obéir, combien ma présence y est nécessaire.

* A Indamora.

168 AURENG-ZEB,
INDAMORA.

Ne craignez point que j'abuse de cette complaisance. Je ne veux que connoître mes crimes.

AURENG-ZEB.

En ce cas, Madame, je n'ai rien à répondre. Souffrez...

INDAMORA.

En quoi vous trouvez-vous offensé?

AURENG-ZEB.

Eh, de quoi m'entendez-vous plaindre, Madame?

INDAMORA.

Je me plains, moi, de ce respect forcé. Laissez, laissez éclater la tempête; l'innocence n'en peut être ébranlée. Vous avez sans doute été témoin de ma compassion pour votre frère? Vous m'avez entendu souhaiter de pouvoir le suivre?..

AURENG-ZEB.

Vivez, Seigneur, ou entraînez-moi avec vous. Que me reste-t'il à regretter sur la terre?... Malheureux sexe! ta beauté même est la cause de ta perte. Trop foible pour les fréquentes épreuves que tu as à soutenir, il faut toujours que tu succombes!.. Mais je m'é-
chape

chappe encor !... O nature ! C'est toi qui me trahis.

I N D A M O R A.

Vous plaît-il de m'entendre ?

A U R E N G - Z E B.

Quoi , pour me détailler les puissans motifs qui justifient votre infidélité ? Pour m'apprendre que me croyant mort , vous séchâtes des pleurs capables d'altérer vos charmes ; & que l'espoir d'une Couronne vous fit rechercher Morat ?... Mais je me trahis encore ! Et je me rends de plus en plus digne de vos mépris...

I N D A M O R A.

J'attens patiemment la fin de ces longues fureurs.

A U R E N G - Z E B.

Que je rougis de ma foiblesse ! J'ai fini , Madame : je ne puis invectiver ; mais je sçais souffrir , & me taire. . . . Comment ai-je pû vous croire sincère ? Comment avez-vous pû me tromper ?.. Trop malheureux , trop fidèle Ari-mant , que ne suis je plutôt mort pour toi ! Que ton généreux & sanglant sacrifice , me coûte cher !

H

170 AURENG-ZEB,
 INDAMORA.

Hélas , il est donc mort ?

AURENG-ZEB.

Il m'avoit caché son dessein... Il s'étoit couvert de mes armes ; & tandis que je m'ouvrois un passage à travers une foule d'ennemis , défendant mon Pere d'un bras , & combattant de l'autre : le fidèle Arimant se signalant sous mon nom m'acquéroit , & m'ôtoit de la gloire. Ses Troupes , par son ordre , faisoient retentir par-tout le nom d'*Aureng-zeb* , jusqu'au moment que ce Héros accablé par le nombre rencontra la mort qu'il cherchoit sans doute. Elle fut notre salut , Madame!... Quant à mes autres aventures , il seroit trop long de vous les raconter. Qu'il vous suffise , qu'après avoir pénétré jusqu'ici , & surpris nos ennemis à la faveur de la nuit , le retour de la lumière , en montrant aux mutins *Aureng-zeb* , & l'Empereur , vit les rebelles aux pieds de leur maître légitime. Pardonnez , Madame , si j'abrège un récit qui ne peut sans doute vous être qu'indifférent.

A C T E V. 171
INDAMORA.

Il ne me faut pas plus de tems pour vous prouver votre injustice. C'est pour ma défense que votre frere est mort. Ces larmes que vous avez vû couler de mes yeux partoient de ma douleur, & de ma reconnoissance. Je l'avois rendu généreux.

AURENG-ZEB.

En lui inspirant de l'amour. J'ai entendu ses adieux, je les ai vû recevoir. Etoit-ce pour lui, ou pour moi, que vous versiez tant de larmes ? Mais, que dis-je : si votre reconnoissance seule vous les arrachoit, la vie vous étoit donc bien chere depuis que vous pensiez m'avoir perdu ?

INDAMORA.

Non, Seigneur : j'estimois peu la vie, mais je craignois la mort. Accusez ma foiblesse, & non pas mon inconstance.

AURENG-ZEB.

La crainte marque une ame peu ferme ; elle produit le doute, & le doute altère la sincérité. Cachez-moi cette crainte, Madame : les promesses ne ni coûtent rien ; & cette lâche pas-

72 AURENG-ZEB,

tion nous ferme toujours les yeux sur l'importance de nos présents. Vous m'avez avoué votre reconnoissance envers Morat : Que n'avoit-il donc pas droit d'espérer d'une femme qui craignoit le mort ?

INDAMORA.

Tout ; exceptez-en ma tendresse , & ma foi.

AURENG-ZEB.

Alterées , corrompues par la crainte , elles deviennent méconnoissables. Plaise au Ciel de préserver celle qui auroit ma tendresse, d'un pareil danger ! Mais , je ne me croirois pas aimé si la mort la faisoit pâlir. Je voudrois qu'elle ne tremblât que pour moi seul.

INDAMORA.

Vous aviez tout mon cœur. Mais vous l'avez abandonné à la merci de deux Tyrans , l'espérance, & la crainte. S'ils m'ont arraché quelques mots , un regard , pouvez-vous me les reprocher ?

AURENG-ZEB.

Si vous aviez connu l'amour , Madame , vous auriez sçû que c'étoit mon bien : vous auriez sçû qu'aux yeux

A C T E V. 173

d'un véritable Amant, qui donne une partie de ce bien est capable de donner le tout. L'amour est un avare outré, qui pèse, compte tout, & ne veut rien perdre de ce qu'il croit à lui : plus attentif, plus délicat que *l'honneur* même le plus scrupuleux, il ne commet, ni ne reçoit la moindre offense... Que deviendrai-je donc, Madame ? Je ne puis vivre avec vous, ni sans vous. Votre image est gravée dans mon cœur ; elle y sera toujours : mais combien vous l'avez défigurée !...

I N D A M O R A.

Seigneur, il reste un moyen de rendre la paix à ce cœur agité.

A U R E N G - Z E B.

Madame, quel est-il ?

I N D A M O R A.

Seigneur, il faut nous quitter... Puisque je ne puis rendre votre félicité parfaite, je rougirois de voir un homme que j'aime n'être heureux qu'à demi.

A U R E N G - Z E B.

Vous me déchirez encor plus ! Le jour de mon triomphe verra donc éteindre notre flamme !... Ah, pourquoi

H iij.

174 A U R E N G - Z E B ,
m'opposai-je moi-même à mon bon-
heur ? Pourquoi m'interdire la posses-
sion d'un bien que je viens d'arracher
au sort ? Que m'importe de n'être point
aimé?... O raison ! ta lumière trop épu-
rée empoisonne tous nos plaisirs. Les
animaux sont plus heureux : ils ne rai-
sonnent point , ils jouissent.

I N D A M O R A .

Cette incurable jalousie , en faisant
votre malheur , feroit aussi le mien.
Terminons donc nos peines , Seigneur :
je chérissais Aureng-zeb , & non pas
sa Couronne ; la mienne même m'est
indifférente aujourd'hui... Gardez-la ,
Seigneur , je vous la donne. Puisque
je ne regne plus sur le cœur d'Aureng-
zeb , sur qui voudrois-je encor re-
gner ?...

S C E N E X I I .

A U R E N G - Z E B , *seul.*

ELle me quitte ; & son départ aug-
mente mon supplice ! Victime de
la honte , & de l'orgueil , je ne puis

A C T E V. 175

me résoudre à la rappeler !... Elle est innocente : je le sens ; & je devrois céder... Mais elle l'exige : n'est-ce pas trop m'humilier ? Non , car elle est innocente !... Mais sa fierté m'intimide , & me retient. Une ame noble combat long-tems lorsqu'il faut se soumettre , & s'avouer coupable !... Elle est partie.... Sans me laisser seulement le tems du repentir. Eprouvons encor une fois sa tendresse : rappellons-la ; si elle m'aime , mon pardon est certain.

Il court à la porte , & revient.

Elle est partie , je suis perdu !.. Fatal orgueil ! toi seul fis mon malheur.

SCENE XIII.

AURENG-ZEB, L'EMPEREUR,

ramenant Indamora. Suite.

L'EMPEREUR.

IL seroit injuste que celui à qui nous devons tout , ne reçût aucun témoignage de notre reconnoissance. L'Au-

H iij

176 AURENG-ZEB,
teur de la joie publique seroit-il au-
jourd'hui le seul infortuné ? Non, Ma-
dame : je participe encor aux droits du
vainqueur : je veux malgré vous-mê-
me vous rendre heureuse. Je vous aime
pourtant encor ; & je le sens d'autant
plus , que j'ai de peine à vous céder
à mon fils !

INDAMORA.

Seigneur , s'il est vainqueur , est-ce
à moi de tomber à ses pieds ? Dois-je,
pour obtenir ma grace , m'avouer in-
fidèle ? Je connois mon innocence , &
cela me suffit : peu m'importe que d'au-
tres la soupçonnent.

AURENG-ZEB.

O Indamora ! Je croiois votre
amour éternel. Les liens qui nous unif-
soient étoient-ils assez foibles pour
qu'un instant dût ainsi les briser ? Je
conviens de l'injustice de mes soup-
çons : mais ne pardonne-t'on rien à l'a-
mour qui se croit outragé ? * . . . Je
croiois ne vous plus aimer ; & jamais
je ne vous aimai davantage !...

* Il tombe à ses genoux.

A C T E V. 177

INDAMORA, *lui donnant la main.*

Serez-vous encor heureux à demi ?..

L'EMPEREUR.

Jouissez, mes enfans, de tout le bonheur dont je comptois jouir moi-même ; & puisse-t'il s'accroître encor !...

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs. Une Procession de Prêtres Indiens, suivis d'une Troupe d'Esclaves, traverse le Théâtre.

MELEZINDA, vêtue de blanc, ferme la marche.

INDAMORA.

Quel est l'objet de cette Pompe extraordinaire ?

AURENG-ZEB.

C'est l'accomplissement d'un vœu funébre que nos loix cruelles permettent aux femmes Indiennes. Le feu seul (selon elles) peut prouver leur fidélité ; & ces tristes victimes de l'amour bénissent, en expirant, les flames qui les consomment !

H v.

178 AURENG-ZEB,
INDAMORA.

Ah, mon cœur tremblant pressent
le nom de cette malheureuse Epouse !..
Juste Ciel, c'est elle . . . Seigneur,
c'est Melezinda !...

MELEZINDA.

Retenez vos pleurs, ils deshono-
rent mon sacrifice. M'en voyez-vous
répandre ? Vous vous trompez, Ma-
dame ; c'est ici le triomphe de mon
amour : c'est dans ce jour heureux,
qu'en dépit du fort même, je vais pour
jamais m'unir à mon époux. Plus de
peines, plus de soupçons jaloux, l'heu-
reuse Melezinda va posséder tout ce
qu'elle aime, & le posséder pour tou-
jours.

L'EMPEREUR.

Hélas, ma fille, ne vous laissez
point aveugler par un préjugé aussi fu-
neste que trompeur !...

INDAMORA.

Vous n'avez pas droit de mourir ;
Madame : votre époux vous fut infi-
dèle.

MELEZINDA.

S'il m'eût été fidèle, quelle preuve
auroit-il aujourd'hui de ma tendresse ?

La vertu la plus vulgaire en feroit autant que moi. Ma flamme étoit si pure qu'elle subsistoit sans le secours de la sienne : semblable au feu céleste , elle pouvoit se passer d'aliment... Mais c'est en vain qu'on prétend me distraire de ce que je dois à mon amour , puisqu'il exige que je meure.. Que dis-je , que je meure ? Que je vole à travers les flammes à la félicité que le Ciel me prépare !... *

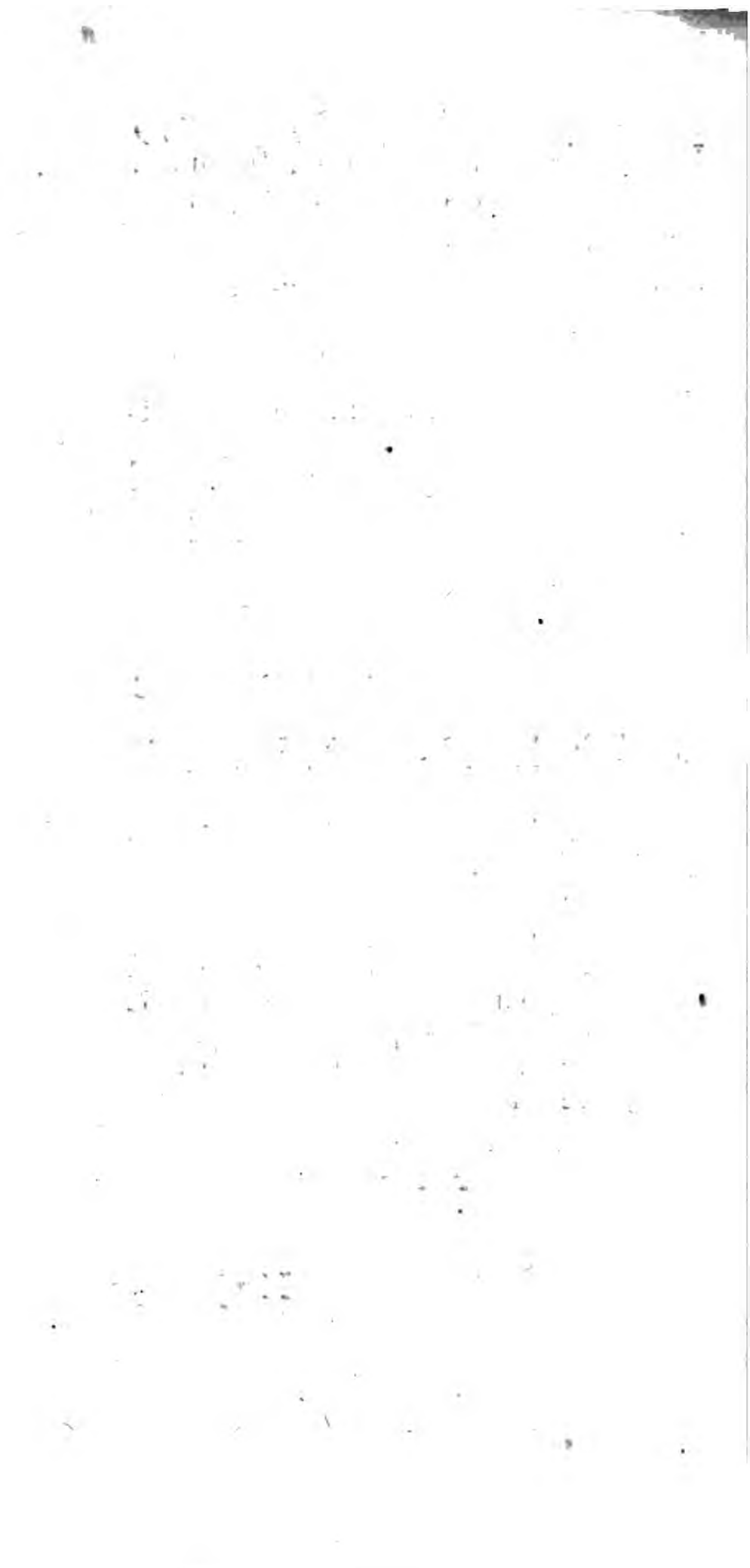
* Elle sort.

SCENE DERNIERE.

N Ourmahal arrive empoisonnée. Ses fureurs sont analogues à son caractère , c'est-à-dire indignes d'être mise , sous les yeux d'un Lecteur François. Elle meurt enfin sur le Théâtre , après avoir fait connoître à son époux (qui l'ignoroit encore , toute la violence de la passion qu'elle ressentoit pour Aureng-zeb. L'Empereur , peu ému de cette mort , cède l'Empire & Iadamora à son fils.

F I N.

H vj



L'ÉPOUSE
EN DEUIL,
TRAGÉDIE
DE M. CONGREVE.

..... *Neque enim lex aequior ulla ,*

Quam necis artifices arte perire sua.

Ovid. de arte am.



PERSONNAGES.

MANUEL, Roi de Grenade.

GONZALE'S, son favori.

GARCIAS, fils de Gonzalès.

PÉREZ, Capitaine des Gardes.

ALONSO, Officier, créature de Gonzalès.

OSMIN, Prisonnier.

HELI, Prisonnier, ami d'Osmin.

SELIM, Eunuque.

ALMERIE, Princesse de Grenade.

ZARA, Reine Captive.

LEONORE, confidente d'Almerie.

GARDES, Suivantes, Eunuques,

Muets de la suite de Zara, &c.

La Scène est à Grenade.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La toile se lève lentement pendant une symphonie tendre. ALMERIE paroît en deuil, ainsi que LEONORE, qui est debout à côté d'elle. La Musique finie, ALMERIE se lève, & s'approche sur le devant du Théâtre.

ALMERIE.



Es charmes de l'harmonie furent, dit-on, jadis assez puissans pour animer les rochers & les bois, pour les rendre sensibles à la douce persuasion des sons mystérieux soumis aux loix de la cadence... Qui suis-je donc ? Serois-je

184 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
devenue plus insensible qu'eux ? O
constant effet d'une douleur légitime !
Rien n'est capable de vous calmer. An-
selme est maintenant en paix : la nuit
dernière a mis fin aux malheurs de ce
respectable Monarque, dont les vertus
égalèrent les années. Il repose main-
tenant sous la tombe !.. Hélas , quand
pourrais-je aussi goûter les douceurs
du repos !..

LEONORE.

Ah , Madame , calmez cette dou-
leur funeste , trop forte pour sa cause..

ALMERIE.

Trop forte pour sa cause ? Que tu
te trompes , ma chère Leonore ! Mes
regrets doivent être éternels. Ah , si tu
connoissois...

LEONORE.

Daignez me croire , Madame : j'ai
toujours été touchée du sort d'Anselme.
La cruauté de votre Père , en retenant
si long-temps ce Prince dans les fers ,
m'a souvent coûté des larmes. Com-
bien de fois , pendant la nuit , tan-
dis que les Geoliers étoient livrés au
sommeil , n'ai-je pas été le consoler à
travers la grille de son triste cachot ?

A C T E I. 185

Que de vœux n'ai-je pas faits pour sa liberté ? Et que n'aurois-je point donné pour la lui procurer ?...

A L M E R I E.

Cette tendre compassion prouve la bonté de ton cœur. Mais, ô ma chère Leonore, si Anselme t'avoit été connu ainsi qu'à moi, combien n'aurois-tu pas souffert ! Tu ne cédois qu'aux mouvemens d'une pitié ordinaire....

L E O N O R E.

Je connoissois vos sentimens pour lui : ils suffisoient pour m'intéresser en sa faveur. Ne m'aviez-vous pas appris sa générosité envers vous, lorsqu'une victoire remportée sur votre Père vous mit dans les fers de ce vertueux Monarque ? Que malgré cette haine irréconciliable qui regnoit depuis si longtemps entre les Rois de *Valence*, & de *Grenade*, ses bienfaits & les attentions continuelles pour vous, lui attirerent de votre part l'estime, & l'amitié la plus tendre ? Ignorois-je encor, que pour terminer tous les différens des deux Couronnes, il avoit proposé votre hymen avec son fils unique ?

186 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;
ALMERIE.

O Alphonse ! cher Alphonse , Tu reposes aussi dans le tombeau ! Le fils a dès long-tems devancé le Pere ; tous les deux sont perdus pour moi : pourquoi donc respirai-je encore ? Est-ce un Arrêt du sort ; est-il d'une nécessité absoluë que je sois toujours malheureuse ?... S'il n'en est pas ainsi , Pourquoi le concours des circonstances les plus fatales contribuë-t'il sans cesse à augmenter les horreurs de ma destinée ?

LEONORE.

Ah , c'est vouloir pénétrer trop avant , Madame : c'est aigrir encor vos douleurs.

ALMERIE.

Pourquoi le Ciel me conduisit-il à la Cour d'Anselme ? Ou plutôt , pourquoi ne m'y traita-t'on pas en ennemie ? Mon Pere auroit-il épargné le fils d'Anselme ?... O , mon cher Alphonse ! les abîmes de la mer t'engloutirent à mes yeux : mais rien ne t'effacera jamais de ma mémoire. Le barbare Océan n'est plus ton tombeau ; tu es pour jamais renfermé dans mon cœur ! Eh , quelle sepulture peut être

ACTE I.

187

plus digne du plus fidèle des amans , &
du plus tendre des époux ?...

LEONORE.

Qu'entens-je , ô Ciel ! Il étoit votre
époux ?...

ALMERIE.

Qu'ai-je dit , hélas ? L'excès de ma
douleur vient de me perdre , en m'ar-
rachant ce fatal secret !.. Ton amitié ,
ta foi me sont pourtant connus ;
mais les malheureux trouvent toujours
une espèce de consolation à cacher
quelques-uns de leurs maux , & à les
déplorer en secret.

LEONORE.

Je n'avois jamais soupçonné cet hy-
men.

ALMERIE.

La moitié de mes malheurs ne t'est
donc pas connue... Que dis-je , la moi-
tié ? Hélas tu n'en connois rien !... Si
je t'en faisois part... Si je te les appre-
nois , me plaindrois-tu , ma chere Leo-
nore ?... Oui , je le crois : je te connois
un cœur compâtissant.

LEONORE.

Jugez-en par mes pleurs !...

188 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;

ALMERIE.

Je t'en rends grâces ; tes pareilles partagent rarement les douleurs des grands... Mais que vais-je t'apprendre : mes malheurs ? Ah , tu les sçais déjà. Pour concevoir toute la grandeur de ma perte , il faudroit qu'Alphonse....

LEONORE.

La réputation de ce brave Prince , subsiste encor par-tout , Madame... L'histoire de sa mort ne m'est qu'imparfaitement connue ; & la crainte de renouveler vos douleurs m'a toujours empêchée de vous en demander le détail.

ALMERIE.

Si mes sanglots me le permettent ; apprens-le. Quoique Captive , j'étois heureuse dans Valence , lorsque *Manuel*, mon Pere , à la tête d'une Armée triomphante , vint surprendre Anselme presque dans son Palais. Le fer , & le feu ravageoit tout ; & le Roi vaincu , en voulant se sauver des flames , fut envelopé par ses ennemis , & fait Prisonnier. Dès le premier instant où les choses lui avoient paruës désespé-

rées, Alphonse prévoyant la cruauté de mon Pere, nous avoit enlevées la Reine & moi, & jetées dans un vaisseau prêt à faire voile. La ville prise, nous partimes. Mais, *Manuel* averti de notre fuite, ordonna que l'on nous poursuivît; & nous allions tomber dans les mains des vainqueurs, lorsqu'une tempête les jetta ainsi que nous sur les côtes d'Afrique, où notre vaisseau se brisa contre un Rocher. Tout y périt, ma chere Leonore! j'échapai seule à cet affreux danger. Mon corps, qui flotoit sur les ondes, fut apperçu par ceux qui nous poursuivoient; je fus ramenée à mon Pere, désespérée de survivre à Alphonse, & à la Reine!

LEONORE.

Vous étiez donc alors l'épouse d'Alphonse?

ALMERIE.

Ce jour même, ce jour fatal avoit éclairé notre hymenée! Dès qu'Alphonse eut apperçû que le vaisseau qui nous poursuivoit ne pouvoit manquer de nous atteindre, il vint me supplier, au nom de notre amour, de consentir qu'un Prêtre (que le hazard faisoit ren-

190 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
contrer avec nous) unit à jamais nos
destinées. La Reine même joignoit ses
instances à celle de son fils : je me lais-
sai toucher... Le même instant vit mon
hymen , & la mort de mon époux !

LEONORE.

Que je vous plains , Madame.

ALMERIE.

Telle est la source intarissable de
mes pleurs , & de mon attachement
pour ces habillemens lugubres que je
ne quitterai qu'en perdant la vie , &
le souvenir de mon cher Alphonse.

LEONORE.

Juste Ciel , jetez sur elle un regard
favorable ! & faites que le tems adou-
cisse l'amertume de ses peines *
Mais ce bruit éclatant nous annonce
l'arrivée, & le triomphe de votre Pere?..
De grace , contraignez-vous, Madame,
& suspendez des regrets qui pourroient
irriter le Roi ! Songez que la joie , du
moins en apparence , doit aujourd'hui
briller dans tous les yeux.

ALMERIE.

Son retour , en jettant en effet la
joie dans tous les cœurs , redouble en-

* On entend le bruit du canon.

A C T E I. 191

cor les peines du mien : Garcias revient avec lui ! Garcias, à qui il prétend me sacrifier ; en faveur duquel on veut que je brise tous les nœuds qui m'attachent encore à la mémoire d'Alphonse ! ... Non , je n'y puis consentir : je périrai plutôt mille fois... * Regarde - moi , cher amant ! Entens du haut des Cieux les vœux sacrés que mon amour m'inspire. Sois-en aussi témoin, respectable Anselme !... Si jamais je consens à donner cette main à un autre époux , puisse le juste Ciel faire tomber sur ma tête des maux plus affreux encore que tous ceux dont j'ai soufferts jusqu'à ce jour !... Mon cœur , chere Leonore , me paroît maintenant soulagé : je sens moins le poids de ma douleur , depuis que j'ai payé ce que je devois à l'amour. J'attens pourtant encor une preuve de ton zèle ?..

LEONORE.

Mon cœur , mes jours , ma volonté , tout est à vous : disposez-en , Madame.

ALMÉRIE.

Sois sûr de ma reconnoissance. J'exige seulement de toi , lorsque la Cour

* Elle se jette à genoux.

192 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;
sera plongée dans l'ivresse des plaisirs
que ce jour verra naître , que tu t'é-
chapes avec moi , pour m'accompagner
au tombeau du Roi de Valence.

LEONORE.

Ah , Madame ! méditeriez - vous
quelque projet funeste ?

ALMERIE.

Non , ne crains rien : reçois ma foi
pour gage de ma parole... Mais depuis
mon serment , comme je sens mon
cœur soulagé , peut-être aurois-je en-
vie de le réitérer plus solennellement
dans ce lieu funébre. Voilà , je crois ,
mon unique projet. Puis-je compter
sur ta promesse ?

LEONORE.

Je vous en garantis l'effet.

S C E N E I I.

ALMERIE , LEONORE , ALONZO.

ALONZO.

LE Seigneur Gonzalés vient annon-
cer à votre grandeur l'arrivée du
Roi votre Pere.

ALMERIE.

ACTE I. 173

ALMERIE.

Qu'il entre * ... Je connois l'espoir qui le guide : il vient m'entretenir des grands exploits de son fils Garcias , & m'étaler tout le mérite de ce jeune Guerrier. Mais l'éloquence la plus vive n'est pas faite pour échauffer un cœur comme le mien.

* *Alonzo sort.*

SCENE III.

ALMERIE, LEONORE, GONZALE'S.

GONZALE'S.

M Adame , puissent les jours de vos longues années ressembler tous à celui-ci ! Le Soleil brille sur nos conquêtes ; mais vos yeux plus brillans encore semblent donner un nouveau lustre à ses rayons pour augmenter l'éclat de cette fameuse journée. Le Roi votre Pere , mon victorieux Maître , chargé de richesses & de lauriers , fait actuellement son entrée triomphante dans Grenade , & va bientôt

Tome VI.

I

194 L'EPOUSE EN DEUIL ;
arriver dans ce Palais. Cinq cent mu-
lets fléchissant sous les précieuses dé-
pouilles des Maures précèdent la mar-
che , & sont suivis par des chariots de
guerre ornés de pierres précieuses. Ces
chars sont traînés par cent chevaux ,
dont la blancheur égale celle de la nei-
ge qui couvre les Alpes : animaux cou-
rageux, qui rongent en écumant le frein
qui le retient , & semblent par la fier-
té de leur marche dédaigner la victoire
qu'ils aident à remporter. On voit
ensuite les Prisonniers chargés de chai-
nes éclatantes : cette Troupe est com-
posée de tout ce que l'Afrique avoit de
plus grands Capitaines ; attachés aux
rouës du char de votre Pere , ils es-
suiënt en frémissant de rage la pouf-
sière & la sueur dont leurs fronts sont
chargés. Un Peuple innombrable four-
mille , & se reproduit dans toutes les
ruës où passe cette superbe marche , &
ne se lasse point d'en admirer la pompe.
Quoi vous seule , Madame , tranquile
au fonds de ce Palais semblez mépriser
ce glorieux spectacle , & vouloir lui
dérober par votre absence toute la

101 Ad av 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000

A C T E I.

splendeur dont vos yeux pouvoient encore l'illustrer !

A L M E R I E.

Mes yeux , Seigneur ; sont peu touchés des vains objets faits pour charmer les regards du vulgaire. Mon oreille est encor moins flattée par les grands mots, & par les phrases ampoulées, pâture des ames foibles , & peu faite pour la mienne. Mon Pere est de retour ; il est vainqueur : j'en rends graces aux Dieux.

G O N Z A L E ' S.

Adorable Princesse !... Mais il est au-dessus de la foiblesse de mon âge d'entreprendre l'éloge de tant de vertus : Garcias , mon fils , l'esclave le plus soumis dont tant de beauté puisse être digne , s'en acquitera bien mieux. Son épée vient déjà de prouver quelle est la force & l'influence de vos charmes sur un cœur qui en connoît tout le prix.

A L M E R I E.

Seigneur , je ne doute point de son courage. Je crois même , si je n'étois point née , que votre fils n'en seroit pas moins brave.

L É O N O R E.

Madame , le Roi va paroître.

196 L'EPOUSE EN DEUIL ,
ALMERIE.

Je cours à sa rencontre... Appelez
mes femmes?..

*Elles paroissent toutes en deuil, &
forment le cortège d'Almerie.*

SCENE IV.

*Le Roi arrive au bruit des fanfa-
res, accompagné de Garcias, & de
plusieurs Officiers. Il passe entre deux
files de Prisonniers enchaînés; & les
Gardes entourent le Théâtre. Almerie,
en abordant son Pere, se jette à ses ge-
noux; Gonzalès vient ensuite en faire
autant: & le Roi leur donne sa main
à baiser. Garcias à son tour, tombe
aux pieds de la Princesse, dont il baise
la main.*

LE ROI.

L Evez-vous Almerie... Leve-toi
Gonzalès... Quoi, cher ami, tu
pleures !...

GONZALE'S,

Ce sont des pleurs de joie. Votre père

A C T E I. 197

fence, & votre gloire, surchargent mes yeux de plaisir !...

LE ROI.

O mon vieil ami ! je sçais que tu m'aimes, & j'ai du plaisir à le voir : tes larmes, en cette occasion, m'en font la preuve la plus chere.. Il en est d'autres ici que mes succès paroissent attrister. Pourquoi donc, Almerie, dans ce jour solennel, osez-vous paroître à mes yeux avec ces vêtemens lugubres ? Est-ce pour faire un contraste avec le brillant de ma Cour, que vous & votre suite étalez ici cet appareil funébre ?

ALMERIE.

Daignez me pardonner, Seigneur !.. Vous sçavez ce que je dois au Ciel pour le danger dont il m'a préservée. L'année que j'ai promis de passer dans les austerités n'est point encor expirée.

LE ROI.

Votre zèle est grand, & la reconnaissance est légitime. Je croiois pourtant que celui de qui vous tenez cette même vie que le Ciel vous a conservée, méritoit aussi quelque retour de votre part ; & qu'un jour employé à signaler

198 L'ÉPOUSE EN DEUIL,

L'amour filial n'auroit point altéré la pureté de votre vœu... C'est une foiblesse de votre sexe, un entêtement mal-entendu que je vous pardonne : n'en parlons plus... Je réfléchis pourtant ; & cette triste parure blesse encor plus mes yeux quand je me rappelle que mon implacable ennemi, que cet Anselme par moi si justement détesté, reçut hier les honneurs de la sépulture... Juste Ciel ! Est-ce lui que tu pleures ?... Ton prétendu vœu seroit-il un prétexte qui couvrit les regrets que t'inspire la perte du détestable Alphonse ?... Est-ce ce souvenir qui t'arrache des larmes ?... Ah, si je le croiois !...

G O N Z A L E S.

Epargnez-la, Seigneur : c'est votre courroux seul qui l'afflige. Si le jour du naufrage de la Princesse fut celui de la mort d'Alphonse, peut-elle être condamnable à vos yeux ?

LE ROI.

Oui sans doute elle l'est : quand le Ciel me délivre d'un ennemi mortel, ce Palais n'auroit-il pas dû retentir de la joie de ma fille ? Etoit-ce pour elle le tems de pleurer, & de garder sur

A C T E 1. 199

elle & sur sa suite le moindre ornement qui sentît la douleur, ou le deuil?... Mes esclaves, même les plus misérables, instruits de cette mort, auroient oublié leurs peines, & la cadence bruyante de leurs fers auroit signalé les transports de leur joie.

G O N Z A L E' S.

Seigneur, l'excès de sa bonté fait son crime. Les apparences seules la rendent coupable...

LE R O I.

C'est toujours l'être : la plus légère image de la douleur ne doit point aujourd'hui choquer mes yeux. Sortez ; & ne m'offrez plus cette couleur offencante. Je prens sur moi l'infraction de votre vœu. Je l'ordonne : c'est votre dispense.

G A R C I A S , à genoux.

Pardonnez, Seigneur, si j'ose en cet instant vous rapeller une promesse !...

LE R O I.

Levez-vous, Garcias... Je l'avois oublié... Almerie ? Revenez.

A L M E R I E.

Ah, je l'avois prévu !... Que voulez-vous, Seigneur ?

160 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
lez-vous, Seigneur ?

LE ROI.

Approchez : donnez-moi votre main :
Garcias, donnez-moi la vôtre... Rece-
vez les vœux de celui que je crois di-
gne d'être votre époux, & mon fils.

GARCIAS.

Permettez, Seigneur, que je tom-
be à ses pieds, pour lui jurer que je ne
cesserai jamais d'être le plus humble de
ses esclaves !...

GONZALE'S.

Souffrez, Seigneur, que j'y joigne
les foibles transports de ma reconnoi-
sance !...

LE ROI.

C'en est assez : mes promesses, tes
services, les exploits de ton fils, tout
me pressoit d'accomplir cet hymen.
Nous triomphons aujourd'hui, cher
Garcias : demain tu triompheras seul.

ALMERIE, évanouie.

Ah, Dieux !...

GARCIAS.

Elle s'évanouit : hâtez-vous de la
soutenir !...

GONZALE'S.

Elle revient...

ACTE I. 201

LE ROI.

Terreur de fille!.. Eh bien, Almerie?

ALMERIE.

C'est un frissonnement qui m'a saisie... Permettez, Seigneur, que je me retire.

LE ROI.

Garcias, conduisez-la? Que nous veut Alonzo?...

SCENE V.

LE ROI. GONZALE'S. GARCIAS.

ALONZO. *Suite.*

ALONZO.

Z Ara, votre belle Captive, vient d'arriver, Seigneur, avec un train aussi brillant que si elle étoit encore l'épouse du puissant *Alboucaïm*. On croiroit que cette Reine vient ici triompher de la défaite des Maures.

LE ROI.

C'est par mes ordres qu'elle en use ainsi. Remenez ces Prisonniers... Garcias, quel est celui dont la valeur ta-

202 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
citurne a, dit-on, opéré de si grands prodiges ?

G A R C I A S.

On le nomme Osmin : il commandoit la Cavalerie Maure.. Mais Zara a demandé qu'il restât à sa suite.

LE R O I.

Il est votre Prisonnier ; je vous le donne : disposez de lui.

G A R C I A S.

Je voudrois l'obliger , mais il m'en interdit l'espoir : sa froide indifférence, son maintien superbe, & sa politesse farouche, semblent mépriser toutes mes offres. S'il ouvre la bouche, à peine un mot est-il suivi d'un autre : comme s'il étoit né seulement pour agir, & qu'il dédaignât de parler, à moins que ce ne soit pour donner des ordres.

LE R O I.

Cette humeur sombre, dans un homme aussi courageux, doit avoir quelque autre cause que celle de sa captivité. Zara, dites-vous, a exigé qu'il l'accompagnât ?

G A R C I A S.

Oui, Seigneur.

LE ROI.

Cette circonstance , jointe à sa conduite , me donne des soupçons. Qu'on ait soin de les observer. Peut-être que les chaînes de la Reine la fatiguent plus que les siennes propres.

SCENE VI.

LE ROI. GONZALE'S. GARCIAS.
ALONZO , ZARA , & OSMIN,
paroissent enchainés. Ils sont con-
duits par Perez avec une Garde , &
suivis par une Troupe d'Eunuques ,
& de Muets.

LE ROI.

Recevez, belle Zara, tous les honneurs que vous avez droit d'exiger de la part d'un Roi Conquérant , qui vous regarde comme le prix le plus précieux qu'il pût attendre de la victoire ; & que ses peuples auroient pris pour votre Prisonnier, si son triomphe avoit été honoré de votre présence.

ZARA.

S'il étoit possible que j'oubliaffe ma

204 L'EPOUSE EN DEUIL ;
captivité ; si les honneurs dont la poli-
tresse des Conquérens soulage la dis-
grace des vaincus pouvoient balancer
dans un cœur la perte de ses droits na-
turels & légitimes , j'avoue , Seigneur,
que vos égards pour moi , & les soins
que vous prenez d'adoucir la rigueur
de mon sort, pourroient m'être de quel-
que consolation. Mais cette illusion
pourroit-elle long-temps subsister à
l'aspect de ces indignes fers ? Et pou-
rois-je oublier, qu'on insulte au malheur
d'un esclave , en affectant de l'accabler
d'honneurs peu compatibles avec l'état
dont il gémit ?

LE ROI.

Que vois-je ! Quoi vous portez des
fers ? J'avois ordonné que vous fussiez
libre... Perez , qui t'inspira l'audace de
me désobéir ?

P E R E Z.

Seigneur , vos ordres dispenserent
seulement la Reine d'assister à votre
triomphe..

LE ROI.

Cela est faux : j'ai ordonné qu'elle
fût absolument libre... C'étoit du moins
mon intention ; & les yeux en ordon-

A C T E I. 205

noient bien davantage !... Otez-lui , ainsi qu'à sa suite, ces indignes liens?... Mais non , cet honneur n'est dû qu'à moi... Et je veux réparer l'outrage.... C'est ainsi , Madame , qu'en rompant vos fers je deviens votre esclave à mon tour.

Z A R A.

! De pareilles faveurs, non demandées, exigent de la reconnoissance de la part des cœurs qui craignent le plus de se voir redevables. Seigneur , je suis de ce nombre, mais je crains l'ingratitude : recevez mes remercimens.

LE R O I.

Née pour commander aux humains , vous l'êtes aussi , Madame pour enchanter tous les cœurs !...

Regardant Osmin , tandis qu'on lui ôte ses chaines.

Garcias, quel est ce Prisonnier qui se voit affranchir avec autant d'indifférence que de hauteur ?

G A R C I A S.

Seigneur , c'est Osmin , celui dont je vous ai parlé.

206 L'EPOUSE EN DEUIL,
LE ROI.

Il ne dément point le caractère que
tu lui as donné... D'où vient, vaillant
Osmin, qu'un Guerrier tel que toi, fa-
miliarisé avec les hazards de la guerre,
supporte la captivité avec tant d'impá-
tience ?

OSMIN.

Parce que la captivité m'ôte l'espoir
de remplir ma vengeance.

LE ROI.

Je n'entens pas cela.

OSMIN.

Aussi n'est-ce pas mon intention.

ZARA.

Seigneur, ce brave Maure a perdu
dans la bataille un intime ami; & le
regret de ne pouvoir le vanger cause
seul son désespoir.

LE ROI, *à part, à Gonzales.*

Elle l'excuse !... Cela confirme mes
soupçons.

GONZALES.

Cet ami prétendu n'est peut-être au-
tre qu'elle-même... Seigneur, affectez
de n'avoir point entendu la réponse ar-
rogante d'Osmin.

Zara paroît inquiète.

ACTE I.

207

LE ROI.

Peut-être son ami vit-il encor, Madame. Je vais ordonner qu'on le cherche. Quel est son nom ?

ZARA.

Héli.

LE ROI.

Garcias, je vous charge de cette recherche... Allons, Madame: je renonce à la guerre; toute ma gloire sera désormais de plaire à l'aimable Zara.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un côté de l'intérieur d'un Temple.

G A R C I A S. H E L I. P E R E Z.
G A R C I A S.

C'Est, dit-on, de ce côté qu'on a vû promener Osmin, choisissant le séjour de la mort pour pleurer en liberté celle de son cher Héli.

H E L I.

Puisse la foudre m'anéantir à l'instant, si au moment du trépas mon retour à la vie pouvoit autant flater mon cœur qu'il l'est maintenant, en apprenant qu'Osmin respire encore !

A C T E II.**209****G A R C I A S.**

J'ai oui , avec admiration, parler de
l'amitié qui vous unit.

P E R E Z.

Seigneur , j'apperçois le noble Mau-
re! ...

H E L I.

Où , Seigneur ? Où est-il ?

G A R C I A S.

Pour moi , je n'apperçois rien qui
lui ressemble.

P E R E Z.

Je l'ai vû, tandis que je vous parlois :
mais je l'ai vû comme on voit un éclair.
Un coup d'œil enflamé qu'il m'a lancé
en passant, a fait sur moi le même effet.
Il paroît suivre avec ardeur quelque
objet effraiant , & cependant pas assez
pour l'épouvanter.

G A R C I A S.

Hâtons-nous de le suivre.

H E L I.

Oserois-je vous supplier de n'en rien
faire , & de me permettre de le cher-
cher seul. Je connois son caractère , &
jusqu'à quel excès sa mélancolie peut
le porter. Il seroit douloureux , & peut-
être funeste pour lui , de vous avoir

210 L'ÉPOUSE EN DEUIL ,
pour témoins de ses violences involon-
taires. Son cœur est trop noble pour ne
pas sentir toute la honte d'avoir mon-
tré sa foiblesse à des yeux étrangers.

G A R C I A S.

Allez, généreux Héli, allez secourir
votre ami. Loin de moi le zèle indis-
cret qui cherche à pénétrer dans les se-
crets d'autrui !

S C E N E I I.

G A R C I A S , P E R E Z.

G A R C I A S.

PÉrez, le Roi attend de nous que
nous éclaircissions les soupçons. Il
aime Zara, & il craint qu'Osmin n'en
soit aimé. Il faut chercher quelque oc-
casion de dévoiler ce mystère.

P E R E Z.

Il est déjà tout dévoilé pour moi.
Leurs regards mutuels ne m'ont point
parus équivoques.

G A R C I A S.

En ce cas, je les plains : je ne pré-

ACTE II. 211

vois pour eux que des malheurs... J'entens venir quelqu'un. Ce sont peut-être les deux amis. Retirons-nous.

SCENE III.

ALMERIE, LEONORE.

ALMERIE.

TU te trompois apparemment, car tout est ici tranquille.

LEONORE.

Je croiois entendre une voix!...

ALMERIE.

C'est la crainte quite l'a fait croire; ou c'est l'effet de quelque vent qui pénètre à travers les arches de ce temple. Ecoutons cependant...

LEONORE.

Entendez-vous, Madame?

ALMERIE.

Non : le silence, & la mort, regnent seuls ici... Que cela est effrayant!.. Regarde ce vaste & respectable édifice, & ces antiques Piliers dont les chapiteaux de marbre s'élevant jusqu'à la vou-

212 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
te en soutiennent le poids, dont l'im-
mensité même assure leur stabilité.
Mes yeux, à cet aspect, sont à la fois
frapés d'étonnement, & de crainte!
Ces tombes, ces caveaux, tous ces
monuments consacrés à la mort, font
passer dans mon ame le froid & la ter-
reur qu'ils semblent avoir droit d'inspi-
rer aux mortels!... Approche, cher
Leonore? Donne-moi ta main? Parle
au plutôt: que j'entende ta voix!... Les
sons de la mienne, répétés par le triste
écho de ces lieux, me glacent à chaque
instant d'une fraieur nouvelle!...

LEONORE.

Allons-nous-en plutôt, Madame:
le silence & l'horreur qui vous faisisent
mettent le comble à votre tristesse.

ALMERIE.

Ils peuvent ajouter à mes craintes;
mais rien à mes douleurs!... Avançons.
Montre-moi le tombeau d'Anselme:
osons fouler aux pieds tous ces déplo-
rables restes de l'humanité qui s'oppo-
sent à notre passage. Je veux me fami-
liariser avec ces lugubres objets; &
risquer plutôt à périr d'épouvante, que
de me voir forcée à l'hymen odieux

ACTE II. 213

dont mon Père me menace.... Cette pensée me raffermir ; & la crainte d'un plus grand mal pour l'avenir, dissipe mes terreurs présentes... Guide-moi donc, approchons Leonore : mon courage renaît. Cherchons la sépulture de ce bon Roi ; qu'il reçoive enfin les vœux que j'adresse au Ciel, tant pour lui, que pour mon cher Alphonse.

LEONORE.

J'obéis, Madame : mais le Ciel sçait avec quel regret !...

SCENE IV.

L'intérieur du Temple s'ouvre, & découvre plusieurs tombeaux. On en voit un sur le devant plus élevé que les autres.

HELI, seul.

JE parcours envain ce vaste Temple, & je ne puis le rencontrer... Mais qu'entens-je ?... Une voix plaintive !...
Courons de ce côté.

 S C E N E V.

ALMERIE, LEONORE.

LEONORE.

M Adame, c'est sous cette voute sacrée que reposent les tristes restes d'Anselme... Mais, que vois-je ? O Ciel !... Ou mes regards me trompent, ou le tombeau n'est point encore fermé. La porte de fer du dedans est même encore ouverte !

ALMERIE.

Ah, c'est sans doute la mort qui m'invite à me jeter dans ses bras ? C'est elle qui m'offre le seul azile où la nature long-temps accablée par les misères de cette vie peut s'affranchir de son fardeau, & goûter enfin les charmes d'un repos éternel... O mort ! j'accepte ton secours ! je brave sous tes loix la tyrannie de mon Pere : ton seul aspect éteindra les feux du téméraire Garcias. Mon ame, dégagée de ses liens terrestres, pénètre déjà les Cieux d'un vol rapide, & s'unit à celle de mon

A C T E II. 215

cher Alphonse... O suprême félicité !..
Aide-moi , soutiens - moi respectable
Anselme !... Et toi , cher Alphonse ,
entens-moi ! viens , descends , c'est ton
Almerie qui t'invoque !...

S C E N E VI.

ALMERIE , LEONORE , OSMIN ,
paroissent à la porte du Tombeau.

OSMIN.

Quelle voix , du tombeau rappelle un
misérable ,
Qui fut jadis Alphonse ?..

ALMERIE , *voulant fuir.*

O spectacle effroiable !

O Ciel secourez-moi !...

OSMIN.

Dieux , quels sons !.. Leur douceur ,
Dans le sein de la mort plaît encore à mon
cœur ;
Et leur pouvoir m'arrache au tombeau de mon
Pere !...

ALMERIE.

Soutiens-moi , Leonore ; & si je te suis chère ,

216 L'EPOUSE EN DEUIL

Entraîne , arrache-moi de cet affreux séjour !..

OSMIN,

Est-ce une illusion ?.. L'épouvante, & l'amour,
Agissant à la fois sur mon ame eperdue,
Par un contraire effort la tiennent suspendue !
Et je sens que les miens sont également vains,
Pour chercher ce que j'aime, & fuir ce que je
crains !.

Cédons , soumettons-nous au pouvoir qui
m'enchaîne.

Si cet objet chéri n'étoit qu'un ombre vaine ,
Jouissons-en du moins ! craignons d'anticiper
Sur le fatal instant qui doit la dissiper...

ALMERIE , tombe des bras de Leonore.

Chere Almerie , hélas !.. O Ciel , elle succombe !

Le phantôme déjà s'éclipse sous sa tombe :
Courons.... Dieux , c'est un corps ! un reste
de chaleur

Me prouve en même tems son être , & mon
bonheur...

C'est mon épouse !. . Oui , c'est ma chere Al-
merie !..

Il tombe aussi évanoui.

LEONORE.

Cet instant à tous deux coûtera-t'il la vie ?..

Scène

A C T E II. 217

seule en ces sombres lieux , comment les se-
courir ?

Hélas !.. Quel Etranger à mes yeux vient s'of-
frir ?...

S C E N E VII.

ALMERIE , LEONORE , OSMIN ,
HELI.

LEONORE.

Qui que tu sois , témoin de ce triste spec-
tacle ,
J'implore ton secours !...

HELI.

C'est lui ! !. Par quel miracle ,
Par quel événement aussi frappant, qu'heureux ,
Son Almerie aussi s'offre-t'elle à mes yeux ?...

OSMIN.

Mon Almerie ! ô Ciel , daignes-tu me la ren-
dre ?

Réunis-tu l'amante à l'amant le plus tendre ?

Lorsque tout la retrace à mon cœur agité ,

N'as-tu point imposé à mon œil enchanté ?..

Non , c'est elle , grands Dieux ! ma bouche sur
la sienne ,

Tome VI.

K

218 L'ÉPOUSE EN DEUIL ,

A reconnu son ame unie avec la mienne :
Déjà la mort s'écarte ; & la voix de l'amour !
Ainsi qu'à son époux , va lui rendre le jour...
Achève , chere épouse , achève de renaître ?
Ainsi que ton époux , reprends un nouvel être ;
Cesse d'être insensible aux transports les plus
doux !..

A L M E R I E , *à demi évanouie.*

Non ! Garcias , jamais ne fera mon époux !
Non , Pere trop cruel !..

O S M I N.

Ah , ne crains plus ton Pere !
Puisqu'Alphonse retrouve une épouse si chere,
Sûr , après ce bonheur , de la faveur des Cieux,
Il sçaura t'affranchir d'un rival odieux.
Reconnois ton Epoux , reconnois ton Alphon-
se

Ciel ! Est-ce de l'amour que ce regard m'an-
nonce ?

Inspirais-je l'horreur ? Inspirais-je l'effroi ?

A L M E R I E , *doutant encore.*

'Alphonse ?... Oui c'est lui , * oui c'est lui que
je voi !

* Avec transport.

ACTE II. 219

Son portrait dans mon cœur gravé par l'amour
même ,

Permet-il de douter de mon bonheur extrême ?

Prête à t'accompagner , à braver le trépas ,

Alphonse ! cher époux ! je vole dans tes bras !..

Mais , que vois-je ? Il respire !... O comble
de ma joie !

Eh , quel Dieu secourable ici-bas te renvoie ?

Victime de la mer , où je t'ai vû périr ,

Quel pouvoir , à la fois , te fait vivre & mourir ?

O S M I N.

Echapés aux rigueurs du sort le plus funeste ;

Le Ciel nous réunit , que t'importe le reste ?

Ne me demande rien : tu m'aimois , & je vis ;

Je t'aimois , je te vois , tous nos vœux sont
remplis !

Laisse à d'autres amans , laisse aux amours
tranquiles ,

Amuser leur tiédeur de détails inutiles :

Je te vois dans mes bras , tu combles mes de-
sirs ;

Si je comble les tiens , respecte nos plaisirs..

Mais ? que vois-je ? Tu fuis un époux qui t'a-
dore ! ...

A L M E R I E.

Mon bonheur est si grand , qu'il m'est suspect
encore ;

K ij

220 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;

Et pour m'en assurer , j'exige cet instant.

OSMIN.

Quoi , tu peux douter ?...

ALMERIE.

Oui : mon bonheur est trop grand ;
Et je crains * ... Non , c'est lui , c'est mon
époux lui-même !...

Mon cœur ne peut suffire à ce bonheur suprême ;

Et ma foible raison , dans ces heureux instans ;
Veut envain résister aux transports de mes
sens !...

OSMIN.

Cher objet de mes vœux !... Calme-toi...

ALMERIE.

Dieux , le puis-je ?

C'est toi que je revois... Mais , dis-moi , quel
prodige ,

Quel coup inespéré du hazard , ou du sort ;
Nous rassemble tous deux au séjour de la
mort ?...

Mais non , je veux te voir : non , je n'ai point
encore

Rassasié mes yeux de l'objet que j'adore...

* Elle le regarde attentivement.

A C T E II. 22

Quelle triste pâleur ternit tes traits ?... Hélas,
Que tes yeux sont changés !...

O S M I N.

Mon amour ne l'est pas,

Almerie continuë d'exprimer les sentimens de joie & de tendresse dont elle est transportée. Elle raconte à Alphonse tout ce que sa prétendue mort lui a coûté de larmes, & il lui en marque sa tendre reconnoissance. Alphonse lui apprend, en gros, qu'il a eu le double bonheur d'échaper au naufrage qui lui avoit été commun avec Almerie, & aux dangers de la bataille que le Roi de Grenade vient de gagner sur les Maures. Qu'ayant été fait prisonnier, & ayant appris, en arrivant à Grenade, la mort récente de son Pere, le désespoir de l'avoir perdu, ainsi que sa chere Almerie, l'avoit conduit au tombeau d'Anselme &c. Tandis qu'il fait ce recit, Almerie jette les yeux sur Héli, qui est aussi transporté qu'eux ; & demande à Alphonse ce que c'est que cet homme. Alphonse reconnoît, & embrasse son ami Antonio, qui a toujours suivi sa fortune, & qui sous le nom d'Héli avoit aussi combattu dans la dernière bataille, où Alphonse croioit l'avoir vu périr. Almerie partage leur joie... Leonore les interrompt, & les avertit qu'elle apperçoit deux personnes qui arrivent dans le Temple, & qui semblent venir de leur côté. Héli regarde, & leur dit que c'est Zara, & Selim. Il les presse en même temps de se séparer au plutôt, dans la crainte que la tendresse jalouse de cette

222 L'EPOUSE EN DEUIL,

Reine ne leur rende quelque mauvais office. Cet avis alarme Almerie, qui en demande l'explication à Osmin (*Alphonse* :) je crains tout de cette Reine, (dit-il,) & surtout qu'elle ne me rencontre avec vous. C'est pour moi le contraire de mon Almerie; l'une fait tout mon bonheur, l'autre toute mon infortune! retirez-vous, le Ciel nous rejoindra sans doute: Héli vous apprendra tout; & les raisons qui m'ont fait changer le nom d'Alphonse en celui d'Osmin, & le sien en celui d'Héli....

Almerie le quitte en soupirant, & en aspirant après l'instant de le revoir.

S C E N E VIII.

OSMIN, *seul.*

HElas, mon œil la fuit!... Je l'en-
trevois encore... Je la perds!...
O mes yeux, votre vivacité est main-
tenant impuissante: ce n'est que dans
mon cœur, que vous pouvez encor la
voir!... Mais la nature vous a refusé
cette faculté. Sens mécanique, & bor-
né, qui ne doit son pouvoir qu'aux ob-
jets extérieurs, jamais maître de son
choix, toujours esclave de la nécessité!
ainsi qu'un miroir ordinaire, tu dois

A C T E II. 223

tout aux images étrangères ; & tu te
 vois forcé de réfléchir également les
 êtres les plus vils & , les plus nobles !...
 Il n'en est point ainsi des facultés de
 l'ame : rien ne peut les borner. Le pré-
 sent , ainsi que le passé , ne lui coûte
 souvent qu'un coup d'œil , qui ose mê-
 me quelquefois s'étendre , quoique
 vainement , jusques sur l'avenir !...
 Chere Almerie , mon ame du moins te
 voit encore !...

S C E N E IX.

Z A R A , S E L I M , O S M I N .

Z A R A .

Regarde son attitude ! le corps plié,
 les yeux fixés sur la terre , absor-
 bé dans ses pensées , on croiroit voir
 en lui une statuë nouvelle ajoutée à
 celles de ce temple. .. Cruel Osmin ,
 pourquoi me fuis-tu ? J'ai perdu pour
 toi ma renommée , ma gloire , mon
 empire : est-ce là mon salaire ? .. Mais
 laissons-là toutes ces pertes , & ne par-
 lons que de mon amour. Est-ce la ré-

K iij

224 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
compense que tu lui réservois? Pourquoi
m'éviter ; pourquoi t'arracher de mes
bras, pour te plonger dans les horreurs
de ce séjour funébre ? Suis-je assez mé-
prisable à tes yeux pour t'engager à me
fuir jusques dans la nuit du tombeau ?
Ou croirois-tu mon amour incapable
de t'y suivre ?... Il ne me voit, ni ne
m'entend !... Ah barbare ! Suis-je assez
dédaignée ?...

OSMIN.

Que vois-je ? C'est Zara !...

ZARA.

Oui , perfide , c'est Zara ; c'est la
victime de ton ingratitude que tu re-
fuses même d'entendre. Se peut-il , ô
Ciel ! qu'un esclave , qu'un malheu-
reux racheté par Zara des mains de la
mort même , ose la traiter ainsi ?...

OSMIN.

Ces reproches ne sont pas faits
pour moi , Madame : je rougissais de les
mériter. Trop emporté loin de moi-
même , trop abîmé sans doute dans mes
pensées , c'est de cet instant que je vous
vois.

ZARA.

Tu me vois donc enfin !.. Mais , la

froide indifférence de tes regards me fait presque regretter d'avoir fixé ta vue sur moi.

OSMIN.

Que pouvez-vous attendre d'un infortuné qui n'apportoit ici que des pleurs ? à qui sa douleur seule indiqua cette solitude ?... Jetez par-tout les yeux, Madame : ce n'est point ici qu'il faut chercher la joie...

ZARA.

Inhumain ! pourquoi me tourmenter ainsi ? Pourquoi éluder le sens de mes reproches ? Qu'importe à mon amour que ces lieux soient consacrés à la tristesse ?... Si c'est elle qui t'y conduit, si tu as des larmes à répandre, ne puis-je partager tes douleurs ? N'es-tu pas sûr de ma tendresse ?

OSMIN.

Eh, voilà le plus sensible de mes regrets !... Comment puis-je la reconnoître ?

ZARA.

Tu as un cœur, quoique féroce ! Mais, tel qu'il est, donne-le-moi : qu'il soit la récompense de tout ce que j'ai fait, de tout ce que j'ai souffert pour

226. L'ÉPOUSE EN DEUIL,
toi. Qu'il me soit un gage de ta reconnaissance pour t'avoir rapellé à la vie , ainsi que ton ami , lorsque la tempête me jetta mourant sur nos côtes. Moment fatal ! où le premier coup d'œil que je jetai sur toi me coûta toute ma gloire, & mon repos.

O S M I N.

Ah , Madame , ne me rapellez-pas tous vos bienfaits ! Le désespoir de ne pouvoir les acquitter , me rend déjà trop ingrat...

Z A R A.

Le fidèle Selim , & mes femmes , sçavent tout ce que j'ai risqué pour toi , Tu sçais toi-même , comment j'abusai de la crédulité du Roi mon époux , en te faisant passer à ses yeux pour le Prince de Fez , pour mon parent enfin. Mais que n'ai-je point fait depuis ! N'est-ce point pour toi que j'allumai cette guerre ? Quoiqu'ignorant & ta naissance , & le motif de ta haine contre Manuel , ne forçai-je point mon époux à cette funeste invasion qui vient de lui coûter l'empire & la vie , & à moi-même la liberté ? Regarde-moi maintenant , tombée du trône dans la servitude ;

A C T E II. 227

rapelle-toi les maux que j'avois déjà soufferts : pense à leur cause ; & jette ensuite les yeux sur toi. Vois Zara dans l'esclavage , & méprisée par Osmin : l'objet est digne de tes profondes réflexions... J'en attens le résultat.

OSMIN.

Il est court , Madame : je suis un malheureux... Un fatal édifice, dont la chute entraîne tout ce qui lui est attaché.

ZARA.

Eh bien , malgré ta chute , malgré l'état humiliant où je te vois , la mienne me paroît glorieuse , si tu m'assures de ta tendresse. Mon empire alors n'est plus digne de mes regrets : j'en acquiers un plus doux , plus flatteur pour mon ame ! Qu'est-ce en effet qu'un Empire ? Qu'est-ce que la richesse , & la puissance , sinon des degrés qui nous élevent , & nous aident à atteindre le but de nos desirs ? Si je l'atteins ce but : sceptre , couronne , empire , tout me devient indifférent.

OSMIN.

Quel courage !... O Ciel , pourquoi me rendis-tu l'instrument de son mal-

228 L'EPOUSE EN DEUIL,
heur ! Pourquoi le mien lui forgea-t'il
des chaînes ?

Z A R A.

Nous pouvons les rompre. Celles que
j'impose à notre Vainqueur, quoiqu'in-
visibles, n'en sont pas moins fortes :
je dispose de son cœur. Assure-moi du
tien, je t'assure de la liberté.

O S M I N.

Hélas, l'offre, & la demande sont
également vaines !... Commencez par
briser vos fers, Madame ; & laissez
périr un infortuné qui se plaît à l'être.

Z A R A.

Se peut-il que tes sentimens soient
aussi lâches, que tes discours ?...

O S M I N.

Hélas, Madame, je ne vous suis
point connu !...

Z A R A.

Je connois du moins ton ingratitude
de ... Tu as raison, je ne te connois
pas : j'ignore même de quel nom je
pourrois appeller un être aussi vil...
Ah, la honte d'avoir pû t'aimer m'avi-
lit plus moi-même que je ne le fus ja-
mais par les outrages du sort !... Lâche,
& perfide esclave ! tu n'oses risquer de

S'affranchir ! c'est la mort que tu crains... Oui c'est cela sans doute , car je vois de l'amour dans tes yeux. J'en ressens trop pour ne pas m'y connoître : Mais l'amour du Roi te fait trembler ; & la crainte éteint tes desirs... Un pareil rival...

SELIM.

Madame, le Roi vient : il va paroître !...

ZARA.

Tant mieux : je serai donc vangée.

S C E N E X.

ZARA , OSMIN , SELIM , LE ROI ,
PEREZ. *Suite.*

LE ROI.

Pourquoi l'aimable Zara prive-t'elle nos yeux de l'éclat de ses charmes , pour les faire briller dans ce séjour funébre ?... Mais , vous paroissez tous interdits ! Quelle en est donc la cause ?.. J'ai entendu parler , en arrivant , de Roi , de rival... Quel est ce-

230 L'EPOUSE EN DEUIL ,
lui dont l'audace oseroit lever les yeux
sur ce que j'aime ? Quel est ce témé-
raire ?

Z A R A , *montrant Osmin.*

Le voilà.

LE ROI , *à part.*

Ciel ! m'attendois-je à ce bonheur ?
C'est elle qui l'accuse...

Z A R A .

Le malheur d'être vaincu par vous ,
degrade-t'il une Reine au point d'être
exposée impunément à la passion d'un
esclave ? Autorise-t'il un malheureux ,
que je pouvois hier anéantir d'un signe
de tête , à fonder sur mon infortune
une espérance injurieuse ?

LE ROI .

Il vaudroit mieux pour lui d'avoir osé
braver le Ciel ; d'avoir tenté d'arracher
la foudre à la main redoutable qui la
lance !... Qu'on se saisisse de ce nouvel
Ixion ; & qu'il gémissé dans son cachot ,
en attendant un supplice digne de son
sacrilège ?... Qu'on l'ôte de mes yeux.*

* Les Gardes emmènent Osmin.

S C E N E X I.**LE ROI, ZARA, SELIM, PEREZ.****Z A R A.**

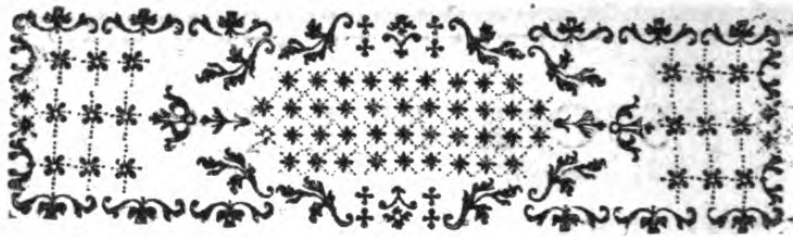
S On malheur m'attendrit, Seigneur :
C'est un sujet fidèle, qui jusqu'ici
m'avoit bien servie. Mes bontés ont
peut-être enhardi son insolence : il s'est
oublié pour un instant ; j'en ai pitié !..
Daignez, Seigneur, si j'ai quelque
pouvoir sur votre ame, ordonner qu'il
ne soit point maltraité!...

LE ROI.

C'en est trop, Madame : c'est à
vous d'ordonner sa peine. Mais, souf-
frez que je vous arrache de ce triste sé-
jour, pour vous en faire voir un autre
où l'amour & les plaisirs vont s'empres-
ser d'écarter les ennuis qui vous en-
vironnent ; & de vous faire un sort di-
gne de celle dont dépendra toujours le
bonheur du mien !

Fin du second Acte.

232. L'ÉPOUSE EN DEUIL ;



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Prison.

OSMIN, *tenant un papier.*

Ciel, quels sont tes decrets ? Que faut-il
que j'espere ?

J'habitois à l'instant le tombeau de mon Pere :
Et j'y cherchois la mort. Quelle est donc la
raison.

Qui me fait maintenant habiter sa prison ?
Si tu diriges tout, ta sagesse profonde
Peut-elle condamner l'espoir où je me fonde
Et dois-je présumer, que l'aveugle hazard
A cet événement puisse seul avoir part ?
Non, sans doute : lisons ; cette lumière obs-
cure

Peut m'en donner encore une preuve plus sûre.

A C T E III. 233

Ce papier va peut-être éclaircir mon destin ;
Et d'un Pere chéri je reconnois la main !...

Si mon fils vit encore , épargne sa jeunesse ,

Ciel ! daigne me le conserver :

Laisse tomber sur ma vieillesse

Les maux que ton courroux pourroit lui réserver !

O tendresse du sang ! O respectable Pere !

Le Ciel n'a pas encore exaucé ta priere ...

Témoin de mes vives douleurs ,

Ecoute un Pere déplorable !

Puisse chacun des maux dont ta rigueur m'ac-
cable ,

Etre un gage pour lui d'autant de tes faveurs !

Tels sont mes vœux , O....

Ciel étoit écrit sans doute...

L'auroit-il déchiré ?... Je vois ce qu'il m'en
coûte !

Et j'ai lieu de juger par mon destin affreux ,

Que le Ciel inflexible a rejeté ces vœux.

Sentiment douloureux pour un Pere si tendre :

Il invoquoit des Dieux qui ne pouvoient l'en-
tendre !..

Quel état !... Mais que vois-je ? Est-ce toi ,
cher Héli ?

Quel bonheur à mes yeux offre encor mon
ami ?

OSMIN, HELI.

HELI.

LE temps est trop précieux pour le perdre en vains discours. Le Gouverneur de ce donjon , gagné par Almerie , a ordonné aux Gardes de me laisser entrer.

OSMIN.

Chere épouse !... Puis-je espérer de la revoir encore ?...

HELI.

Oui : vous la verrez vers le milieu de la nuit , lorsque le Roi fera retiré , & qu'elle sera délivrée des importunités de Garcias.

OSMIN.

Elle viendra , dis-tu ?... Ah , c'est ce que je desire , & c'est ce que je crains le plus ! Elle viendra : où ? Dans une affreuse prison ! pour y voir , qui ? Un malheureux gémissant dans l'opprobre , la cause , & l'instrument de tous ses malheurs ! hélas , pourquoi faut-il que cette tendre & charmante Princesse se

ACTE III. 135

soit attachée au sort d'un mortel né pour épuiser la colere des Cieux ; dont tous les pas sont tracés par l'infortune ; pour qui l'univers entier n'a point d'aziles ?

HELI.

Cher ami , augurez mieux de l'avenir. J'apprens que les Troupes de Manuel sont mécontentes ; qu'elles murmurent en secret contre son avarice qui s'est appropriée toutes les dépouilles des Maures ; & que tout paroît se disposer à la révolte. On dit encor, que les frontieres de Valence sont en armes , & que plusieurs de vos sujets depuis long temps opprimés par le Gouvernement tyrannique de Manuel, n'attendent qu'un Chef pour secouer le joug de sa domination , & reprendre leur liberté.

OSMIN.

Ami , ces mots m'arrachent au sommeil létargique où mes malheurs m'avoient plongé. Mon ame devenue presque insensible à mes souffrances , aux cris de la nature & du sang de mon Pere , à ma vengeance même !.. qui se refusoit presque aux regrets & aux mur-

236 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;

mures de l'amour outragé : Cette ame enfin , qu'Almerie même n'ébranloit , ne ranimoit qu'à peine , s'échauffe , & se réveille tout-à-coup à la voix de mon peuple !... O , mon cher Antonio ! je me sens tout de feu : mon ame combat déjà les oppresseurs de ma patrie ! J'entens les cris de mes sujets qui m'appellent pour leur rendre la liberté , & les conduire à la victoire. Leurs acclamations frappent déjà mes oreilles , & sont portées jusqu'au plus haut des Cieux : c'est Alphonse , c'est leur Roi qu'ils demandent !... Ah , que ne puis-je briser ces fers infames , ces liens trop flétrissans pour la Royauté !...

H E L I.

Seigneur , de pareilles circonstances exigent plus de sens froid : le plus important est de vous rendre la liberté. Vous l'avez perdue par Zara , ne pourriez-vous pas la recouvrer par elle ? Ce point une fois gagné , le temps ne peut manquer de nous fournir une occasion pour votre fuite. En attendant cet heureux moment , j'ai projeté de me rendre en secret dans un endroit peu éloigné d'ici , où certain nombre de

A C T E III. 237

Mécontens tiennent conseil chaque nuit. Je sçai qu'il en est parmi eux à qui la memoire d'Anselme est encor chere, & qui détestent le Tyran. Dès qu'ils sçauront qu'Alphonse respire encore, je suis sûr de leurs bras, & de leurs cœurs.

OSMIN.

Cher ami, c'est à toi que je confie ma destinée ! agis, suis tout ce que le Ciel t'inspire. J'en attendrai l'issuë.

HELLI.

Songez sur-tout, Seigneur, si Zara vient, à lui montrer moins d'aversion.

OSMIN.

Je ne la hais pas, mais je ne puis l'aimer. Je tâcherai pourtant de me contraindre!.. J'ai trouvé ici un papier que je te montrerois volontiers, si le temps te le permettoit : il est écrit de la main de mon Pere ; c'est une priere qu'il faisoit au Ciel pour moi, où l'amour paternel plus vif encor que n'étoient ses douleurs, exprime des sentimens dont la tendresse t'arracheroit des larmes.

HELLI.

La Providence a sans doute permis

238 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
que ce papier vous tombât sous la main,
pour ranimer votre espérance : elle
veut sans doute exaucer enfin les vœux
de votre Père!... Vivez, Seigneur,
vivez dans cet espoir ; & puisse-je le
voir bientôt confirmé !

OSMIN.

Adieu, cher ami : puisse ton bon-
heur égaler mes vœux !

SCÈNE III.

OSMIN, *seul.*

O Providence ! que mes murmures
contre toi me paroissent mainte-
nant criminels ! O mon Père ! tu sou-
tiens mieux ton infortuné : ton exem-
ple auroit dû m'instruire. Quelle leçon
n'avois-tu pas pris soin de me laisser !
Le Ciel attendri par tes larmes, t'avoit
sans doute laissé entrevoir dans le livre
des destinées ce qui devoit arriver à
ton fils ; & tes sentimens ne furent
confiés à ce papier, que pour m'inviter
un jour à les imiter .. Dernier gage
de la tendresse du plus infortuné, & du

A C T E III. 139

meilleur des Peres , tu seras désormais
le plus précieux de mes biens !...

S C E N E IV.

O S M I N. Z A R A , *voilée.*

O S M I N.

Quelle clarté perce l'épaisseur des
ténèbres qui m'entourent , &
semble y ramener le jour ? ... Est-ce
l'objet de ma tendresse ?

Z A R A , *levant son voile.*

L'amour , enfin , t'apprend donc son
langage ? ...

O S M I N , *à part.*

C'est Zara !... Ciel je me suis trahi
moi même !...

Z A R A.

! Que vois-je ? tu détournes les yeux !
Tu parois frémir !... Est-ce l'effet de
ma présence ? faut-il pour te plaire, que
je reprenne mon voile ? me voilà prête
à t'obéir... *Est-ce l'objet de ma tendresse,*
disois-tu dans l'instant ? Ah , réitère
cette question ; reprends cette voix
tendre qui pénétreroit mon cœur ; rends

240 L'ÉPOUSE EN DEUIL ,
à tes yeux l'expression du sentiment
qui t'animoit. Mais non , tu ne le peux
dès que tu me regardes : tu ne vois en
moi que ton ennemie ; tu ne vois en
moi que celle dont la fureur te fit char-
ger d'indignes fers ! En ce cas , je ne
puis te condamner : tant de cruauté,
tant de perfidie n'a pû partir du cœur
d'une amante, & l'Auteur de tes maux ne
doit attendre de toi qu'un ressentiment
éternel... Si ce sont tes vrais sentimens,
ne crains pas de me les avouer. Parle,
Osmin , tu me vois prête à servir ta
vangeance , à percer , à déchirer ce
cœur perfide qui fit gémir le tien. Ma
promptitude à t'obéir t'assurera du
moins de mes remords ; & tu plaindras
peut-être la triste destinée de ton enne-
mie !

O S M I N.

Vous m'offensez , Belle Zara , en me
croiant si peu capable de supporter
mon infortune. Le hazard , ou le sort
me destine sans cesse à de nouveaux
malheurs : seroit-il juste que je me van-
geasse de tous ceux qui n'agissent peut-
être que par leurs secretes inspira-
tions ? Non , Madame , je n'ai rien à
vous

A C T E III. 141

vous reprocher... N'avois-je point, d'ailleurs, mérité toute votre colère ?

Z A R A.

Quoi tu peux me pardonner ? Tu peux regarder mon crime comme l'effet d'un emportement involontaire !...

Ah, cher Osmin, achève d'être généreux : regarde cet emportement comme l'effet d'une passion ; & dans cette passion, reconnois l'amour le plus vif.

O S M I N.

J'en penserai, Madame, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Z A R A.

Ah, ta bonté me touche, & me pénètre bien plus que n'auroient fait tes reproches. Ton courroux seroit moins sensible à mon cœur.

O S M I N.

J'oserois cependant souhaiter...

Z A R A.

Hâte-toi : apprens-moi ce que tu souhaites ?...

O S M I N.

De n'être point maintenant...

Z A R A.

Quoi ?

172 L'EPOUSE EN DEUIL ;
OSMIN.

Esclave.

Z A R A.

O Ciel ! j'interprète à présent le sujet de ton morne silence , & de tes ennuis passés : tu méditois sans doute quelque grand projet ; il étoit peut-être prêt d'éclorre , & ma fureur hors de saison t'en a pû faire manquer le moment. Dieux ! serois-je coupable à ce point envers toi ? Parle , mon cher Osmine ?

OSMIN.

Il est des occasions précieuses que le défaut de liberté fait perdre , & que l'on risque de ne jamais retrouver.

Z A R A.

Tu seras libre avant le jour naissant. J'irois dès maintenant en parler au Roi , mais il est trop tard. Cependant , il lui est arrivé ce soir certains avis qui ont paru l'inquiéter... Que de soins ont droit de troubler le repos des Souverains ! L'amour même qui occupe Manuel , a peut-être déjà interrompu son sommeil. Je vais dans l'instant m'en instruire.

A C T E III.

445

OSMIN.

Je n'ai point mérité cette grace, Madame... Et duffai-je réussir dans le projet que je médite, comment pourrai-je m'acquitter dignement de vos bienfaits ?

Z A R A.

Tu ne peux me devoir plus, & je ne puis perdre davantage que ce que j'ai déjà perdu. L'injure que tu viens de recevoir me rend pourtant redevable envers toi : mais si je puis la réparer, tu connois ma tendresse, je laisse le reste à ta justice. Adieu.

S C E N E V.

OSMIN, *seul.*

LA fermeté de son ame, sa générosité, la rendent malgré moi digne de toute mon estime : je ne puis même disconvenir que ses charmes ne soient assez grands pour mériter les vœux des plus grands Rois. Mais la violence de ses passions est un écueil où toutes ses

Lij

44 L'EPOUSE EN DEUIL,
vertus vont se briser ; & je crains tout
des aveugles transports de sa rage, si
mon malheur permet que mes projets
soient découverts !... Mais je vois l'uni-
que objet de mes craintes ? Elles s'éva-
nouissent à son aspect !...

SCENE VI.

OSMIN , ALMERIE.

OSMIN.

JE revois ma vie , ma joie , ma li-
berté ! Hélas , comment puis-je te
recevoir dans cet horrible lieu ? Com-
ment t'exprimer mes transports ? Com-
ment te presser dans des bras aussi
chargés de chaines que ceux du plus
détestable assassin ? Ne risquerois-je
point de t'allarmer , de te blesser , &
de te faire repentir d'une démarche où
l'excès de ton amour a pû seul t'enga-
ger ?... O ma chere Almerie ! Est-ce
ainsi que j'espérois de te revoir !

ALMERIE.

N'importe , cher Osmin : nous nous

A C T E III. 243

quittâmes en gémissant, nous nous re-
voyons de même. Tu me promis de
chercher à me rejoindre, pour ne plus
nous séparer... L'instant est arrivé. Tes
chaînes, ou la mort, vont pour
jamais nous réunir.

OSMIN.

Déplorable moyen d'accomplir ma
promesse!... O cruauté du fort! Euf-
sai-je jamais crû que la vûë d'Almerie
pût devenir un suplice pour moi?...
Cependant la douleur qui t'accable en
est un pour mon cœur!...

ALMERIE.

Ah, quoiqu'il parte de ton amour, ca-
che-moi ce triste sentiment : en quelque
état que tu puisses être ne desire jamais
mon absence. Nourrissions plutôt nos
cœurs de notre douleur mutuelle ; con-
fondons plutôt nos soupirs, & nos lar-
mes : l'amour en adoucira l'amertu-
me... Mais quel est l'objet de cette pro-
fonde rêverie ? Avec quelle tendresse
tes regards sont fixés sur moi!... Parle,
parle plutôt, presse-moi dans tes bras..
Mais, hélas, tu ne le peux ! des fers
barbares les enchaînent !

246 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
OSMIN.

Ah, Dieux !...

ALMERIE.

Laisse-moi recueillir ce soupir... Ah, tu retiens des sanglots prêts à te suffoquer ? Tes yeux s'enflament, & me peignent ton secret désespoir !... Soulage-toi, cher époux : dévoile moi plutôt ton ame.

OSMIN.

Dût-on m'offrir l'Empire de l'Univers, le poignard qui me perce le cœur ne percera jamais le tien.

ALMERIE.

Eh, ne suffit-il point qu'il t'ait blessé, & que je le sçache ?... Parle, dis-moi ce fatal secret... L'excès de ta tendresse met le comble à ma peine.

OSMIN.

Et ta bonté m'accable...

ALMERIE.

Tu m'offenses, cher Osmin : si je suis à toi, je veux partager tes douleurs... Ne suis-je donc plus ton épouse ?

OSMIN.

O tu pénètres trop avant dans mon cœur ! tu touches la blessure !... Les

supplices les plus affreux me seroient moins insupportables.

ALMERIE.

Qu'entens-je ? Quoi le titre de ton épouse épouvante , & déchire ton cœur !... Ah, malheureuse Almerie !...

OSMIN.

Unique objet de mes vœux , seule ame de ma vie ! Pourquoi m'accabler d'un soupçon trop injuste ? Ne le suis-je pas assez par tes pleurs ? Pourquoi veux-tu percer la triste profondeur de mes idées ? Pourquoi ta douleur ingénieuse y veut-elle chercher de nouveaux sujets d'allarmes que tu n'auras jamais à redouter ?

ALMERIE.

Quand je t'ai demandé si je n'étois plus ton épouse , ne t'es-tu pas écrié que je pénétrois trop avant dans ton cœur ? Que les supplices les plus affreux ne seroient moins insupportables ?

OSMIN.

Non , l'enfer même & toutes ses fureurs en inventeroient vainement d'affez cruels pour me faire abjurer le titre d'époux d'Almerie !... Toute ma peine , ce qui me désespère , puisqu'il

248 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;

faût enfin te l'apprendre , c'est de n'avoir que ce vain titre. C'est de penser que les flambeaux de l'hymen n'ont été témoins que de nos sermens mutuels ; & qu'éteints tout à-coup par un orage inattendu , la plus sainte , la plus chère partie du sacrifice soit restée sans effet !... Cette infâme Prison est-elle un temple digne de cette tendre Divinité ? Cette vile demeure est-elle destinée à recevoir de pareilles offrandes ? Cette tanière d'esclaves , ce donjon affreux , qui retentit encor de leurs imprécations , sera-t'il notre lit nuptial ? Sera-t'il témoin de nos chastes transports ? Pourrois-je ici t'appeller mon épouse ?.. O supplice de mon cœur !... Je me croirois pourtant moins infortuné ! que, dis-je ? Je me croirois au comble du bonheur ! Almerie seroit à moi !... Mais elle ne l'est point... Et je suis assez malheureux pour que la consolation de l'être avec elle me soit interdite !

A L M E R I E.

Non , cher Osmin , l'ingénieuse rage du fort ne peut s'étendre jusque-là...

O S M I N.

L'amour t'inspire ta réponse ; l'as

ACTE III. 249

mour te cache le danger !... Mais je dois y penser pour toi. Songe au sort qui nous attend demain : voi notre affreux réveil ! Pense à mes cris , pense à mes pleurs , pense aux tiens , en te voyant indignement arracher de mes bras ! En te voyant livrer à ceux du trop fortuné Garcias !... Quel horrible supplice pour ton Alphonse ! La Prison , les fers , la mort même y sont-ils comparables ?....

ALMERIE.

J'en suis pénétrée d'horreur !...

OSMIN.

Je te verrois l'épouse de Garcias ! Je te verrois forcer à cet exécrationnable hymen !... O ma chere Almerie !... Le plus cruel supplice des réprouvés , c'est d'avoir connu le Ciel , & de s'en voir privés pour jamais !

ALMERIE.

Ce tableau m'épouvante , & m'a néantit !... Non , ne me soutiens plus. Laisse-moi succomber à ma douleur : laisse-moi périr à tes pieds ; ou plutôt périfions tous deux..

S C E N E VII.

ZARA, PEREZ, SELIM, OSMIN,
ALMERIE.

Z A R A.

J'Ai des raisons importantes pour l'exiger.. Oserois-tu désobéir à ton Maître ? Voilà son ordre.

P E R E Z.

Je ne réplique plus. Daignez pourtant attendre un instant, Madame: la Princesse va sortir.

Z A R A.

Que dis-tu?...

OSMIN, *à part, à Almerie:*

Nous sommes perdus, trahis, tout est découvert !... Hâte-toi, sauve-toi, ma chère Almerie !... Mais on s'approche ; on nous voit.... Feignez que la pitié vous engage à parler au Roi en ma faveur. Ecartez enfin, s'il est possible, les soupçons qu'on pourroit prendre de notre amour...

A L M E R I E.

La terreur m'ôte la force de parler.

A C T E III. 251

OSMIN.

Je vais donc vous conduire à la porte, en feignant de ne pas appercevoir Zara... Mais, je la crois en effet partie : je ne la vois plus.

ZARA, écartée.

Il tremble, il pleure en la conduisant hors de son cachot ! La confusion & la douleur sont peintes dans leurs yeux !... C'en est fait, je suis trahie... O désespoir ! approfondissons ce mystère, & vangeons-nous.

OSMIN, à Almerie qui sort.

La pitié qui s'intéresse pour un inconnu est doublement généreuse... quels pourroient être mes remerciemens ?...

SCENE VIII.

ZARA, SELIM, OSMIN.

ZARA.

AH, Traître!... Dissimulons pourtant : cachons ma rage, & lisons dans le cœur du Perfide... D'où naît cette extrême surprise ?

L. vj

175 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;
OSMIN.

Un retour aussi prompt...

Z A R A , *à part.*

Te désespère, & te confond sans
doute?.. mais tâchons de nous contrain-
dre... votre * mérite se fait connoître ;
& depuis mon départ, il vous attire
des faveurs... Mais, je suis peut-être
indiscrete, de vouloir pénétrer...

O S M I N.

Ah, qu'allez-vous penser, Madam-
me !...

Z A R A.

Quoi, n'ai-je pas vû ta Princesse?..
Pardon, Seigneur : vous me croyez en
colere ; vous vous trompez. Je venois
rompre vos chaînes : mais je vois, avec
plaisir, qu'avec de plus puissantes pro-
tections mon secours vous est devenu
peu nécessaire, & je prens congé de
vous.

O S M I N.

C'est donc pour m'insulter, Madame,
que vous revenez en ces lieux ?

Z A R A.

Peut-être.

* Haut.

A C T E III. 253

OSMIN.

Toute autre épargneroit un malheureux.

ZARA.

Un malheureux !.. A ce prix qui ne voudroit point l'être ? Qui ne seroit flaté de faire couler des larmes aussi précieuses ? De voir des Reines, oubliant leur devoir, s'empressez à l'en-
vi d'affronter la nuit la plus obscure pour venir soulager tes peines ?.. O fureur ! je ne puis plus me retenir..

OSMIN.

Arrêtez, Madame ? C'en est trop.

ZARA.

Ah, lâche !

OSMIN.

Quoi, Madame !..

ZARA.

Tu mourras..

OSMIN.

Tels sont mes vœux.

ZAKA.

Tu mens, Perfide. Je sçais maintenant pour qui tu voudrois vivre.

OSMIN.

Vous sçavez donc aussi pour qui je voudrois mourir.

254 L'EPOUSE EN DEUIL,

Z A R A.

Puissances des enfers! ... Mais non ;
cachons ma rage... L'aurore va paroître,
& le Soleil éclairera bientôt le
suplice du plus infâme des imposteurs.

O S M I N.

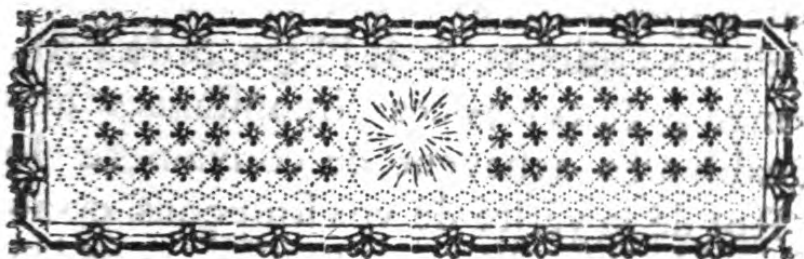
Vous pourriez encor vous tromper,
Madame : cela dépend de moi.

Z A R A.

Gardes ? Votre tête répondra de cet
esclave. Qu'il soit encor plus resserré.
La pitié m'avoit séduite : mais le repos
public est maintenant intéressé à sa per-
te. Que sa prison soit inaccessible, mê-
me pour la Princesse : le Roi confirme-
ra mes ordres... Ingrat ! tu te repenti-
ras trop tard. Tu connoîtras enfin, mal-
gré tes douleurs passées, malgré les
coups du sort dont je t'ai vû gémir, que
le Ciel outragé, ni l'enfer en furie,
ne sont pas tant à craindre qu'une fem-
me qui se voit méprisée !

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un Appartement
du Palais.*

ZARA, SELIM.

ZARA.

TU ne m'as que trop fait mourir
d'impatience : crains ma colere,
ou apprens-moi vite ce qui s'est passé.

SELIM.

Ce que j'ai dit au Roi de votre part
étoit plus que suffisant pour faire con-
damner Osmin : mais la nouvelle arri-
vée depuis de la révolte de ses trou-
pes, achève de désespérer ce Monar-
que. On assure même, qu'Heli vient

256 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
de disparoître, avec plusieurs des principaux Officiers, & de l'Etat, & de l'Armée, & toutes ces circonstances accablantes achèvent de convaincre le Roi de la vérité de vos soupçons concernant l'intelligence d'Osmin avec les auteurs de la révolte. L'arrêt de sa mort vient d'être signé; & les ordres sont déjà donnés pour son exécution, qui doit être publique.

Z A R A.

Pour son exécution! . . . Hâte-toi; vole, préviens sa destinée, & la mienne. Cherche le Roi : dis-lui que des raisons, plus importantes encore que celles qui touchent l'intérêt de sa couronne, doivent retarder la mort d'Osmin . . .

S E L I M.

Epargnez-vous ce soin, Madame : le Roi me suit; & c'est plutôt à votre vengeance (dit-il) qu'il sacrifie Osmin, qu'à ses propres intérêts.

Z A R A.

Que veux-tu donc que je lui dise? . . . Cherche, imagine, invente quelque prétexte assez apparent pour en imposer au Roi, & pour sauver celui que

A C T E I V. 257

J'aime. Malgré toute ma rage, malgré tout mon orgueil, je suis femme, je suis amante ! La seule idée de sa mort m'est déjà plus douloureuse que ne l'est tout son mépris. Quels seroient mes regrets, si je l'avois perdu pour jamais ?.. Pour jamais ! Ah ce mot seul entraîne avec lui le désespoir... Tant que mon amant respire, je puis douter encore : le doute est inséparable de l'amour, & les peines qu'il cause sont passageres. Mais le désespoir est une mort éternelle : rien n'en peut limiter les horreurs. L'idée seule m'en fait frémir, comment en supporter la réalité !... Hâte-toi, cherche, trouve un remède à mes craintes, ou ce poignard va te percer le sein.

S E L I M.

Disposez de ma vie, elle n'est destinée qu'à vous servir... Je crois pourtant entrevoir un moyen ?...

Z A R A.

Ah, pardonne à mon emportement ! Je connois ton zèle, & ta foi... Mais parle : que faut-il faire ? Que faut-il supposer pour écarter le coup qui me menace ?

858 L'EPOUSE EN DEUIL,
S E L I M.

Il faut que vous paroissiez toujours déterminée à faire périr Osmin : un changement trop prompt de votre part pourroit en faire soupçonner la cause... Demandez seulement, que l'exécution ne soit point publique.

Z A R A.

Sous quel prétexte ?

S E L I M.

Votre volonté suffit. Au surplus ; vous pouvez avoir lieu de craindre que les Gardes du Prisonnier ne puissent être corrompus , & qu'il n'y ait quelque complot entre eux pour le laisser échaper au moment de l'exécution. Les circonstances présentes rendent tous soupçons vrai-semblables... Offrez au Roi , de le faire périr secrètement par la main de vos Muets ; & demandez un ordre pour qu'eux seuls puissent approcher de votre victime.. Si vous obtenez cet ordre , je vous répons du reste.



S C E N E I I.

**LE ROI , GONZALE'S , PEREZ ,
SELIM. Suite.**

LE ROI.

Que l'on traîne dans les cachots
cette vile Populace , dont les
cris ne servent tout au plus qu'à aug-
menter l'audace des Rebelles. Quant
aux deux chefs de la sédition , *Sanche*,
& *Ramire* , leur supplice ne doit point
être différé. Perez , je vous en charge.

GONZALE'S.

Oserois-je vous représenter , Sei-
gneur , qu'il seroit à propos de différer
leur exécution jusqu'au trépas d'*Os-
min*. C'est peut-être l'unique moyen de
pénétrer tout le mystère de cette con-
juration.

LE ROI.

Eh bien , j'y consens. Arrêtez , sol-
dats ? ils périront avec le Maure. N'a-
t-on revû aucun de ceux que l'on dit
avoir suivi *Héli* ?

260 L'ÉPOUSE EN DEUIL :
GONZALE'S.

Non, Seigneur ; mais on a trouvé des papiers dans la maison de l'un des fugitifs, nommé *Roderigo*, qui font présumer qu'Alphonse vit encore, & qu'il lève des Troupes dans le Royaume de Valence. Ce qui confirme encore cette présomption, c'est que les principaux Rebelles ont tous pris ce chemin. On répand même, parmi le Peuple, que cet Alphonse s'étant sauvé du naufrage sur les côtes d'Afrique, a trouvé un azile à la Cour d'Albucaçim ; & qu'après l'avoir excité à vous déclarer la guerre, il s'est retiré secrètement dans le Royaume de Valence dans l'intention de se soulever contre vous.

ZARA, à part.

Qu'ai-je entendu ? ... Osmin n'est donc autre qu'Alphonse ? ... O Ciel ! mille circonstances que ma mémoire me rappelle m'assurent à la fois de cette vérité. Sa mort est aussi sûre que mon désespoir, si ce secret est découvert... Mais s'il ne l'est pas, quelle est mon espérance ? ... Il feroit pourtant indigne à moi de l'abandonner maintenant... Non, je veux le sauver. Et

ſayons ſi la reconnoiſſance eſt impuiſſante ſur ſon cœur.

GONZALE'S , *au Roi.*

Ce bruit peut être vrai. Il ſe peut pourtant auſſi que quelque Impoſteur ait emprunté le nom d'Alphonſe. La Reine peut vous apprendre, Seigneur, ſi quelque aventurier a paru ſous ce nom à la Cour d'Albucaçim.

LE ROI.

Pardon, Madame, ſi des affaires auſſi imprévûës nous dérobent des momens que je comptois donner à l'amour! Je me hâte de m'en débarrasser, pour me donner tout entier à l'aimable Zara.

Z A R A.

Une trop grande ſecurité eſt ſouvent dangereuſe, Seigneur: votre courage diminuë le danger à vos yeux. Tant qu'Oſmin verra le jour, je ne puis vous croire en ſûreté.

LE ROI.

Sa Sentence eſt prononcée: ſi vous ne le révoquez, il faut qu'il meure.

Z A R A.

J'approuve ſon ſuplice... Mais ce que je viens d'entendre, à votre arrivée en ces lieux, me rappelle un ſou-

262 L'EPOUSE EN DEUIL ;
venir qui peut vous être de quelque
utilité. J'ai oui parler d'un étranger,
nommé Alphonse, que la tempête a au-
trefois jetté sur nos côtes ; on préten-
doit même qu'il avoit eu plusieurs con-
férences avec le Roi mon époux : j'i-
gnore à quel sujet. Mais cet Alphonse
est parti secrettement à peu près dans
le tems de notre embarquement pour
l'Espagne. Ce que je me rappelle le
mieux , c'est d'avoir oui dire qu'une
intime amitié lioit ce même Alphonse
avec Héli, & le perfide Osmin.

LE ROI

Tout ceci justifie le bruit public !

Z A R A :

Et rend la mort d'Osmin nécessaire.

LE ROI.

Que l'on fasse au plutôt mourir tous
les Prisonniers ?...

Z A R A.

Non. Je voudrois auparavant vous
parler en particulier , avec votre Mi-
nistre.

LE ROI.

Sortez tous ?... Gonzalès, demeurez.

SCENE III.

LE ROI. GONZALE'S. ZARA;
SELIM.

ZARA.

MAnuel, quoique votre ennemie,
quoique votre Captive, la no-
blesse de vos procédés envers moi vous
rend digne de ma reconnoissance. J'ai
découvert tout le secret de la conspi-
ration tramée par Osmin contre vous,
& votre couronne ; & pour m'acquit-
ter de ce que je vous dois, je vous
avertis de vous défier de vos Gardes :
sçais même que plusieurs d'entre eux
ont résolu d'enlever Osmin dès qu'il
paroîtra pour subir son supplice.

LE ROI.

Quoi mes Gardes mêmes me fe-
roient infidèles ?

ZARA.

J'en suis certaine, Seigneur... Je ne
pourrois pourtant vous désigner en
particulier ceux d'entre eux qui sont
coupables.

264 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;
LE ROI.

En ce cas , que puis-je donc faire ?

Z A R A.

Peut-être puis-je vous aider. J'ai parmi ceux qui composent ma suite , quelques Muets dont *la Sultane Turque* me fit autrefois présent. Ces esclaves sont exercés depuis leur enfance au ministère de la mort. Ne pourroient-ils pas étrangler Osmin en secret ?

G O N Z A L E' S.

Seigneur , la Reine vous donne un bon avis.

LE ROI.

Que puis-je faire , Madame , pour vous marquer toute ma reconnoissance ? Ma couronne même , que vous sauvez aujourd'hui , pourroit-elle me rendre quitte envers vous ?

Z A R A.

C'est ce que nous verrons dans la suite. Quant à présent , Seigneur , ordonnez expressément que personne ne puisse aborder le Criminel à la réserve des Muets que je pourrois lui envoyer.

LE ROI.

Hola Gatzdes ?...

SCENE IV.

SCENE IV.

LE ROI, GONZALE'S , ZARA ;
SELIM, PEREZ. *Gardes.*

LE ROI.

Que les seuls Muets de la Reine
soient introduits dans la Prison
d'Olmin, & que l'entrée en soit refusée
à tout autre ; à moins d'un ordre signé
d'elle. Obéis, ou ta tête m'en fera rai-
son.

Z A R A.

Que cet ordre soit pour tout le
monde ; pour la Princesse même.

P E R E Z.

Votre Majesté sera obéie.

LE ROI.

Retirez-vous.

SCÈNE V.

LE ROI , GONZALE'S , ZARA ;
SELIM.

GONZALE'S , *à part.*

Cette défense particulière pour la Princesse me paroît suspecte, & cache quelque motif secret. La passion qui aveugle le Roi l'empêche sans doute d'y faire attention... Votre Majesté * pouvoit se dispenser de nommer la Princesse : vous ne pouvez guères la soupçonner d'intelligence avec le Maure.

ZARA.

J'ai pourtant appris qu'elle avoit eu assez de charité pour lui rendre visite dans sa Prison.

GONZALE'S.

La Princesse !...

LE ROI.

Que dites-vous , Madame ? Quoi, ma fille !...

* A Zara.

A C T E I V. 267

SELIM, *bas à Zara.*

Prenez garde, Madame : vous allez vous perdre !

LE ROI.

Cela n'est pas possible, Madame ; on vous a mal informée.

Z A R A.

C'est apparemment un de ces bruits dont la fausseté est si commune à la Cour ; n'en parlons plus... Je me retire, Seigneur, pour charger mes Muets des ordres de votre Majesté.

S C E N E V I.

LE ROI, GONZALE'S.

GONZALE'S.

Seigneur, j'entrevois du mystère dans les discours & dans la conduite de la Reine : tout m'en paroît obscur. En un mot, j'y vois matière à réflexions.

LE ROI.

Ah, qu'oses-tu penser ? Son procédé mérite toute ma reconnoissance.

GONZALE'S.

Seigneur, je me livre moins aisément

M ij

268 L'EPOUSE EN DEUIL,
ment aux apparences de la sincérité
dans une femme, & surtout dans une
ennemie. La haine de Zara pour le
Maure l'agite, & l'inquiète un peu
trop à mon gré; & j'oserois presque
croire que cette haine est simulée. Je
souhaite que les Muets vous servent
comme elle le promet: mais j'en dou-
te... Vos Gardes, dit-elle, sont ga-
gnés: comment? Par qui? De qui le
tient-elle? Osmin devoit mourir hier
au soir: à minuit elle obtient sa grace.
Ce matin, il étoit condamné de nou-
veau; il alloit expirer; maintenant ce
sont les Muets seuls qui doivent être
chargés de son supplice... Seigneur,
toutes ces circonstances rassemblées
ont peu de liaison entre elles.

LE ROI.

Il en résulte pourtant des vérités
dont l'évidence se manifeste.... Le tu-
multe excité dans la Populace; la fuite
des Seigneurs de ma Cour avec Héli;
l'existence prétendue d'Alphonse: tout
cela ne quadre-t'il pas avec ce qu'elle
nous a dit?

GONZALE'S.

J'en conviens, Seigneur; mais les

A C T E IV. 26

fureurs de la jalousie font souvent parler une femme plus qu'elle ne devroit ; & Zara s'en repent peut-être dès à présent. Peut-être me trompai-je : mais pourquoi cette précaution inutile contre la Princesse ? Il seroit bien étrange qu'Almerie eût été visiter Osmin : mais, en le supposant , quel intérêt Zara peut-elle y prendre ? Peut-on lui en supposer d'autre que celui qu'inspire à une femme jalouse la crainte d'une rivale aimable ?

LE ROI.

Je te rends grace , cher Gonzalès : tu m'éclaires ; & tes doutes me paroissent fondés. Mais crois-tu , cependant , que ma fille ait osé voir le Maure ?

GONZALE'S.

Si Osmin , comme le prétend Zara , est l'intime ami d'Alphonse , seroit-il bien étonnant que la Princesse eût désiré de lui parler ?

LE ROI.

Ami , ta réflexion est un coup de foudre qui m'éclaire en me frappant !... Hélas , ma fille est donc complice des trahisons de ce détestable Maure ?

270 L'EPOUSE EN DEUIL,
GONZALE'S.

Ah, Seigneur, je frémissois de le penser!... Mais, elle vient ici. Il seroit bon de l'interroger doucement sur ce qui concerne Osmin, & d'essayer si mes craintes ont quelque fondement réel. En ce cas, vous la verrez trembler pour les jours d'Osmin, ne seroit-ce qu'en qualité d'ami d'Alphonse. . . . Voyons, Seigneur, si elle osera solliciter votre clémence en faveur du coupable.

S C E N E V I I.

LE ROI, GONZALE'S, ALMERIE,
LEONORE.

LE ROI.

J Allois vous envoyer chercher, ma fille.... Faites retirer Leonore : j'ai à vous parler... Approchez : pourquoi tremblez-vous ? Pourquoi ces yeux enflammés & ternis par la douleur ? La nuit qui précédoit votre hymen avec Garcias devoit-elle se passer dans les san-

A C T E I V. 271

glots & dans les larmes? Le Soleil éclaireroit pourtant cette union que je desire, si ses rayons n'alloient point être souillés par le supplice infâme des scélérats qui conspiroient contre ma vie. Mais, de telles horreurs ne profaneront point cette auguste fête.

A L M E R I E,

Hélas! tous les jours désormais me sont égaux. Celui-ci est pour moi le jour de la mort: tous ceux qui le suivront, si mes vœux ne sont point exaucés, ne feront qu'ajouter à mon infortune, en prolongeant une vie qui pour moi devient un supplice.

LE R O I.

Eh, d'où naît donc ton infortune? Quel est le sujet de tes larmes?... Réponds: mais songe à me faire entendre le langage de la vérité. Tu m'as abusé trop long-tems: je te connois enfin. Voyons si tu peux être sincère... Tu te tais?... Ah, fille indigne, & dénaturée!...

G O N Z A L E ' S.

Hâtez-vous de parler, Madame!
Prévenez la colere du Roi.

M iij

272 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
ALMERIE.

Ciel ! Que puis-je lui dire ? Ne voit-il point mes larmes ? Ne lui prouvent-elles pas l'excès de mon malheur ?

LE ROI.

Elles annoncent du moins ton crime, & la noirceur de ton ame ; elles annoncent, malgré toi, ta coupable intelligence avec mes ennemis ; elles me montrent tes regrets d'avoir manqué ton Parricide.

ALMERIE.

O terre ! c'est dans ton sein que je cherche un azile... Sois touchée des maux que j'endure ; entens mes cris, ouvre-moi tes entrailles ! mere commune des humains, & la seule qui me reste, cache, ensevelis, engloutis le plus infortuné de tes enfans ! sauve-moi de la haine d'un Roi qui s'est lassé d'être mon Pere ; qui méconnoissant en moi la nature, & l'innocence, m'accable des noms affreux de parricide, & de rebelle !...

LE ROI.

Lève-toi ? Lève-toi, dis-je ? je te l'ordonne... Et si tu veux te purger de de ces titres détestables, jure que tu

n'as jamais vû cet étranger, ce scélérat
condamné au supplice, cet infâme Os-
min !

ALMERIE.

Je jure, Seigneur, que l'innocence
a toujours guidé mes pas, & toutes
mes démarches... J'en atteste le Ciel !

LE ROI.

Equivoque grossiere ! mais qui prou-
ve pourtant ton crime... O Ciel, elle
l'avoue ! Elle a donc vû ce malheu-
reux !... Quels supplices, que les hor-
reurs pourront assez me vanger ?...

ALMERIE.

Hélas, je suis perdue !

LE ROI.

Entens-moi donc Perfide, & repli-
que si tu peux. Soutiens-moi que ton
Alphonse n'est point vivant ; ose me
nierque le traître Osmin ne soit pas...

ALMERIE.

Ah, tout est donc découvert !... Eh
bien, nous périrons tous deux... Com-
bien de morts n'aurois-je pas souffert
plûtôt que de révéler ce secret fu-
neste ! La colere de mon Pere même ;
quoique plus redoutable pour moi que
celle des enfers ; tous les tourmens qui

274 L'EPOUSE EN DEUIL ;
te sont préparés n'auroient pû me l'arracher!..

LE ROI.

Ciel ! Puis-je entendre cet horrible aveu ?... Fuis, malheureuse ? Préviens les justes transports de ma rage ! Crains, qu'en maudissant le jour qui me rendit ton Pere , je ne punisse ton forfait !..

ALMERIE.

Seigneur , en rappelant ce doux nom de Pere , daignez voir en moi votre fille ! daignez la voir à vos genoux !... Maudissez maintenant , si vous le pouvez , le jour de ma naissance ; méconnoissez en moi cet objet digne autrefois de toute votre tendresse. Hélas un enfant prosterné trouva-t'il jamais un Pere inflexible ? Embrassa-t'il jamais ses genoux envain ? Non , cette humble posture , favoriséé du Ciel , fut toujours suivie d'un heureux succès : elle eut toujours droit d'éteindre le couroux , & de rallumer l'amour paternel !... O mon Pere ! daignez donc m'entendre ; daignez me voir rampant à vos pieds !..

LE ROI.

Profite de cet instant , & de la légé-

ACTE IV. 275
re impression que ta douleur fait sur
mon ame , pour me laisser partir.

ALMERIE, *l'arrêtant.*

Non, je ne me releverai jamais :
non , je vous retiendrai toujours jus-
qu'à ce que votre ame attendrie m'ait
accordé sa grace !...

LE ROI.

Sa grace ! de qui me parles tu ?
Prends garde ! je ne veux point t'en-
tendre : mais je jure par le Ciel que le
coupable périra , dût ma fille , dussai-
je moi-même partager son supplice !..
Laisse-moi , retire-toi... Qu'on appelle
ses femmes ?...

La suite d'Almerie revient.

ALMERIE.

Non , Seigneur ! Non , mon Pere ,
je ne vous quitte point ; & dussiez-
vous m'entraîner après vous sur la ter-
re , je vous demanderai toujours la
grace de mon époux.

LE ROI.

Que parles-tu d'époux ?... Est-ce toi
que j'entens ?... Ton époux ? ... Juste
Ciel !... Et quel est-il ?

276 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;

ALMERIE.

Oui, Seigneur, il est mon époux !..

LE ROI.

Qui ?

ALMERIE, *tombant évanouie.*

O....

GONZALE'S, *aux femmes.*

Accourez ? secourez-la.

ALMERIE.

Non, laissez-moi mourir !... J'attendrai mon époux dans le tombeau !...

LE ROI.

De qui donc parle-t'elle ?...

GONZALE'S.

Seigneur, la crainte, & la douleur ont sans doute dérangé...

ALMERIE.

Non, je parle d'Osmin, je parle de mon époux...

LE ROI.

Osmin !

ALMERIE.

Non pas Osmin, mais Alphonse...

Oui, c'est lui, j'en atteste le Ciel & la terre !...

LE ROI.

Son délire augmente encore ; & ma fureur ne me permet pas d'en entendre

d'avantage... J'entrevois quelque mis-
tère affreux que j'approfondirai plus
à loisir... Prenez-en soin; apportez-
moi de ses nouvelles; & craignez sur-
tout qu'elle n'attente sur ses jours.

S C E N E VIII.

ALMERIE, GONZALE'S, L E O-
N O R E, *Suite.*

ALMERIE.

AH, Seigneur, arrêtez!... Non,
ce n'est point un délire... Plût au
Ciel que ç'en fût un!... Hélas, il est
parti!...

GONZALE'S.

Calmez-vous, consolez-vous, Ma-
dame.

ALMERIE.

Malheur à la langue qui m'exhorte
à la consolation! Malheur à la mienne
qui n'a pû attendrir mon Pere! Mal-
heur à ces foibles bras qui n'ont pû le
retenir; qui n'ont pû l'empêcher d'al-
ler porter la mort à mon cher Alphon-
se!...

278 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
GONZALE'S.

L'excès de la douleur trouble vos sens, Madame. Alphonse est loin d'ici, & ne craint pas le courroux de votre Père.

ALMERIE.

Fuis, laisse-moi lâche flateur, cause indigne de mes ennuis ; puisse le Ciel te punir, ainsi que ta coupable race : mais toi sur-tout, dont l'adroite & détestable politique me fit dévoiler mon fatal secret, me fit avouer enfin que le nom d'Osmin cachoit mon Alphonse !

GONZALE'S.

Dieux ? qu'entens-je !...

ALMERIE.

D'où vient ce frémissement ? Qu'as-tu donc entendu ?... Serait-ce la cloche funeste qui annonce le trépas de mon époux ?... Regarde, cruel ! vois cette tête pâle, & sanglante, qui semble vouloir te parler !... Vois plus loin cette main décharnée, qui te présente un poignard !... Je m'en empare, je le saisis.. Mais quelle voix funèbre perce les airs, & crie au Meurtre ?... Ah, c'est celle d'Anselme, c'est celle de

A C T E IV. 279

mon Pere : elle sort du creux de son tombeau ; je la reconnois , la suis , je vais retrouver mon Alphonse !...

S C E N E IX.

GONZALE'S , *seul.*

S On état est affreux , & ma surprise est extrême. Osmin nous cacheoit Alphonse !... Cet événement surpasse toute ma politique ; je ne l'aurois jamais soupçonné sans la méprise de la Princesse... Mais , il est son époux , dit-elle ? Que devient donc mon fils ? Que devient la couronne qui devoit illustrer ma postérité ?... Réfléchissons sur tout ceci... En parlerai-je au Roi ?.. Mais , si les choses sont en effet portées à cette extrémité ; si Alphonse étoit réellement l'époux de la Princesse.. Le Roi pourroit se laisser fléchir : le mal est sans remède ; la nature parleroit pour cette même fille , malgré la haine invétérée qu'il conserve pour le sang d'Anselme... Cette dernière réflé-

280 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
xion me détermine : c'est une foibles-
se de craindre comme douteux tout ce
que nous pouvons rendre certain...
Mais, comment prévenir Zara qui
prétend sans doute le faire échaper?...
J'en entrevois le moyen... Oui, me
voilà tout justifié : Osmin est un ami
d'Alphonse. Si je balance encor, si je
perds le moment d'exécuter mon pro-
jet, cette femme est subtile ; elle amu-
fera le Roi : hâtons-nous de la préve-
nir.... Cher Alonzo, tu ne pouvois
arriver dans un moment plus propice.

S C E N E X.

GONZALE'S, ALONZO.

ALONZO.

LE Roi vous demande, Seigneur.
GONZALE'S.

Peu m'importe, ami. Un sujet bien
plus important me retient.

ALONZO.

Ordonnez, Seigneur : je dirai que
je ne vous ai point vû.

ACTE IV.

281

GONZALE'S.

Tu m'obligeras, cher ami... J'aurois pourtant besoin de ton secours... Parle; puis-je compter sur toi?... Il s'agit de me rendre un service.

ALONZO.

Seigneur, je suis votre créature.

GONZALE'S.

Dis plutôt que tu es mon ami... J'ai déjà vû des preuves de ton courage.

ALONZO.

Commandez; disposez de mon bras; Seigneur, il est à vous.

GONZALE'S.

Je te prens au mot. Tu as remarqué sans doute parmi les gens de la suite de la Reine des esclaves Muets?

ALONZO.

Oui, Seigneur.

GONZALE'S.

Pourrois-tu promptement, & sans bruit, me procurer l'habillement de l'un d'entr'eux? Fallût-il l'obtenir par sa mort, te sens-tu capable de me faire ce sacrifice?... Quant à la récompense, compte sur moi, elle surpassera tes vœux.

282 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
ALONZO.

Les vôtres seront remplis, Seigneur,
Où pourrai-je vous retrouver ?

GONZALE'S.

Je t'attens dans mon appartement.
Use de la plus grande diligence ; & dis
au Roi, que tu ne m'as point rencontré.

SCÈNE XI.

GONZALE'S.

MA réussite est maintenant certain-
ne. Alphonse mort, le plus grand
obstacle est levé : Almerie peut épou-
ser mon fils. Il sera Roi ; c'est où se
borne tout mon espoir.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un appartement
du Palais.*

LE ROI , P E R E Z , ALONZO.

LE ROI.

QUoi, l'on ne peut le trouver ?
il s'absente bien mal à propos !...
Personne, dis-tu, n'est venu ? Ni la
Reine, ni son Eunuque favori, ni au-
cun de ses Muets ?...

P E R E Z.

Non, Seigneur.

LE ROI.

A-t'on exécuté mes ordres, envers
Osmin ?

284 L'ÉPOUSE EN DEUIL ;
P E R E Z.

Seigneur , on a redoublé ses chaînes , au point que ce malheureux accablé sous leur poids parviendrait plutôt à ébranler la terre qu'à briser les nœuds qui le retiennent.

LE ROI.

Tant mieux...

Un Muet paroît , & se sauve en voyant le Roi.

Arrêtez , saisissez ce Muet : courez Alonzo... Ma présence a paru le surprendre , & l'effrayer : je crois même lui avoir vû cacher un papier dans son sein..,

ALONZO , *revenant.*

Quelle preuve sanglante d'une fidélité barbare !

LE ROI.

De quoi donc s'agit-il ?

ALONZO.

Dès que le Muet se voit arrêté , il tire précipitamment ce papier de son sein , & se met en devoir de l'avaler. je lui saisis le bras , il résiste , j'arrache le papier... au même instant ce furieux tire un poignard , & s'en perce le cœur !

ACTE V. 285

LE ROI.

Qu'on l'emporte, de crainte que
la Reine ne le voie.

ALONZO *à part.*

Sa dépouille acquitera ma promesse
envers Gonzalès.

SCENE II.

LE ROI, PEREZ.

PEREZ, *à part.*

Cette lecture agite bien le Roi! ..

LE ROI.

Quoi, mon plus mortel ennemi est
dans mon Palais même! ..

Il acheve de lire le Billet.

O Ciel! accorde-moi le sens froid
dont j'ai besoin! .. Mais non, aug-
mente, irrite plutôt dans mon cœur
les feux de l'implacable vengeance! ..
Que fais-tu ici toi?

PEREZ.

Seigneur...

LE ROI.

Fuis, vil Esclave? ... Qui te rend
assez audacieux pour oser être témoin

286 L'ÉPOUSE EN DEUIL ,
des foibles d'un Roi ? Pour le voit
succomber , ainsi que toi , sous le joug
des passions ? ... Mais non ; arrête ,
ou tu es mort ! ... Je suis environné
de Traîtres ; & toi-même en augmentes
le nombre. Ne sçavois-tu pas que cet
Osmin , étoit Alphonse ? Ignorois-tu la
visite secrète qu'il a reçue de ma
fille ? ... Quel autre que toi favorisa,
& cacha leur entrevue ?

P E R E Z.

Ah , Seigneur ! rien n'égalé ma sur-
prise ... & j'atteste le Ciel ! ..

L E R O I.

Tu mens Traître : tu es complice de
Zara ; j'en tiens ici la preuve*
Je te rendrai pourtant ta liberté...
Cela est encore repeté ailleurs ...
*Je dispose de ceux à qui ta garde est
confiée ...* Que me répondras-tu , mal-
heureux ?

P E R E Z.

Votre Majesté ne m'avoit-elle pas
enjoint d'obéir aux Ordres de la Rei-
ne ? ...

L E R O I , *continuant de lire.*

Et malgré tout , je briserai les fers

* LI III.

d'Alphonse . . . Détestable Alphonse !
 Infidèle, & perfide Zara ! Fille indigne
 du jour ! . . . Sors de mon cœur amour ,
 passion lâche & timide , entraîne avec
 toi les tendres sentimens de la nature :
 fais place à la haine , à la vengeance ,
 à toutes les fureurs dignes d'occuper
 un cœur outragé ! . . . Mais ne puis-je
 faire retomber sur eux tout cet ouvra-
 ge d'iniquité , & les écraser par sa chû-
 te ? . . . Approche , infame ? Réponds-
 moi ?

P E R E Z.

Seigneur , mes longs services n'ont
 point mérité ce titre.

L E R O I , *en le frappant.*

Tu m'oses répliquer ? Tien , voilà
 mon excuse . . . Tes services ! . . . Ta
 vie , ton ame , tes biens , tout n'est-il
 pas à moi ? . . . Ecoute , & songe à m'o-
 beir , ou ta tête est prête à tomber.
 Vole , & plonge ce poignard dans le
 cœur d'Alphonse . . . Tu frémis ? Ré-
 pons , obéis , ou . . .

P E R E Z.

. . . J'obéirai , Seigneur.

L E R O I.

Songes-y . . . que l'ingrate le trouve

288 L'EPOUSE EN DEUIL,
mort, en arrivant à sa prison... At-
tends? Il me vient une autre pensée...
ajoutons encore à mon stratagème, &
à sa douleur... dès que tu auras tué
Osmin, apporte moi la Robe; & fais
en sorte que la prison d'où la perfide
compte aller l'arracher soit assez ob-
scure pour tromper la vue... Je pré-
tens m'y rendre alors: suffisamment
déguisé sous l'habit & le Turban d'Os-
min, je veux la convaincre en face
de son horrible trahison... Mais elle
vient, & je la méprise trop pour l'at-
tendre. Suis moi, viens, & cours ser-
vir ma rage.

S C E N E III.

Z A R A. S E L I M.

Z A R A.

Q Uoi, ce muet ne revient point?...
Ah! c'est le Roi... Il m'évite?
& ses regards enflammés n'expriment
que la haine, & la vengeance?...
Crais-tu qu'il m'ait appercüe?

S E L I M.

S E L I M.

Oui , Madame : mais comme si ce regard étoit un crime , je l'ai vû se hâter de le détourner , & porter fièrement ses pas ailleurs.

Z A R A.

Il m'a vuë , & il me fuit ! Je crains que tu ne m'aies perduë ! Ton grossier artifice a sans doute été découvert . . . Ah , je l'avois prévu . . . Voilà l'effet de tes foibles conseils !

S E L I M.

Me préserve le Ciel de voir jamais ma Reine malheureuse par ma faute ; ou de voir tourner contre elle les moyens que mon zé le employe pour la servir ! . . . La *prescience* appartient au ciel seul , l'homme est aveugle sur ce point. Si je me suis trompé , Madame , ne me l'imputez point à crime , n'en accusez que la nature , & punissez-la en moi. Ce n'est ni la crainte , ni l'amour de la vie qui me touche : je ne veux qu'être puni , & pardonné. Frappez , Madame : le devoir m'offre à votre vengeance.

Z A R A.

Tu es trop méprisable pour que ta

290 L'EPOUSE EN DEUIL ,
vie ou ta mort soient dignes de m'oc-
cuper maintenant. Des soins plus im-
portants m'agitent... Si je juge à pro-
pos que tu meures , je te l'ordonnerai.
Regarde-moi , & crains de rien oppo-
ser aux ordres que tu vas recevoir !
Que les deux Muets qui me restent
soient prêts à m'accompagner dans le
moment avec chacun une coupe du
poison le plus subtil, & le plus violent..
Oui , Osmin , oui : sois Osmin , ou Al-
phonse je te donnerai la liberté , si tu
oses me suivre ; si tu oses partager le
fort que je me prépare. J'ai promis de
rompre tes fers : Zara remplira sa pro-
messe.

SCENE IV.

*Le Théâtre change , & représente une
Prison.*

GONZALE'S, * *un poignard à la main.*

POint de Gardes ! point de sentinel-
le ! rien de fermé !... La nuit la
plus tranquille ne vit jamais de plus pro-

* Sous l'habit d'un Muet.

fond silence... La mort auroit-elle déjà rempli son office en ces lieux?... Avançons ; voilà mon chemin... Quoi cette porte même est ouverte !... Je l'aperçois : il dort... Tout est plongé dans l'obscurité ; & la foible lueur de cette lampe suffit à peine pour diriger mes pas... Il semble qu'il ait caché son visage exprès pour favoriser mon entreprise. Achéons-la , & dérobons-nous au plutôt d'ici... J'entens du bruit ? Quelqu'un s'approche... Est-ce toi , cher Alonzo?... Je me trompois sans doute : il m'attend sûrement au dehors... Je voudrois avoir accompli mon projet... Traînons-nous doucement jusqu'à lui , perçons-lui le cœur ; & laissons ici cet indigne habillement pour répondre de mon forfait.

S C E N E V.

G A R C I A S , A L O N Z O .

G A R C I A S .

A Lonzo , est-ce toi ? Parle vite , dis-moi ce qu'est devenu mon Pe-

292 L'EPOUSE EN DEUIL,
re ? Où est-il ? Où est le Roi ? Qu'ils
se montrent , ou tout est perdu !... Les
ennemis ont surpris la ville : nous al-
lons tous périr !...

A L O N Z O.

Seigneur , votre Pere vient d'entrer
ici : je vais l'appeller... Hola , Sei-
gneur Gonzalès ? hola ?...

SCENE VI.

G A R C I A S , A L O N Z O , G O N Z A -
L E ' S , *ensanglanté.*

G O N Z A L E ' S.

Que le Ciel vous punisse !... A quoi
tendent ces clameurs ? Que vou-
lez-vous mon fils ?

G A R G I A S.

La ruine , l'esclavage , & la mort ;
arrivent à la fois dans Grenade !... Où
est le Roi , Seigneur ?... Mais de quel
fang mon Pere est-il souillé ? De quelle
horreur son visage est il obscurci ?

G O N Z A L E ' S.

Ne t'en informes point... Dis-moi

plûtôt la cause de tes sinistres exclamations. Parle , explique-toi ?

G A R C I A S.

La porte de l'Orient est livrée aux ennemis , tout est rempli de morts & de mourants , le Palais même sera bientôt livré à leur fureur, si le Roi par sa présence ne vient pas ranimer le courage de ses Troupes éperduës. On prétend que le perfide Perez , & le Prisonnier Maure échapé de sa chaine , augmentent le nombre des rebelles.

G O N Z A L E ' S.

Plût au Ciel que le reste ne fût pas plus vrai que ceci!.. Le Maure n'est plus mon fils. C'étoit Alphonse lui-même , caché sous le nom d'Osmin ; & ce poignard fume encor de son sang.

G A R C I A S.

Vous vous trompez , Seigneur. Perez , en fuyant , crioit à haute voix que ce même Maure qui le suivoit , étoit le Prince Alphonse.

G O N Z A L E ' S.

Entre dans ce cachot ; & tâche de reconvaincre par tes yeux de la fausseté des bruits populaires...

Garcias entre dans la Prison.

294 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
ALONZO.

Seigneur, il est certain que Perez
a déclaré en se sauvant la cause de sa
révolte. Le Roi l'avoit frappé...

GARCIAS, *rentrant.*

Quelle horreur ! quel affreux specta-
cle !...

GONZALE'S.

O Ciel ! que dit mon fils ?...

GARCIAS.

Puissent mes yeux s'éteindre, puisse
ma langue se sécher plutôt que de re-
voir, ou de raconter un pareil for-
fait !... O barbare méprise ! O coup fa-
tal ! Le Roi...

GONZALE'S, & ALONZO.

Le Roi !

GARCIAS.

Le Roi lui-même, étendu, mort,
& baigné dans son sang !... Appro-
chez, regardez ?.. Le voilà ! Ne le re-
connoissez-vous pas couvert des habits
d'Osmin !... Comment ? Par quelle
erreur ce crime horrible se trouve-t'il
commis ? Mais qu'importe comment :
Et que nous reste-t'il à faire, pour l'ex-
pier, que de nous immoler nous-mé-
mes !

GONZALE'S.

O funeste imprudence ! O malheureux vieillard !... Où sont vos épées ? Approchez , frapez , voilà l'Auteur du crime ! Souillé du sang de mon Roi , de mon Maître , de mon ami , je suis digne de périr par la seule main de mon fils...

GARCIA S, *reculant.*

Que faites-vous , grands Dieux ! Qui moi ? Que je punisse un forfait par un crime plus détestable encore !.. La terre frémit déjà du sang que vous avez versé : épargnons-lui de nouvelles horreurs.

GONZALE'S.

O mon fils ! Tu sçais combien je t'aime ! N'impute ce malheur qu'à l'aveuglement de ma tendresse. C'est elle qui m'a rendu ambitieux , lâche , & sanguinaire ; c'est pour toi que je me suis plongé dans cet *Océan* de crimes : j'en repoussois les flots d'un bras foible , tandis que l'autre portoit la Couronne dont je comptois orner ton front. Mais surchargé par son poids , je péris à l'aspect du rivage !

N iij.

296 L'ÉPOUSE EN DEUIL;

GARCIA S.

O malheureuse ambition!... Mais qu'entens-je ?...

On entend un grand bruit d'armes.

C'est l'ennemi qui pénètre jusque dans ces lieux. N'approfondissons plus la cause de cette erreur fatale ; songeons au danger qui nous menace. Que faire maintenant ?... Si le bruit de la mort du Roi se répand , le désespoir va s'emparer du reste de nos soldats : ils vont tous se rendre au Vainqueur.

ALONZO.

Seigneur, j'imagine un moyen de cacher son corps... Mais ne m'interrogez pas. Vous pourriez condamner maintenant ce que vous approuverez dans la suite...

Il rentre dans la Prison. Le bruit d'armes redouble.

GONZALE'S.

Le tumulte augmente!... Quel que soit le projet d'Alonzo, il est nécessaire d'entretenir nos Troupes dans l'espérance de voir bientôt le Roi à leur tête,

G A R C I A S.

J'y cours, Seigneur : mais je crains bien qu'il ne soit trop tard ! N'importe : mon courage va tout tenter. J'attens de lui la victoire, ou la mort.

S C E N E VII.

G O N Z A L E ' S , A L O N Z O .

G O N Z A L E ' S .

Q U'as-tu fait Alonzo ?

A L O N Z O :

Ce que je n'aurois pas fait, il y a une heure, pour l'Empire de l'Univers ! Mais qu'est-ce qu'un Roi mort ? Son corps est-il plus sensible que celui d'un autre homme ?... J'en ai séparé la tête, que j'ai cachée dans un coin, sous les habillemens du Muet. A l'égard du corps, je l'ai laissé en vue, pour que ceux qui viendront dans cette Prison puissent le prendre pour celui d'Osmin ; pour que les Gardes mêmes, en cherchant par-tout le Roi, ne puissent

N v

298 L'EPOUSE EN DEUIL ,
rien soupçonner de ce qui s'est passé.
G O N Z A L E ' S .

L'action est atroce, & digne des horreurs de cette journée, Mais le scrupule est maintenant hors de saison. . . . Cours, cher Alonzo, vole au secours de mon fils. Je vais te suivre avec le reste de mes amis, pour tâcher, si tout est perdu, de favoriser du moins la retraite.

S C E N E V I I I .

*Z A R A , suivie par deux Muets ;
portant des Coupes.*

Z A R A .

QUEL silence effraiant dans ces retraites
sombres

Semble ajouter l'horreur à l'épaisseur des
ombres !

Quoi cet azile affreux du crime , & des re-
mords ,

Où le vivant déjà se croit au rang des morts ;

Où l'innocent mourant à côté du coupable ,

Sémit également du malheur qui l'accable ;

Où l'aspect des Bourreaux , des tourmens , &
des fers ,

Peint aux yeux effraïés l'Image des Enfers :

Quoi , ce triste donjon , privé de la lumière

Devient-il tout à coup un vaste cimetièrè ?

D'où vient que malgré moi je voudrois
reculer ?

Et depuis quand mon cœur apprit-il à trem-
bler ?

Quoi ! brûlant de périr avec l'objet qu'il aime,

Prévoiroit-il des maux plus grands que la mort
même ?

Cedons à la terreur dont je le sens saisi :

Instruisons mon Amant que je l'attens ici . . .

*Elle fait signe à l'un des Muets d'entre
dans la prison , & d'appeller Osmin.*

Helas ! de mon amour , quelle preuve sang-
lante

Osais-je lui donner ! . . . Mais , de quelle épou-
vante

Cet Esclave , en fuyant , me paroît-il frappé ? ..

Il s'arrête , il frémit . . . sans doute il s'est
trompé :

Voions . . .

300 L'ÉPOUSE EN DEUIL,

*Elle s'approche de l'intérieur du Théâtre,
qui s'ouvre, & laisse voir le
Cadavre.*

Dieux, quel spectacle ! ... Il est mort ! ... Sort
barbare !

Tandis qu'à t'obéir mon ame se prépare,
Qu'à mourir avec lui je sentois moins d'hor-
reur,

Ta haine m'ôte encor cette triste douceur !...
Lâche, & perfide Roi ! jour à jamais funeste !..

SCENE IX.

Z A R A. S E L I M.

S E L I M.

LA fuite est maintenant l'espoir seul qui
nous reste :

Je cherche en vain le Roi ; les momens vous
sont chers.

Z A R A, *en le poignardant.*

Malheureux, puisses-tu le trouver aux En-
fers !

SCENE X.

ZARA , *seule.*

ALphonse ! Cher Amant ! Ce n'est point ton trépas que je pleure : Notre sort étoit arrêté ; Nous devions périr ensemble. Mon regret n'est pas non plus de te survivre : Je sçai le moyen de te rejoindre. Mais , tu mourus sans connoître mon cœur ! Tu connus ma tendresse , mais tu n'en connus pas tout l'excès. Tu ne prévoyois pas que Zara , ne pouvant te sauver , dût trouver un soulagement à sa douleur en mourant avec toi. Tu es mort , sans avoir eu cette preuve de mon amour. Elle auroit peut-être attendri ton cœur Mais que dis-je ? Le sort ne peut rien sur ton ame. Elle voit , elle pénètre maintenant jusqu'au fond de la mienne ; & ma constante fidélité ne peut plus être suspecte à mon amant. . . . Qui peut donc encor me retenir ici ? .. Qu'on m'apporte la coupe ? . . .

302 L'ÉPOUSE EN DEUIL ,

*Un Muet, à genoux, lui présente une
des deux coupes.*

Ame de mon amour! dans un instant
je vole sur tes traces * ... O liqueur
secourable, je te sens déjà dans mon
cœur! ... Un froid mortel glace déjà
mes veines... Je veux expirer à côté
de mon amant... Esclaves, couchez-
moi auprès de lui? ... Hélas, il sem-
ble s'éloigner de moi! ... Je cherche
en vain son visage... Quoi, tu me
fuis encore! ... Il m'échape... & je
ne sens... & je ne vois plus rien!...

*Zara expire, & les muets restent à
genoux à côté d'elle.*

S C E N E X L

ALMERIE. LEONORE. *Les deux
Muets, &c.*

A L M E R I E .

AH, cherchons-le dans cette ca-
verne affreuse.... Ce n'est qu'ici,
ou dans le tombeau que je puis le ren-
contrer.

* Elle boit.

ACTE V.

LEONORE.

Ciel , quelle scène d'horreurs !...
L'Eunuque Selim massacré !...

ALMERIE.

Tant mieux : c'est la mort que je
cherche ici... Où est-il ? J'ai besoin
d'un guide : les larmes m'ont éteint la
vue.

LEONORE.

Helas , que vois-je un peu plus loin ?
Zara pâle... morte !... deux hommes
affreux à côté d'elle , les meurtriers
sans doute , déchirés par leurs remords ,
& gémissans trop tard de leur forfait...
Mais , Ciel , qu'ai-je vû !... Fuyons ,
fuyons Madame , sauvons-nous d'un
horrible séjour , où les spectacles
effraians se multiplient !... Gardez-
vous bien d'ouvrir les yeux... Un poi-
gnard prêt à les fraper seroit moins re-
doutable pour vous !... Dieux , qu'ai-
je vû !...

ALMERIE.

Ah , ma crainte me le peint !...
C'en est donc fait ? Alphonse n'est
donc plus ? Je l'ai donc perdu pour
jamais ?... pour jamais !... Ap-
prochons , vérifions tout mon mal-

304 L'EPOUSE EN DEUIL,

heur. . . . Il est mort ! & son sang cou-
le encore ! . . . Quelle main cruelle a
commis cet affreux homicide ? & quels
yeux plus cruels encore ont pû la gui-
der ? . . . Les miens ne versent point
de larmes : la source en est tarie. Un
calme subit s'empare de mes sens,
comme si j'avois lieu d'être tranquille :
cependant mon Epoux est mort ! . . .
Mais ces barbares ne pleurent plus ;
leurs yeux se fixent sur moi ! La mort
suit, sans doute, tous leurs regards ? . . .
Approchez , cruels : envisagez - moi ,
voyez votre erreur. Tous ces malheu-
reux étoient innocens ; c'étoit sur moi
que devoit tomber votre rage : pre-
nez votre victime , voilà mon sein,
frappez ! . . . Mais quoi , leurs signes
paroissent exprimer leur douleur , &
leur innocence !

*Les Muets lui montrent du doigt la
Coupe renversée.*

Mais , que me montrent - ils ? une
Coupe ! ah , je conçois tout ce qui
s'est passé . . . O généreux désespoir ! . . .
Pourquoi ne puis-je l'imiter ? . . .

Les Muets lui montrent l'autre Coupe.

Grace au Ciel , j'en vois encore

ACTE V. 305

une ! . . . Elle est pleine , sans doute ;
& je dois trop à la main libérale qui
me la présente pour ne pas remplir ses
intentions

LEONORE.

Arrêtez , arrêtez , Madame ? dai-
gnez me voir à vos genoux ! . . .

ALMERIE.

J'y verrois l'univers entier , sans en
être attendrie Regarde , vois cet
objet déplorable étendu sur la terre ;
& juges si je puis t'entendre ?
Cher Amant , cher Epoux , reçois mon
dernier adieu !

*Almerie s'approche du Corps mort , &
laisse tomber la Coupe.*

Dieux , quelle horreur ! . . . la Tête . . .
je succombe ! . . . j'expire ! . . .



SCÈNE DERNIÈRE.

ALMERIE, LEONORE;
ALPHONSE, HELI, PEREZ,
GARCIA S.

Prisonniers Gardes.

ALPHONSE.

Où est-elle ? Courons, sauvons-la, arrachons-la des bras de la mort !...

ALMERIE, *évanouie.*

Hélas !...

ALPHONSE, *à sa suite.*

Laissez-moi, je la soutiendrai seul... L'ardeur de mes soupirs ranimera ses sens... C'est à l'amour à lui rendre la vie... Chère épouse revis ! Renais adorable Almerie ! Ouvre les yeux, vois ton époux... C'est lui, c'est ton Alphonse qui t'embrasse...

ALMERIE.

Où suis-je ?... Et quel songe trompeur...

ALPHONSE.

Ah , puisse-tu ne jamais rêver moins délicieusement ! ni goûter , éveillée , des plaisirs moins réels !

ALMERIE.

Quoi la mort me le rend encore !... Dieux puissans confirmez ce nouveau miracle !.. Mais puis-je en croire le témoignage de mes yeux ? N'ai-je pas vû mort, le même objet qu'ils me montrent vivant ?... Oui , je dois les en croire : ce que j'ai vû n'étoit que des phantômes , que des visions effrayantes enfans de ma douleur , & de mon désespoir... Maintenant , c'est Alphonse , c'est ma vie , c'est mon époux ! C'est lui que j'embrasse ! Mes malheurs sont passés ; & le Ciel attendri par mes larmes , sans doute attendra l'ame d'un Pere...

ALPHONSE.

O ma chere Almerie ! la félicité de cette vie ne peut être entièrement parfaite. Malgré les transports de ma joie, mon cœur frémit de la douleur que je te vais causer ! Ton Pere est mort victime d'un artifice qu'il avoit inventé pour me faire périr. Gonzalès, & Alon-

308 L'ÉPOUSE EN DEUIL,
zo , en expirant après le combat
nous ont tout appris : le Ciel a fait re-
tomber sur eux tous les maux qu'ils
nous préparoient... Je gémis de voir
couler tes larmes : mais je ne puis les
condamner... Malheureuse Zara!...
Hélas , cette coupe m'annonce ton
erreur , & ta fin... Et toi , Garcias,
fils vertueux d'un Pere criminel, ad-
mire avec moi la justice de l'Être su-
prême ; & que ce fameux événement
apprenne à l'innocence à ne jamais dé-
sespérer de son sort.

F I N.

TAMERLAN,

TRAGEDIA

DE M. ROWE.

.... *Magnus ad altum
Fulminat Euphrataen Bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque aëctat Olympo,*

Virg. Georg. 4.

(5)



PERSONNAGES.

TAMERLAN , Empereur des Tartares.

BAJAZET , Empereur des Turcs.

AXALLA , Prince Italien , Général & Favori de Tamerlan.

MONESÉ'S , Prince Grec.

STRATOCLES , Ami de Monesés.

LE PRINCE DE TANAI'S , Général , & Parent de Tamerlan.

OMAR , Général Tartare.

MIRVAN , } Généraux Parthes.
ZAMA , }

HELY , Eunuque , Favori de Bajazet.

UN DERVIS TURC.

ARPASIE , Princesse Grecque.

SELIMA , Fille de Bajazet.

SOLDATS PARTHES , ET TARTARES ;
MUETS , GARDES , &c.

La Scene est dans le Camp de Tamerlan , près d'Angoria , en Galatie.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre représente la Tente de
TAMERLAN.*

LE PRINCE DE TANAYS, ZAMA,
MIRVAN.

LE PRINCE DE TANAYS.



Enissons le Soleil, dont
les rayons naissans se
répandent sur notre Ar-
mée, & font briller
nos armes d'un nouvel
éclat ! O mes amis, vit-on jamais la
guerre dans un appareil plus pom-
peux, & plus terrible ? Voyez, de
cette hauteur, toutes les plaines de
Galatie couvertes de troupes innom-

brables. L'œil surpris de ce nouveau déluge , cherche en vain la surface de la terre : ce vaste horizon n'offre à la vue que le Ciel , & des armes !

ZAMA.

L'Asie étonnée sçait que ce jour doit lui donner un maître : elle aspire après l'instant qui doit finir ses maux , briser ses fers , enchaîner la tyrannie , rendre la paix enfin à ces climats délicieux ; & c'est de l'invincible Tamerlan qu'elle attend ce bonheur.

MIRVAN.

C'est lui , en effet , que le Ciel semble avoir choisi pour être le fléau de l'orgueil immodéré , de l'ambition cruelle ; pour vanger en un mot le monde gémissant. La justice guida toujours son épée victorieuse , & le succès couronna toujours ses exploits : comme si le même Ciel avoit dit à Tamerlan , lève-toi , combats , sois mon champion : plus semblable à moi que tout autre mortel , imite-moi , protège la vertu , punis le vice.

LE PRINCE DE TANAIS.

Modéré dans ses desirs comme dans ses actions , exempt des vices trop ordinaires

A C T E I. 313

dinaires aux Souverains, sour au zèle indiscret des Prêtres fougueux, il ne tira jamais l'épée contre les oppresseurs du peuple : la défense du foible opprimé est le seul motif qui pût jamais le déterminer à la guerre ; & je l'ai toujours vû gémir, en triomphant, du sang que ses victoires avoient fait couler.

M I R V A N.

Quelle ame ! ... Oui, dût la nature ne l'avoir point formé du sang le plus illustre, les vertus de Tamerlan lui eussent assujetti tous les cœurs ; les héros les plus renommés l'eussent choisi pour leur ami : tel est l'attrait de la vertu ! aussi le vaillant Axalla, ce Prince Italien, dont les arts & la politesse d'Europe semblent encore annoblir le courage, a-t-il abandonné sa patrie pour consacrer sa valeur au service de Tamerlan.

LE PRINCE DE TANAI.

Axalla n'a pas lieu de s'en repentir ; son mérite a produit tout son effet sur l'ame de notre maître, & lui a acquis toute son amitié. Omar, & nos Seigneurs Tartares, en murmurent en-

314 T A M E R L A N ,
vain hautement : Tamerlan dédaigne
de les entendre.

Z A M A.

La nuit avoit à peine rempli la moitié de son cours , que notre infatigable Empereur parcouroit l'énorme étendue de son Camp , animoit chaque quartier , visitoit chaque Tente , tandis que nos soldats lisant dans ses augustes regards un présage assuré de la victoire , remplissoient l'air de leur cris d'allegresse , & le pressoient de les conduire au combat.

M I R V A N.

Et que dit-on de Bajazet ?

LE PRINCE DE TANAIS.

Un des Esclaves de sa chambre , qui s'est sauvé cette nuit dans notre camp , nous apprend que sa rage redouble , & qu'il se prépare à la bataille. Une passion nouvelle , l'amour , dit-on , qui l'enflâme pour une Captive Grecque , loin de l'adoucir , ajoute encore à la férocité de son caractère. Enfermé pendant cinq jours entiers dans les tentes de ses femmes , livré alternativement à ses plaisirs , & à la noirceur de sa mélancolie , oubliant le dan-

ACTE I. 315

ger qui le menace , & méditant sans doute les nouvelles horreurs qu'il projette de répandre sur l'Univers , ses plus grands Officiers n'ont pu parvenir à le voir. Hier , enfin , le Soleil le vit , comme un feu dévorant , menaçant de ravager la terre , sortir tout à coup de sa Tente , & commander que tout fût prêt pour combattre aujourd'hui.

Z A M A.

Voilà son caractère ; j'ai eu le tems de l'étudier pendant le tems de l'ambassade d'Axalla auprès de lui : superbe , impatient , jaloux de tout pouvoir , de celui du Ciel même , enyvré de toute espèce de fausse gloire , possédé de l'esprit de domination , foulant aux pieds , confondant tous les droits , établissant les siens sur sa puissance , & n'en connoissant point d'autres , ses fureurs & sa volonté sont ses uniques guides.

M I R V A N.

Eh , n'a-t'il pas juré trois fois solennellement une paix ferme & durable , tant avec notre Empereur , qu'avec celui des Grecs notre Allié ? Avec quelle lâcheté n'a-t'il pas toujours vio-

316 TAMERLAN ;

lé son serment ! avec quelle indignité
n'a-t'il pas toujours saisi , pour nous
manquer de foi , & pour nous atta-
quer , les momens où nous comptions
le moins qu'il dût briser des liens aussi
sacrés ! ...

LE PRINCE DE TANAIIS.

Je vois la main qui doit l'en punir ;
le redoutable Tamerlan s'approche...

SCENE II.

LE PRINCE DE TANAIIS. ZAMA,
MIRVAN. *TAMERLAN arrive au
son des Trompettes. Suite. Gardes.*

TAMELAN , *sans les appercevoir.*

HElas , dans quelques instans la
mort & le carnage vont changer
la face de des lieux ! combien de
milliers d'hommes l'intervalle d'une
heure tient-il maintenant suspendus en-
tre la vie , & les espaces immenses de
l'Eternité ! Cette plaine si riante à nos
yeux , ne nous offrira bientôt qu'un
tableau d'horreur. Monstre avide de

fang ! Guerre , fléau funeste ! l'homme est envain , pour toi , le plus parfait ouvrage du Créateur de l'Univers : tu ne connois rien de sacré . . . Ah ? . . . que le ciel favorise nos amis , & nos armes , au poids de sa Justice !

LE PRINCE DE TANAI S.

Seigneur , tout seconde vos vœux , & notre espoir. Jetez les yeux sur votre Armée , & voyez dans ceux du soldat le présage certain de votre victoire. Impatient d'avoir passé la nuit entière sous les armes , il n'aspire qu'après l'instant de s'en vanger sur l'ennemi. Ainsi qu'un coursier échauffé , long-tems captivé par les rênes , rien ne peut maintenant s'opposer à son ardeur.

T A M E R L A N.

Eh bien , Prince , nous allons combattre. Axalla arrive ce matin avec ma Cavalerie Parthe , après avoir ravagé toute la plaine entre Angoria & ces hautes montagnes : son butin , dit-on , est immense , & nous pouvons tout attendre de sa valeur.

348 TAMERLAN,
ZAMA.

Seigneur, le son des Trompettes
annonce son arrivée.

S C E N E III.

*Les mêmes Acteurs. AXALLA paroît
avec des soldats, conduisant MO-
NESE'S, STRATOCLES, & SE-
LIMA prisonniers. Il se jette aux
pieds de TAMERLAN.*

TAMERLAN, *le relevant.*

L Eve toi, digne compagnon de
mes travaux, & de ma gloire;
Toi que l'amitié rend mon frere, lien
mille fois plus durable que ceux de la
nature! Je t'atendois pour partager
les nouveaux lauriers que Bellone nous
prépare. Je languissois de ton absence,
ainsi qu'un Prophète privé des inspi-
rations du Ciel.

AXALLA.

Mon Empereur! mon seul & digne
Maître! Comment un soldat qui ne
respire que par vous, & pour vous,
peut-il vous exprimer assez vivement

les transports de sa reconnoissance ?
 C'est cependant tout ce qu'il peut vous
 offrir ! . . . Ne dédaignez pourtant pas ,
 Seigneur, un butin que je ne dois
 qu'à votre fortune : c'est elle qui favo-
 risa mes armes ; & ces Prisonniers
 sont à vous . . . Approchez, Mada-
 me ? . . .

TAMERLAN , *regardant Selima.*

Une telle conquête doit bien flatter
 le Vainqueur : que pouroit-il devoir
 de plus à la victoire ! . . . Les graces ,
 & la fraicheur de la jeunesse unies à la
 beauté , cet air d'innocence & de dou-
 ceur qui relève ses charmes , offrent à
 mes yeux enchantés une image de la
 nature dans les beaux jours de son
 premier Printems !

SELIMA *à genoux.*

Renommé Conquérant ! quoique
 née d'un sang qui vous est odieux ,
 daignez jeter un œil compatissant sur
 une Captive tremblante. C'est la fille
 de Bajazet , qui tombe aux pieds de
 Tamerlan ! Ce titre la rend-t-elle in-
 digne de la clémence d'un Héros dont
 l'Univers célèbre les vertus ? L'ambi-
 tion des hommes leur met les armes à

320 T A M E R L A N ,
la main ; la guerre est leur partage :
mais notre sexe timide , incapable de
nuire par la force , ne peut trouver sa
fûreté que dans la tendre générosité
des Vainqueurs.

T A M E R L A N , *la relevant.*

Levez-vous , Madame : l'orgueil de
l'absolu pouvoir , rend son homa-
ge , & n'en prescrit jamais à la beauté.
La haine de votre Pere m'a forcé de
prendre les armes ; c'est elle qui m'ap-
pelle aux combats. Mais malgré mon
juste ressentiment , malgré l'aspect me-
naçant de mon Armée , ne croiez pas
que l'innocence & la vertu soient ici
sans azile , ni que je mette la fille de
Bajazet au rang de mes ennemis. C'est
aujourd'hui , Madame , que la guerre
décide du sort de l'Asie. Demeurez en
ces lieux : demain vous y commande-
rez. Et quel que soit le Vainqueur , la
fortune y préviendra vos vœux.

S E L I M A .

Qu'admirerai-je le plus en vous ,
Seigneur , ou de cette valeur qui fixe
tous les regards de l'univers , ou de cette
générosité héroïque qui vous en gagne
tous les cœurs ? . . . O magnanime

Tamerlan ! Sois envers moi comme le Ciel, contente-toi de ma reconnoissance... Et toi suprême arbitre des humains, sois sensible à mes pleurs, rends la paix à la terre ! Ne permets pas que mon Père combatte plus long-tems contre tant de vertus !

TAMERLAN.

Je joins mes vœux aux vôtres !... Mais, en attendant, la décision de ce fameux différend, souffrez que je charge Axalla du soin de votre sûreté. Ses yeux m'annoncent que cet emploi n'aura rien de pénible pour son cœur...

AXALLA, montrant Monesès.

Seigneur, ce Guerrier mérite aussi de vous être présenté : son courage a rendu notre combat long-tems douloureux ; ses Troupes, fort inférieures aux nôtres, avoient parus d'abord vouloir céder au nombre : lui seul les a ranimées ; & sa valeur n'a enfin succombé que sous les derniers efforts de notre supériorité.

TAMERLAN.

Tu me parles de lui comme un digne soldat doit parler de son égal, & je

322 T A M E R L A N ,
vous en estime plus tous deux...* Ami,
je ne voudrois pas avoir à combattre
plusieurs adversaires tels que toi.
Mais me trompai-je à ton habillement ?
Serois-tu Chrétien ?... Oui , mon cœur
me l'annonce, par le plaisir que je sens
à te regarder. J'en ignore la cause, si
ce n'est celle de la sympathie dont les
mouvemens secrets agissent dès le pre-
mier coup d'œil sur les âmes généreu-
ses , & les échauffe du même desir de
se connoître mieux. Mais , en ce cas ,
pourquoi servois-tu Bajazet ? Pourquoi
étois-tu mon ennemi ?

M O N E S È S .

Si la prudence pouvoit toujours di-
riger nos démarches , en dépit des ca-
prices de la fortune , vous ne verriez
point en moi le plus malheureux des
mortels.

T A M E R L A N .

Un grand cœur supporte également
l'une & l'autre fortune. Pense plus no-
blement de tes ennemis , & ne mets
point ta captivité au nombre de tes
malheurs.

* A Monesès.

A C T E I. 323
M O N E S E' S.

Ah ! loin de le penser , Seigneur ,
c'en étoit un pour moi d'être forcé de
vous combattre... Et n'allez pas croire,
que l'envie d'adoucir mon esclavage
m'arrache un discours que mon cœur
puisse démentir ?... Non , Seigneur :
j'atteste ici le Ciel, que forcé de choi-
sir un Maître , Tamerlan seul auroit
été le mien !

T A M E R L A N.

La noble franchise fut toujours com-
pagne de la bravoure : son Privilège est
de n'être jamais suspecte ; la flatterie
est le partage des lâches. Tes louanges
me sont chères ; je les reçois comme
un gage de ton amitié.

M O N E S E' S.

Seigneur , ne prévenez point la ré-
paration que je vous dois ! Daignez
attendre que le récit de mes infortunes
me justifie d'avoir été votre ennemi.
Hélas , Seigneur , je fus jadis heureux !
Et le Prince Monèsès , attaché par le
sang aux Empereurs de la Grèce , dont
ses ayeux sont descendus, pouvoit peut-
être se flater d'une toute autre desti-
née... Seigneur , vous le voyez en
moi !... O vj

324 T A M E R L A N ,
T A M E R L A N .

Tu m'en vois transporté de joie...
Ce titre seul t'acquéreroit mon amitié,
si l'éclat de la vertu ne surpassoit à mes
yeux celui de la naissance.

M O N E S E ' S .

J'avois une sœur (souvenir doulou-
reux !) dont la vertu faisoit à la fois
la gloire de notre illustre maison , &
celle de son sexe ; sa jeunesse , ses char-
mes , son courage , égaloient sa vertu ;
l'amitié la plus tendre nous unissoit dès
l'enfance ; l'âge l'avoit accrue : jugez ,
Seigneur , combien elle m'étoit chère !
L'hymen alloit la rendre heureuse , en
liant sa destinée à celle d'un amant dont
elle faisoit toute la félicité , lorsque
l'infidèle Bajazet , au mépris des traités
les plus saints , fondit tout-à-coup dans
la Grèce.

T A M E R L A N .

O Rois ! Peut-on vous respecter en-
core , peut-on voir en vous l'image de
la divinité , en vous avilissant ainsi
vous-mêmes !

M O N E S E ' S .

Hélas , nous fumes du nombre des
malheureux que ce torrent subit entraî-

na dans l'esclavage ! La Cour de l'Empereur Grec nous attendoit pour célébrer cet auguste hymenée ; nous nous vîmes avec horreur dans celle du Sultan ! Son accueil me surprit d'abord ; le Tyran sembloit avoir dépouillé sa férocité ordinaire : j'en pénétrai bientôt la raison. Le bruit de vos exploits commençoit à inquiéter Bajazet : ses instances réitérées me presserent d'employer mon bras contre vous. Mais à peine eut-il préssenti ma répugnance, que reprenant tout-à-coup son caractère barbare : *Ta sœur (me dit-il) me répondra de ton obéissance , & des services que j'attens de ta valeur. . . .* Cette menace triompha de mon insensibilité ; je ne vis plus que le péril de ma sœur ; & je m'armai pour défendre l'homme que je détestois le plus !.. Que vous dirai-je , Seigneur ? Après lui avoir laissé ce cher gage de ma foi , je partis il y a six jours pour accompagner , & garder cette Princesse. Axalla vint nous attaquer ; & sa victoire vous apprend tout le reste.

T A M E R L A N.

Le Tyran pensoit sagement : ta ver-

tu seule pouvoit étayer sa cause. Mais le Ciel en le privant de ce secours, le laisse en butte aux traits vengeurs que sa colere lui prépare. Ne pense plus à ta captivité, cher Monesès : & plutôt au Ciel que je puisse ainsi rompre les fers de celle que tu regrettes ! Mais peut-être qu'avant la nuit tu me trouveras digne de toute ton amitié : la tempête qui se prépare peut ramener dans tes bras le même objet qu'un autre orage t'a fait perdre. Quoiqu'il en soit, & malgré le sort toujours douteux d'une bataille, j'aime mieux me priver du secours de ta valeur, que d'exposer ton ôtage à la vengeance de notre ennemi commun.

MONESÈS.

Que le farouche Bajazet asservisse à son joug de timides esclaves ; Tamerlan trouve un chemin plus noble pour regner sur l'Univers : il captive les cœurs !

TAMERLAN.

O mon cher Axalla ! Je connois combien ton cœur est sensible : l'amour, & l'amitié l'animerent toujours. Ne plains-tu pas ce Prince infortuné ?

A X A L L A.

Oui, Seigneur, je gémis de son sort ;
& sa vertu égale son malheur... Cepen-
dant, avouez, Prince (& vous devez cet
aveu à un amant qui en a fait la triste
expérience !) Avouez, dis-je, que
l'époux destiné à votre aimable sœur,
s'il respire encore, est bien plus à plain-
dre que vous ?

M O N E S E' S.

Ah, Seigneur, j'en conviens...
Son sort est affreux !

A X A L L A.

Combien son incertitude ne doit-elle
pas être cruelle ? De quels traits son
cœur ne dû-il pas être frappé au mo-
ment qui le priva d'un bonheur dont
il alloit jouir ?... Que je le plains, s'il
vit encore !

M O N E S E' S.

Oui, Seigneur, il respire ; oui ce
malheureux amant vit encore. Mais
la mort, comparée à son état, seroit
pour lui le comble de la félicité !...

T A M E R L A N.

Epargnez-vous un souvenir qui re-
nouvelle vos douleurs : le cours d'un
seul jour suffit pour amener des révo-

lutions que les promesses du Ciel même nous permettroient à peine d'espérer... Et toi, cher Axalla, hâte-toi de remplir les devoirs glorieux de ton emploi : hâte l'instant qui doit te vanger, sur le Tyran, des tourmens de l'absence. L'honneur, & la gloire t'appellent : vange ta cause, celle du Ciel, & de l'univers opprimé. Et toi, Divinité suprême ! Si c'est ton esprit qui m'anime, si c'est lui qui donne la force à mon bras, permets que mon épée ne combatte aujourd'hui que pour rendre le repos à la terre ; & fais que ma victoire renferme pour jamais la discorde dans les abîmes des enfers !

S C E N E IV.

AXALLA, SELIMA. *Soldats.*

AXALLA.

O Ma chere Selima ! la trompette m'appelle, & me force de te quitter..... Mais que Bellone attende : il ne reste que trop d'heures à donner.

au carnage , consacrons celle-ci à l'amour. Emploions-la d'abord à de tendres plaintes : reprochons à l'adorable Selima ses fréquens soupirs, & la froideur de ses regards. Hélas , lorsque mes yeux la virent à *Birssa* à la Cour de son Pere , lorsque ses regards enchanterent les miens , parloient-ils le même langage ?

S E L I M A.

Et toi , Chrétien , n'es-tu point changé ? Oses-tu te vanter d'être le même ? Alors , Ange de paix , & travaillant au repos du monde auprès de ses deux Maîtres , je ne vois en toi que l'objet le plus cher à mes yeux. Qui es-tu maintenant ? Un Guerrier qui ne respire que les combats , & la ruine de mon Pere ! Laisse l'amour , Axalla : parle de tes exploits , & de mes fers.

A X A L L A.

Je dois me taire ; je dois respecter toute l'amertume de tes reproches. Je dois céder à cette voix enchanteresse dont les accens me font détester mes lauriers , haïr la gloire , & mépriser les brillans Trophées qui charment les cœurs des Héros. . . Mais , Ciel ! quelle

330 T A M E R L A N ,
est ton injustice ? Peux-tu m'envier ce
foible retour que je reçois de la fortune
pour tous les maux , pour tous les
pleurs que ton absence m'a causés ?

S E L I M A .

Epargne-toi tant d'impostures : ta
voix n'a plus d'empire sur mon cœur....
C'est donc ainsi que les Amans Chré-
tiens gardent la foi qu'ils ont jurée ?
C'est donc par la guerre , c'est donc
par l'esclavage , qu'ils prouvent tout
l'excès de leur tendresse ? Mon cœur
avoit raison , sans doute , de compter
aveuglément sur la sincérité de tes
promesses ! Mais, apprens de ta captive
que ton épée n'a triomphé qu'à de-
mi de la triste Selima : mon ame dé-
daigne ta victoire.

A X A E L A .

O Cieux , entendez-la ! entendez
l'inhumaine donner un sens sinistre à
mes discours , ainsi qu'à mes démar-
ches ! voyez-la déchirer un cœur qui ne
respira jamais que pour elle !... Eh, quel
est donc le fruit de la victoire qu'on
me reproche ? Quelle douceur a-t'elle
pour moi , que celle de m'avoir rap-
proché de ce que j'aime , de soupirez

à ses pieds, de la regarder en tremblant, & de lui jurer mille fois qu'elle seule est digne de régner à jamais sur mon ame ? Eh quoi ! Tamerlan, dont les promesses sont aussi invariables que celles du Ciel même, n'a-t'il pas dû te rassûrer ? Et te regarderois-tu encore comme captive, si tu n'avois résolu d'essayer tout ce que peut ton couroux sur l'ame du malheureux Axalla ?

S E L I M A.

Ah ! devrois-je t'entendre encore ?...

A X A L L A.

Revenez heures précieuses, & jadis trop-tôt passées ! Retraced-vous à la mémoire de Selima ; reprochez-lui son injustice. Rapellez-lui ces tems fortunés, lorsqu'étant Ambassadeur à la Cour de son pere, je consacrais tous mes vœux à sa fille, & tous mes instans à l'amour. Rapellez-lui ces nuits délicieuses pendant lesquelles, après avoir trompé la vigilance d'une garde terrible, j'exprimois à ses genoux tous les transports de la tendresse la plus vive !... Selima m'insulroit-elle alors ? me traitoit-elle d'im-

posteur ? méritai-je jamais sa colere ? ne m'avoua-t'elle pas même plus d'une fois , en rougissant , qu'une flâme aussi pure calmoit toutes ses défiances ?

SELIMA.

Jeune encore , & sans expérience , peu instruite de la perfidie des hommes , je souffrois que mon cœur se nourrit d'une flâme que je regardois comme innocente. J'en croyois tes sermens ! Combien de fois ne me juras-tu pas que ton ardeur étoit sincere , qu'elle seroit éternelle , que tu mourrois plutôt que de risquer à me déplaire ? Que ces tems sont changés ! je trouve maintenant en toi l'ennemi juré de mon Pere. Je dois changer aussi : je dois te haïr ; & je l'ai résolu.

AXALLA.

Quoi , Selima , tu le pourrois !... Non , la haine n'est pas faite pour ton cœur ; elle ne peut compatir avec la douceur de ton caractère... Cesse, cesse de forcer tes yeux à me marquer des sentimens qui leur sont étrangers : laisse-les briller de leur éclat ordinaire ; c'est trop long-tems te faire violence. Ordonne-moi plutôt de mourir , si

ton cœur est d'accord avec le serment
que tu as fait de ne plus m'aimer. . .

S E L I M A.

C'est à la bataille qu'on va donner
à décider de la vie ou de la mort de
mon Vainqueur : tant de pouvoir n'ap-
partient pas à une femme. S'il est vrai
cependant que j'aye encore quelque
empire sur toi, l'honneur me laisse une
grace à te demander.

A X A L L A.

Ah ! Parle ? Ordonne, je suis prêt à
t'obéir ! . . .

S E L I M A.

Oublie les droits de la victoire, &
rends-moi dans l'instant à mon pere.

A X A L L A.

Eh, le puis-je, cruelle ? . . . Le tu-
multe du combat qui va s'engager,
souffre-t-il encor le moindre commerce
entre les deux armées ?

S E L I M A.

Jure-moi donc, quelque soit l'issue
du combat, de remplir ta promesse
lorsque je l'exigerai ?

A X A L L A.

J'en jure par le Ciel ! . . . Oui je te
donnerai cette preuve terrible de ton

pouvoir sur ton Amant Oui, quelque barbare que tu sois de l'exiger, je me séparerai encor de toi. Ainsi qu'un coupable expirant, & désespérant de l'avenir, je languirai dans les horreurs de ce nouveau supplice ! Mais ce même honneur, auquel je m'immole pour t'obéir, m'a-t-il fermé pour jamais tout accès dans ton cœur ?

S E L I M A.

Ce qu'on obtient des captifs est toujours suspect ; & la libéralité ne doit jamais sentir la contrainte. Un grand cœur ne donne que librement.

A X A L L A.

Quoi ! pas même un regard ? . . . Je le vois, ma perte n'est que trop certaine ! . . . Tu entends le signal * du combat ? Je pars désespéré, & je vais remplir tes desirs, en périssant victime de ta haine. Je sens tout l'effet qu'elle produit sur moi, & tu apprendras bientôt ma mort. . . . La vie, ainsi que la gloire, n'ont plus d'attraits pour un cœur qui t'a perdue.

* La trompette sonne.

ACTE I. 335

SELIMA, *le rappelant.*

Axalla ! ... C'est au combat que
tu cours? ...

AXALLA.

Oui, cruelle... Adieu... :

SELIMA.

Helas !... Un soupir qui m'étouffe
la voix m'empêche de t'en dire da-
vantage...

AXALLA.

Ah, ne le retiens pas !... L'austère
honneur, ce cruel fleau de l'amour,
ne t'interdit pas la pitié.

SELIMA.

Le fort peut-être va terminer aujour-
d'hui ta vie, & tes conquêtes ; peut-
être te verrai - je tantôt au rang de
victimes sanglantes de la guerre !...
Ah, puis-je craindre ce malheur, &
te cacher mes larmes?... Non, vois-les
couler, jouis de toute ma douleur !...

AXALLA.

Ah, ces sanglots raniment dans mon
cœur tous les feux que ton indifférence
venoit de rendre languissans ! C'est ainsi
que le Zéphire, aux beaux jours du
Printems, rajeunit la nature, & rend

336 T A M E R L A N ,
la vie aux fleurs que l'Hyver avoit
flétries.

S E L I M A .

Quoi, je ne te reverrois plus !... O
Axalla, sois généreux ! Aide-moi toi-
même à résister à cet attendrissement,
qui te peint à mes yeux non pas tel
que tu es, l'ennemi juré de mon pere,
mais tel que je te voyois jadis lors-
que tu scûs trouver la route de mon
cœur ; lorsque mon ame attentive à ta
voix, & enchantée de ta présence,
prenoit pour des momens les heures
fortunées que nous passions ensemble !

A X A L L A .

Rassure-toi, ma chere Selima, ton
amant est toujours le même. Ah, s'il
étoit possible que mon cœur pût t'é-
chaper pour un instant, une plainte,
un coup d'œil, te le rameneroit pour
jamais.

S E L I M A , *tombant dans les bras
d'Axalla.*

Ciel, que devient maintenant
mon courage !... Oui, cher Amant, tu
es toujours le même ! Non tu n'es
point changé ; & mon cœur d'accord
avec toi, (peut-être pour me trahir)
rougiroit

rougiroit de te soupçonner encore !
 Il s'ouvre , il se livre tout entier à la
 douceur de ces mêmes accens qui fai-
 soient autrefois sa félicité ; & cet aveu
 t'est un nouveau garant de ma foiblesse.
 C'est ainsi que l'Artiste sçavant dans
 l'art d'émouvoir , & de réveiller les
 passions , nous force par degrés en sé-
 duisant nos ames , de manifester notre
 joie , ou notre douleur !... Mais , parle
 cher Axalla ? Ne regardes-tu point en
 pitié la naïveté de mes sentimens , &
 l'excès de ma crédulité ?... Ah , laisse-
 moi ! Epargne ton amante ; ou je meurs
 de honte à tes yeux !

A X A L L A.

Non , chere Selima !... Laisse - moi
 plutôt jouir de tout mon bonheur ,
 laisse-moi goûter toute la douceur de
 ma nouvelle gloire !... Laisse-moi voir ,
 dans cette aimable rougeur , mille
 amours empressés à t'embellir d'autant
 de nouvelles grâces * !... Mais la voix
 du devoir se fait entendre ?... Elle m'ar-
 rache à ce que j'aime.

* On entend les Trompettes.

338 T A M E R L A N ;
S E L I M A .

Ah , ma terreur redouble ! . . . Va-
t'en. Mais si le hazard te faisoit ren-
contrer mon pere dans le combat,
reprime un instant ta valeur... Et sou-
viens-toi de Selima !

A X A L L A .

Sois sûre que sa vie m'est mainte-
nant plus chere que la mienne.

S E L I M A .

Songe pourtant à vivre pour moi !

A X A L L A .

O Selima ! L'espoir que tu viens de
me rendre , me rend aussi cette ardeur
guerriere que la crainte de l'avenir ne
sçauroit éteindre. C'est ainsi qu'un
pieux personnage , auprès d'un pécheur
mourant , appaise le trouble de son
ame , dissipe ses doutes , calme ses re-
mords , & lui fait tout espérer de la
éléquence du Ciel !....



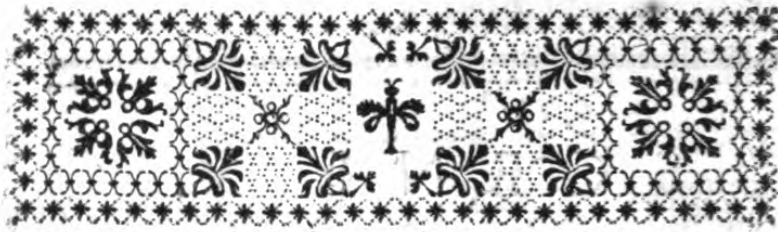
SCENE V.

SELIMA. GARDES.

SELIMA.

C'Est envain qu'une jeune amante affecte de la froideur, ou de l'indifférence, & tente d'en imposer par un air de sévérité à l'objet qui sçut lui plaire. S'il est soumis, la pitié parle en sa faveur; elle *plaide* la cause de l'amour; la nature dispose le cœur à l'entendre; & l'amant fidèle triomphe. Ainsi trahie par elle-même, par l'amour, & par la nature, l'orgueil de l'amante se tait, & ses yeux sont forcés d'avouer sa défaite.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Camp de
TAMERLAN.*

MONESE'S *seul.*

ENfin le sort a décidé ; & l'affreux
Démon de la guerre, lassé de l'hor-
rible carnage dont il inonde ces plai-
nes depuis hier matin, se repose main-
tenant sur les monceaux de morts &
de mourans dont la terre est couverte,
tandis que les cris du camp de Tamer-
lan font retentir la voûte des cieux de
son triomphe, & de sa gloire. O for-
tune ! une pareille victoire est un gage
de ta part qui assure l'heureux Tamer-
lan de l'Empire du monde.... Mais
que vois-je ? Stratocles !....

SCENE II.

MONESE'S. STRATOCLES.

MONESE'S.

A Mi, ton retour me comble de
joie!... Qu'ai-je à craindre?
Qu'ai-je à espérer?

STRATOCLES.

J'ai passé toute la nuit à m'informer
de ce qui vous intéresse. A peine
étendoit-elle ses voiles sur les hor-
reurs du jour d'hier, que de l'aveu
du Prince Axalla, je me mêlai parmi
les guerriers qui revenoient de la ba-
taille. Je tombai dans un corps de Ca-
valerie Parthe tout couvert de bles-
sures honorables, & avouant que la
Victoire leur avoit coûté cher. Ils
trainoient à leur suite une troupe de
malheureux Captifs, blessés sans fruit,
& gémissant de leur nouvel esclavage.
Mais toutes mes attentions se réun-
rent pour contempler Bajazet qui,
ainsi que le Prince des Anges rebelles
ombé tout à coup du haut de l'Empi-

rée, se voit en frémissant au rang des esclaves!... mais, qui pourroit vous peindre sa rage, sa fierté, l'indignation qui étincelle dans ses yeux!... il n'est point de termes capables de vous l'exprimer: c'est un tableau qu'on ne peut rendre avec succès.

MONESE'S.

La voilà donc tombée cette fatale Comète dont l'aspect menaçant ne présageoit que la ruine & la désolation! Sa flâme funeste est éteinte, & l'Univers va respirer!... Superbe Bajazet, ta chute ne peut que m'être favorable: ton nom seul agita toujours mon ame; mon génie allarmé sembloit toujours prévoir que tu serois l'auteur de mon infortune!... Mais parle cher ami? Qu'as-tu appris de ma chère Arpasie? C'est elle seule qui réunit maintenant mes craintes & mes vœux.

STRATOCLES.

Tout ce que j'ai pû apprendre, Seigneur, c'est qu'au pillage de la Tente du Sultan, plusieurs femmes ont été faites prisonnières, & que l'on doit les présenter ce matin à Tamerlan.

A C T E II. 343

Quant à leurs noms , & leur qualité ,
j'ai tâché vainement de m'en instruire.

MONESE'S.

Ainsi l'incertitude ne cesse point de
m'accabler ! & la défaite du Tyran
n'est pas encor un bonheur pour moi.

STRATOCLES.

On dit , que les Captives doivent
être conduites ici près sur le passage de
l'Empereur.

MONESE'S.

Hâte-toi de m'y conduire aussi...
O ma chere Arpasie ! ferai-je assez
heureux pour te revoir !... Pourquoi
donc mon cœur abbatu se refuse-t-il à
un si doux espoir? . . .



 S C E N E III.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Tente Impériale.

On entend une musique Guerrière.

TAMERLAN. AXALLA. LE PRINCE DE TANAIS. ZAMA. MIRVAN. *Soldats, &c.*

AXALLA.

CE jour aussi grand qu'heureux, fonde l'Empire des Parthes : les lieux où naît l'Aurore, & les bords les plus reculés de *Thule*, seront désormais ses limites.

LE PRINCE DE TANAIS.

Des Nations inconnues, des climats où les Aigles Romaines n'ont point pénétré, rendront bien-tôt hommage au victorieux Tamerlan. Soumis par sa valeur, ou enchantés de sa vertu suprême, tous les Peuples reconnoîtront bien-tôt que la victoire n'est pas toujours due au hazard ; & que l'heureuse fatalité de son étoile

L'attache légitimement à son mérite.

TAMERLAN.

C'en est trop mes amis : vous me traitez en usurpateur en m'attribuant une gloire que je ne dois qu'aux Cieux. l'homme peut-il se prévaloir de ses conquêtes ? Méprisable *Pigmée*, lui sied-t-il d'affecter l'orgueil d'un Géant ? Peut-il dire, mon bras a fait ceci ? Ridicule grandeur des hommes ! mortels audacieux, tâchez de vous connoître. Ainsi que l'Astre de la nuit, vous ne brillez que d'un éclat emprunté : sans cette lumière Divine, une éternelle obscurité seroit votre partage. Si nous sommes vainqueurs, reconnoissons donc, mes amis, à qui nous devons la victoire : si nous sommes ingrats, nous ne l'avons point méritée.

AXALLA.

C'est être bien digne des faveurs de la fortune, que de les recevoir sans orgueil, & sans émotion ! Tel, dont l'adversité ne peut ébranler l'ame, perd souvent son sang-froid dans la prospérité !

TAMERLAN.

Eh, mon cher Axalla, puis-je ou-

346 T A M E R L A N ,
blier que je suis homme ? Le froid des
Hyvers , les chaleurs de l'Eté , la faim ,
la soif , tous les maux enfin attachés à
l'humanité ne me prouvent-ils pas à
chaque instant que le plus grand Mo-
narque , & le plus vil de ses Esclaves ,
sont pétris du même limon ? . . . Non :
Si j'ai quelque droit de m'applaudir de
ma destinée , c'est de me voir choisi
par l'Arbitre suprême pour être l'heu-
reux instrument de ses volontés , pour
être le protecteur & le défenseur de
la liberté des humains mes sembla-
bles . . . Telle est la vraie gloire des
Rois.

S C E N E I V .

Les mêmes Acteurs. O M A R .

O M A R .

Puisse notre grand Prophète ajou-
ter à ta vie mille fois mille jours
aussi glorieux que celui-ci ! Le Sultan
prisonnier , toujours fier quoique dans
les fers , & murmurant contre son
sort , attend tes ordres à la porte.

T A M E R L A N .

Qu'il entre.

SCENE V.

*Les mêmes Acteurs. BAJAZET en-
chainé , suivi d'une troupe de Turcs
aussi enchainés , & d'une Garde.*

TAMERLAN.

Lorsque de tous côtés ma vue épou-
vantee ,
Du sang des Nations voit la terre humectée ;
Lorsque tant d'Orphelins , & d'Epouses en
deuil ,
De leur perte à grands cris accusent ton or-
gueil ;
Lorsque ta rage enfin , loin d'en être affou-
vie ,
De morts & de mourants couvrant toute
l'Asie ,
Voit encor sans frémir ta noire trahison ,
Ne puis-je , Bajazet , t'en demander raison ?

BAJAZET.

Parle ainsi , Tamerlan , à qui te croit son
maître :

Bajazet n'en a point. Son vainqueur , tu peux
l'être ;

348 T A M E R L A N ,

Mais du destin jaloux quelque soit la rigueur,
Le Ciel pour t'obéir , n'a point formé mon
cœur.

Du Thrône renversé , maintenant ton Esclave,
Le sort en ta faveur m'a trahi : je le brave.
Régne sur mes sujets , porte partout l'éfroi ,
Fais trembler l'Univers ; tu ne peux rien sur
moi.

T A M E R L A N :

Tu régnerois encor , si ton ame hautaine
Des sermens les plus saints avoit connu la
chaine :

Mais sans cesse parjure , & toujours inhu-
main ,

Tes crimes de ta perte ont tracé le chemin.

Tu me parles du ciel , qui forma ton courage
Audeffus des revers , du fort , de l'esclavage ?

Tu connois donc le Ciel ! . . . Par quel aveu-
glement

As-tu crû te soustraire à son ressentiment ?

Qui dut te garantir de sa main vengeresse ,
Après les flots de sang dont tu baignas la
Grece ?

Quel étoit ton espoir ? étois-tu sans éfroi ?

Parle ? ..

B A J A Z E T .

Dans mon vainqueur , je croiois voir un Roi ;

ACTE II. 349

Je eroiois voir au moins un Guerrier intré-
pide :

Je ne vois qu'un Dervis * insolent , & timide ;
Qu'un politique foible , esclave scrupuleux
Des Traités , des Sermens , & du couroux
des Cieux ! ...

Faut-il que ma grandeur cède à tant de bas-
fesse ! ...

Laisse - moi : je te hais plus encor que la
Grece.

Que n'as-tu pu , comme elle , éprouver ma
fureur ! ...

TAMERLAN.

La haine , sans sujet , entre-t elle en un cœur ?
Des plus sombres Forêts , l'hôte le plus sau-
vage ,

Jamais , s'il n'est aigri , ne fait sentir sa rage.

BAJAZET.

Nés pour vaincre , les Rois par la gloire pres-
lés ,

Trouvent , s'ils sont heureux , des prétextes
allés :

Qu'importe , si leurs noms sont vainqueurs
de la Parque.

Eh , s'il n'est Conquérant , qu'est-ce donc
qu'un Monarque ?

Le plus vil Citoyen , s'il étoit vertueux ,

* Religieux Turc.

350 T A M E R L A N ,
De l'Univers jadis attachoit tous les yeux ;
Mais les tems sont changés : aujourd'hui , la
victoire

Peut seule d'un Monarque éterniser la gloire ;
A l'Univers surpris s'il impose des Loix ,
La crainte , & le succès consacrent ses exploits.
Jouis des tiens.

T A M E R L A N .

Qu'entens-je ?.. Ah, mon ame indignée ,
De nos divisions cesse d'être étonnée.
La Justice est ma loi ; tu te crois tout permis ;
Nos cœurs n'étoient point faits , cruel , pour
être amis !

B A J A Z E T .

Vaincu , je vois ton trouble ; & tu vois mon
audace :

Juge si cet instant adoucit ma disgrâce ?
Juge si Bajazet voudroit te ressembler ? ...

T A M E R L A N .

Sans doute ton aspect a de quoi me troubler :
Je croiois voir un homme ; & tes yeux , ton
langage ,
Ne me peignent qu'un Tigre avide de car-
nage ;
Qu'un être composé de limon , & d'orgueil ;
Traînant à ses côtés l'épouvante , & le deuil !

A C T E II. 351

Qu'un fléau détesté, monstre à qui la nature
De l'homme, par méprise, a donné la figure :

Mais qu'elle desavouë en reculant d'horreur !...

Ouvre les yeux, barbare, & connois ton erreur :

Je suis Roi comme toi, sans être sanguinaire ;

Je connois ma Puissance, & la gloire m'est chère :

Tu connois mes soldats, sçais-tu quelque danger

Que mon cœur avec eux ait craint de partager ?

Oserois-tu toi-même accuser mon courage ?

Tu m'as vû cependant, dès le printems de l'âge,

Au bonheur des mortels bornant tous mes souhaits,

Chéri de plus d'amis que tu n'eus de sujets,

Sur l'hommage des cœurs mesurant ma puissance,

Devoir toute ma gloire à la reconnoissance !...

B A J A Z E T.

Prince indigne du Trône où le sort s'a placé,

352 TAMERLAN,

Faut-il que par ton nom le mien soit effacé ?
Faut-il qu'une ame foible, un courage vul-
gaire,

Content de ce qu'il est, & peu fait pour la
guerre,

Lâche esclave des Loix, ait triomphé d'un
cœur

Dont rien n'a pu calmer l'impétueuse ardeur ?
Qui du monde effrayé préparant la défaite,
Et brulant d'imiter la foudre & la tempête,
Eût voulu dans sa course, ainsi qu'un fier tor-
rént,

Soumettre, ou saccager l'univers expirant ?

C'est toi qui m'as vaincu !...

TAMERLAN.

Cependant tu me braves !...

Mais, dussent les mortels être tous tes es-
claves ;

Dût la terre, en un mot, soumise à ton
aspect,

Apporter à tes pieds sa crainte, & son respect ;
Te croirois-tu content sur ton Trône suprême :...

Et n'envirois-tu pas le pouvoir du Ciel même ?

BAJAZET.

J'envirois !... Terminons des discours super-
flus :

ACTE II. 353

Si tu crains le mépris , ne m'interroge plus.

T A M E R L A N.

**Insecte audacieux , qui du niveau de l'herbe ;
Jusqu'au plus haut des Cieux levois un front
superbe ,**

Te voilà donc tombé !

B A J A Z E T.

**Non , ne t'en flates pas ?
Envain ma liberté , ma gloire , mes Etats ,
Sont le prix du Vainqueur en cet instant fu-
neste :**

**Prens encor mon espoir ; mon courage me
reste ,**

Rien ne peut l'étonner.

T A M E R L A N.

**Ainsi donc , sans effroi ;
Tu vois le bras du Ciel appesanti sur toi !
Coupable sans remords , & Tyran sous ta
chaîne ,
Rien ne peut ébranler ton orgueil , ni ta
haine !...
Implacable adversaire à mes pieds abbatu ,
Quel seroit donc mon sort , si tu m'avois
vaincu ?**

B A J A Z E T.

**En offrant à mes yeux cette riante image ,
Ta demande me plaît , elle flate ma rage !**

354 TAMERLAN,

Cette idée est trop chère à mon ambition ;
Pour n'en pas adopter la douce illusion ! . . .
Si je t'avois vaincu, soumise à ma puissance ,
Déjà la Terre entière eût senti ma vengeance :
Mais toi , pour qui mon cœur dès long-tems
ulceré ,
Garde un ressentiment , qui n'a plus de degré ,
J'eusse forcé ton col , & ton indigne tête ,
En pliant sous mon poids , d'avouer ta défaite :
Chaque jour , en public , à mes pieds prof-
terné ,
Ton corps pour m'élever eût été destiné ;
Et du Coursier plutôt j'eusse oublié l'usage ,
Que de te voir exempt de ce mortel outr-
age * . . .
Que dis-je ? Chaque jour , attentive à tes
maux ,

* L'Auteur Anglois dit , » j'en aurois usé
» avec toi conformément à ce que tu parois
» à mes yeux . . . Un chien , l'objet de mon
» mépris , & de ma haine mortelle. J'aurois
» appris à ton col à connoître ma pesanteur ;
» & de ce marche-pied , j'aurois monté sur ma
» selle. Quand ton service journalier auroit
» été fini , je t'aurois fait enfermer dans une
» cage , pour servir de jouet à mes Escla-
» ves , &c.

A C T E II. 353

Ma haine t'eût forgé des supplices nouveaux.
A travers les barreaux d'une prison mobile ,
Méprisable jouet d'une troupe servile ,
J'aurois voulu te voir , maudissant ton destin ,
Vainement de tes maux me demander la fin ;
Et sans cesse accablé d'opprobre & d'infamie ,
Trainer à mes côtés une mourante vie ! . . .
Tels sont mes sentimens ; tu voulois les sçavoir :
Sois satisfait ,

T A M E R L A N.

Cruel ! Tu m'apprens mon devoir :
Le Ciel , l'humanité , la justice qui crie ,
D'un Monstre tel que toi me demandent la
vie.

B A J A Z E T.

Crois-moi donc , Tamerlan ; hâte-toi d'im-
moler
Un Rival , dont l'aspect te fait encor trem-
bler !

T A M E R L A N.

Et pourquoi , si ton bras étoit si redoutable ,
Pourquoi , dans ce combat à jamais mémo-
rable ,
Où je m'offrois en bute à ton ressentiment ,
T'ai-je appelé , cherché , défié vainement ?

356 TAMERLAN ;

BAJAZET.

Ah , pourquoi loin de toi ma valeur occupée ;
Signaloit-elle ailleurs mon bras , & mon
épée ! ..
O trahison du sort !

TAMERLAN.

Va , tu ne serois plus .

Mais calme des regrets désormais superflus :
Cesse de te flater que Tamerlan te craigne ;
Vis , & garde un courroux que son ame dédaigne.

Ou plutôt , si ton cœur démentant sa fierté ,
Pouvoit enfin gémir de sa férocité ,
Si tu pouvois sentir les droits de la nature ,
L'éclat de la vertu , la honte du parjure ,
Vis pour être un grand Roi , pour aimer tes
sujets ,

Pour aimer un rival qui t'invite à la paix .
Je n'abuserai point des droits de la victoire :
Ne crains rien pour ton trône , encor
moins pour ta gloire ;

Reste ici ; sois-y Roi : sache enfin qu'un grand
cœur ,

Même d'un ennemi respecte le malheur .

Tamerlan fait signe à un de ses Officiers
de délier Bajazet . Mais ce farouche Sultan

A C T E II.

357

n'en devient que plus furieux. La générosité de son Vainqueur est pour lui un nouvel affront, dont il jure de se vanger s'il en a jamais le pouvoir. Tamerlan, sans se repentir de ce qu'il vient de faire, sort, & laisse son ennemi en proie à ses fureurs.

S C E N E V.

BAJAZET, OMAR. *Gardes.*

BAJAZET.

Allons, que l'on me mène à mon cachot. Puisse-t'il être assez profond pour m'interdire la vûe du jour, & des hommes que je hais !...

OMAR.

Notre puissant Souverain, qui ne cherche qu'à adoucir votre infortune, voudroit vous voir mieux espérer de votre avenir.

BAJAZET.

Aprens, esclave, que tout espoir est banni de l'ame de Bajazet ; & que la rage, & l'horreur l'occupent tout entier...



SCÈNE VI.

BAJAZET, OMAR, HALY,
 ARPASIE. *Suivantes. Gardes.*

BAJAZET.

M Ais, que vois-je?... Arpasie!...
 Haly!...

HALY.

O, mon Empereur, dont la triste destinée afflige (même dans le Paradis) notre saint Prophète, & tous les Héros de ta race, vois ton fidèle Haly l'esclave favori de tes plaisirs, qui dans le renversement de ta fortune a été assez heureux pour te conserver ce trésor! * ... C'est même par ordre du superbe Tamerlan que je goûte encor une fois la douceur de revoir mon Maître; & ce généreux Vainqueur, loin de se prévaloir de ta disgrâce, te regarde encor comme son égal, en te renvoyant ton aimable épouse.

* Montrant Arpasie.

BAJAZET.

Hélas ! si mon sort pouvoit la toucher , si je voiois ses yeux compâtrir à mon malheur , il me seroit bien moins sensible ; & l'amour me consoleroit de la perte de mon empire... Mais regarde , quel nuage menaçant obscurcit ses charmes ! & quels regards lancent sur moi ses yeux ! Vois sa maligne joie insulter encore à ma ruine !... Mais toujours adorable , même dans son courroux , elle me charme encore ; & mon ame aussi fiere que tumultueuse est forcée de céder à la puissance de l'amour !..

A R P A S I E.

Tu oses donc te flater , Tyran , que le Ciel te réserve quelque ombre de consolation ? Jette les yeux sur ta vie ; vois la tyrannie , l'oppression , l'injustice , le meurtre , & le parjure enfler le nombre de tes crimes ; vois le ravissement d'Arpasie , & les indignes violences qu'elle a tout récemment souffertes , mettre le comble à la noirceur de tes forfaits !... Mais le Ciel vient de t'arrêter dans ta course criminelle ; & sa lente vengeance enfin a scû t'at-

360 TAMERLAN,
teindre. Mon ame abbatuë sous le
poids de ses maux, retrouve assez de
forces pour supporter encor la vie:
mais c'est pour t'accuser, c'est pour
animer contre toi le Ciel & la terre. Ce
devoir rempli, je descends au tombeau,
j'y cours ensevelir la mémoire de mon
injure, & l'horreur que m'inspire la
présence de mon indigne Ravisseur.

BAJAZET.

Tu m'insultes ! Je t'en sçais gré. ..
Achève, étale à mes yeux tous les dé-
fauts de ton sexe, rassemble-les tous
dans ton ame, déteste-moi, sois vrai-
ment une épouse enfin, pour que je
puisse te haïr autant que je le souhaite.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. MONESE'S,
paroît.

BAJAZET, *à part.*

MAis, contrains-toi, mon cœur,
en présence de cet esclave...

MONESE'S

A C T E II. 361

MONESSE'S, *à part , s'approchant.*

C'est elle : C'est ma chere Arpasie !..
Laisse-moi vaine fraieur : sa présence
sèche mes pleurs ainsi que le retour de
l'aurore naissante chasse les ombres de
la nuit.

BAJAZET.

C'est toi , Chrétien , que je rencon-
tre ici ?... C'est donc ainsi que tu prou-
ves ta foi ?

MONESSE'S.

Pourquoi me montres-tu cet air ter-
rible , & menaçant ? Est-il étonnant
que nous nous trouvions compagnons
d'infortune , & que le même combat
nous ait fait tomber dans les mêmes
fers ? N'ai-je pû céder à la fortune de
Tamerlan , tandis que Bajazet qui se
voioit suivi de la moitié de l'univers ,
reconnoît maintenant un Vainqueur ?..
Mais , interroge tes lâches soldats ,
qui m'ont abandonné dans l'action ,
& tu sçauras rendre justice à ma
valeur.

BAJAZET.

Non , perfide Grec , je n'apprendrai
d'eux que le détail de ta trahison...
Qu'as-tu fait de ma fille ? L'as-tu livrée

362 TAMERLAN,
à ton Prince *Tartare*? Ta lâcheté t'a-t-elle permis de la défendre? Ne l'as-tu point abandonné comme un infâme?

M O N E S E' S.

Tu me traites de lâche!... Quel pouvoir plus qu'humain peut te garantir de mon ressentiment?...

B A J A Z E T.

Esclave audacieux, tremble, & reconnois ton Maître!...

M O N E S E' S.

Apprens barbare, qu'au milieu de ta gloire, assis sur ce trône abhorré d'où tu recevois l'hommage & l'encens d'un monde de malheureux gémissans sous tes loix, tu ne fus jamais plus grand que Monesès; & que son sang n'est pas moins illustre que le tien... Eh, qui donc es-tu maintenant? Esclave comme moi, tous deux égaux comme les mortels sous la tombe, qui te donne le droit de me parler en Maître?

B A J A Z E T.

O Ciel! Par qui suis-je bravé?... Ah, malheureux Sultan! C'est maintenant que tu peux céder aux transports de ta fureur; c'est maintenant que tu peux maudire ton étoile, ton Prophe-

te Imposteur , & toi-même !... Quoi ,
 je ne serai point vengé ? Quoi l'espoir
 même m'en est interdit ?... Je l'entre-
 vois pourtant encore !... Approche in-
 digne Chrétien ? Tu vois cette sœur
 que tu m'avois laissée... Fuis avec elle :
 délivre mes yeux de sa présence , &
 de la tienne.... Visitez maintenant
 ma Prison... Ah , c'est ainsi que les
 reprovés (si j'en crois le Mufti) er-
 rent dans les enfers , & passent successi-
 vement des flâmes dévorantes , aux
 glaçons les plus pénétrants : d'autant
 plus malheureux , que la variété ajoute
 encor un surcroît à leurs peines !...

S C E N E VIII.

ARPASIE , MONESÈS.

ARPASIE.

AH, Tyran , que ne reste-tu pour
 te voir accabler de mes repro-
 ches ! Que ne reste-tu pour entendre
 des horreurs qui ne sont dignes que de
 toi !... O mon cher Monesès !...

Q ij

364 T A M E R L A N ,
M O N E S E ' S .

Pourquoi pleures-tu ? d'où naît ce
saisissement qui te coupe la voix en
prononçant le nom de ton amant ? Hâ-
te-toi , parle , dévoile à mes yeux ce
douloureux mystère : déchire le rideau
qui me cache cette Scène dont je fré-
mis déjà ! ...

A R P A S I E .

Cher Amant , tu es perdu ; tout es-
poir t'est ravi ; Nous sommes perdus
tous deux !...

M O N E S E ' S .

Ciel !.. Non , je ne puis le croire :
je te tiens dans mes bras , mes soupirs
s'exhalent dans ton sein ; tous mes
malheurs sont oubliés.

A R P A S I E .

Ah , garde-toi d'oublier tes malheurs
passés , sous l'apas trompeur d'un ave-
nir moins rigoureux ! Il en est de nos
amours comme d'une destinée bril-
lante , dont la Parque inhumaine coupe
la trame encor en son printemps , &
dont l'horreur d'une nuit éternelle en-
sevelit jusqu'au souvenir.

M O N E S E ' S .

Au nom de notre tendresse , & des

A C T E II. 365

chastes transports de nos amours passées , je te conjure ma chere Arpasie de soulager mon ame de l'affreuse incertitude qui la déchire ! Ose enfin me montrer toute l'horreur de ma destinée.

A R P A S I E.

Partage donc ce que la mienne a de déplorable. A peine avois-tu quitté le camp de Bajazet , que ce monstre dépouillant tout-à-coup la superbe férocité de son caractère , vint me parler de sa tendresse. Plus tremblante en ce fatal moment , qu'à l'aspect d'une mort imprévûë , mes yeux se baignerent de larmes , & j'opposai envain au Tyran la différence de nos cultes : rien ne put arrêter ses transports. Pressée enfin , & presque sans vie , je crus lui devoir avouer que je te regardois comme mon époux , & que la crainte de te voir plus malheureux m'avoit suggéré , en entrant dans ses chaînes , de te faire passer pour mon frere. Mais , à ces mots , rugissant de colere , *Crois-tu , dit-il , que ton indigne tendresse pour un esclave , doive me priver de tes charmes ?....* A peine avoit-il achevé , qu'un Prêtre eut ordre de prononcer les sacrés rites

356 T A M E R L A N .

de l'hymen , tandis que livrée à mon
désespoir j'implorois en vain le secours
du Ciel , & de la Terre !...

M O N E S E ' S .

Lâche , & détestable Tyran ! Quoï-
que Maître d'un empire , quoiqu'à la
tête d'une Armée , tu n'oses m'avouer
ton coupable dessein : Tu attens mon
absence pour m'enlever , pour me ra-
vir le plus précieux des trésors !...

A R P A S I E .

Hélas , si tous les chemins de la mort
ne m'avoient pas été fermés , j'ou-
bliois que j'étois Chrétienne ; j'aurois
prévenu mon injure avant que les
cruels esclaves de ses volontés m'eus-
sent forcée de....

M O N E S E ' S .

Arrête , malheureuse Arpasie ! ... :
Cache - moi cet exécration Tableau !
L'idée seule dont mon ame vient d'être
frapée , y peint déjà les images les
plus horribles !... & je succombe à la
violence de mes transports... Eh , pou-
rois-je les supporter ? Je perds tout ce
que j'aime ; on me prive de toute ma
félicité ; on me ravit l'objet qui réu-
nissoit en lui mes craintes , mes desirs ,

A C T E II. 367

mes vœux, & ma tendresse !... Indigne Ravisseur ! Oui, je t'arracherai ta proie. Tamerlan (le seul soutien de l'équité qui reste sur la terre) me fera justice de ton crime : il me rendra ma chère Arpasie.

AR P A S I E.

Et qui me rendra mon repos, ma gloire, & cette pureté précieuse dont l'idée même du crime n'avoit jamais terni l'éclat ?... Non, mon cher Monèsès, cesse de t'en flater : je ne suis plus digne de toi, je suis l'épouse du Tyran... Titre fatal ! Titre affreux, qui pourtant me condamne à renoncer pour jamais à toi !...

M O N È S È S.

Non ; je jure, par le Ciel, que les nœuds impies qui t'unissent au Tyran n'auront rien de sacré pour moi ; la violence n'est un crime que pour lui : mon Arpasie n'en est que plus à plaindre, & n'en est pas moins pure à mes yeux ; elle est toujours à moi, j'ai reçu ses premiers sermens, son ame est toujours la mienne...

AR P A S I È.

Ah, ne crois point que l'éloquence

Q iij

368 T A M E R L A N ,

de l'amour-même puisse jamais me faire oublier qu'un autre est mon époux. Epargne - moi plutôt , cher amant ; épargne à ma vertu la honte de t'opposer des motifs qui, en justifiant mes refus, me couvrent d'une confusion mortelle ! Le Ciel, s'il daigne être sensible à l'amertume de ma douleur , me délivrera bientôt d'une vie dont son équité ne peut plus long-tems me faire un supplice : il entendra mes vœux, il m'accordera ce repos éternel , partage des âmes innocentes.

M O N E S E ' S .

Hélas ! Enseigne-moi donc à souffrir comme toi ; inspire-moi cette piété solide dont la fermeté est, dit-on, suffisante pour combattre l'infortune, & triompher des maux présents ; instruis mes yeux, à porter leurs regards au-delà du cercle étroit de cette vie ; fais-moi sentir quelle est la consolation, quelles sont les délices réservées aux âmes vertueuses injustement opprimées sur la terre... O , ma chère Arpasie, éclaire-moi, soutiens, affermis ma foi chancelante !

A R P A S I E.

Imagine ce que l'esprit humain peut concevoir de plus beau, ce que l'éloquence la plus sublime & le pinceau le plus hardi ne pourroient rendre que très-imparfaitement; représente-toi un enchaînement de délicés sans satiété, & sans interruption. Tel sera, pour jamais, le partage de la vertu.

M O N E S E ' S.

Juste Ciel, fais qu'il soit le nôtre! Fais que j'en puisse jouir avec mon Arpasie!... O mon ame! Nourris-toi de cet espoir enchanteur; qu'il affermissé mon courage contre les coups de la tempête qui va nous séparer.

A R P A S I E.

Oui, cher amant... Les flots s'élevont, & la mer écumante séparant nos deux frêles vaisseaux, va les briser contre deux écueils opposés... Adieu!... Je te laisse mon ame!...

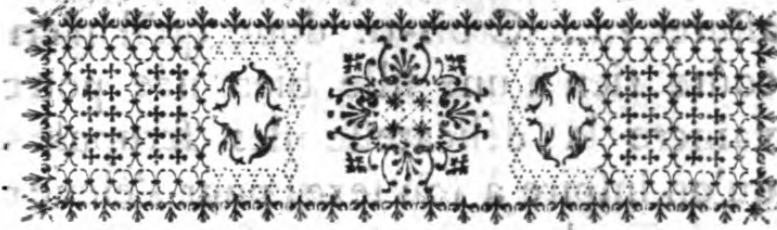


 SCENE IX.

 MONESE'S, *seul.*

LA séparation de l'ame & du corps, est douloureuse sans doute : mais cet instant est encor plus affreux... O Arpasie ! ma joie , ma consolation , mon dernier espoir , tout fuit avec toi. Ma vûë tremblante fuit de loin tes charmes ; je vois encore tes beaux yeux ternis & noïés dans les pleurs ! C'est ainsi que le Soleil disparoissant insensiblement sous l'onde prive de sa lumiere un Voyageur égaré dans un bois... C'est ainsi que ce malheureux jette un œil de regret sur cet astre dont les feux expirans lui servent encor de guide , jusqu'à l'instant où plongé dans l'obscurité il se livre en tremblant aux hazards d'une course aussi incertaine que pénible !

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la
Tente Impériale.*

AXALLA. SELIMA, *Suivantes.*

A X A L L A.

Quelle amante reçut jamais une
preuve plus convainquante de la
sincérité des feux de son amant ? Je
m'arrache à ses charmes ; je me prive
du bonheur de ma vie , pour te rendre
à un pere cruel qui me déteste , &
dont rien ne peut affoiblir la haine !
Et Selima pourroit en être ingrate !...

S E I L M A.

Peux-tu douter de ma reconnoissan-

Q.vj.

872 T A M E R L A N ,
ce ? Que te faut-il pour t'en mieux
assurer ?..... Crois-tu donc qu'il n'en
coûte rien à une fille bien née pour
vaincre la délicatesse des scrupules
qu'on inspire à son sexe ; pour s'élever
au-dessus des craintes que fait naître la
pudeur , jusqu'au point de dire qu'elle
aime ? Pense-tu enfin, qu'un cœur à qui
tout artifice est inconnu , avoie sans
violence , & sa foiblesse , & le triom-
phe de son vainqueur ?

A X A L L A .

Oui , j'en conviens , ma chère Se-
lima. Jamais accens plus enchanteurs
ne flaterent mon oreille ; jamais toute
l'harmonie dont la nature entière est
susceptible , ne parut plus douce à
mon cœur !... Oui , Grand Dieu ! J'ai
vû ma Selima , les yeux baissés , la
rougeur sur le front , je l'ai entendüe
en soupirant me dire , *je t'aime !...*

S E L I M A .

Et tu peux te plaindre encore d'elle !
Ingrat , c'est à l'amour à juger entre
nous.

A X A L L A .

Mon malheur est d'avoir été
trop heureux ! Ce souvenir délicieux

est maintenant un supplice pour moi. Il faut que je te perde ! qui pourra remplacer le vuide affreux que ton absence va laisser dans mon cœur ? Je te croiois à moi ; un instant renverse tout l'ouvrage de ma félicité. Ainsi l'Ange rebelle, précipité du haut des Cieux, regrette dans ses noirs abîmes le bonheur dont il se voit pour jamais privé !

SE L I M A.

Esperer mieux de notre destinée , & n'ajoute point à mes craintes par les présages sinistres dont ta douleur m'accable. Quoique dur , quoiqu'inflexible , Bajazet fut toujours un pere pour moi , j'ai toujours trouvé dans son cœur les tendres sentimens de la nature. Souvent même , dans ces momens terribles où nos Ministres les plus graves , où nos Guerriers les plus renommés n'osoient affronter sa présence , la mienne a suffi pour désarmer tout à coup sa fureur.

A X A L L A.

Hélas , qui connoit mieux que moi les charmes innocens de ton éloquen-

ce ! Quels cœurs n'auroit-elle pas droit d'attendrir ? ... Mais quand je me rappelle tous les titres que j'ai pour mériter sa haine : ma Religion , les services que j'ai rendus à Tamerlan , son amitié pour moi , mon tendre attachement pour lui , dis-moi charmante Selima , si mes terreurs sont vaines ? Songe au sort qui m'attend , si cet implacable père alloit disposer de ta main en faveur de quelqu'autre !

SELIMA.

Cette idée m'épouvante ... Mais pour dissiper tes craintes , je te jure à la face du Ciel que nul pouvoir humain ne pourra me détacher de toi ; & que le devoir même ne pourra me rendre infidelle : notre malheur pourra bien t'arracher de mes bras , mais il ne t'arrachera jamais de mon cœur. Lorsque chaque année nos jeunes Afratiques viendront orner mon tombeau de guirlandes de fleurs , elles se rappelleront en pleurant combien tu fus aimé , combien je souffris pour toi , combien ma confiance étoit digne d'un plus heureux sort !

ACTE III. 375
AXALLA.

Regarde ! Le Sultan paroît . . . que mon cœur est ému ! . . . Hélas , faut-il que je la rende ? Faut-il que je m'en sépare , peut-être pour jamais ? . . . Gémis maintenant , tendre amour ! Et toi cruel honneur , triomphe ! Va parer tes Autels de ces nouveaux Lauriers.

SCENE II.

AXALLA. SELIMA. BAJAZET.

BAJAZET, *sans les voir.*

ME vrai-je encor long-tems fatigué par des égards aussi importuns qu'odieux ? Faut-il , à chaque instant , se voir insulté par son ennemi ? . . . On se flate sans doute d'ébranler ma fermeté , & de plier mon cœur à l'esclavage. Que l'enfer confonde les flatteurs ! Le Ciel même , à ce prix , m'offrirait envain ses bienfaits : je les rejetterois avec dédain.

SELIMA, *à genoux.*

© mon Empereur ! © mon Pere !

376 T A M E R L A N ,
B A J A Z E T .

Ha ! qui donc es-tu ? Est-ce l'inno-
cence-même, qui descendant des Cieux
sous cette figure aimable , vient soula-
ger les maux de ma prison ? . . . Est-ce
bien toi , ma chere Selima ?

S E L I M A .

Suis-je étrangere aux yeux de mon
pere ? Ma piété se flatoit donc en-
vain ? . . . Quoi Seigneur , cette Seli-
ma , cette fille que vous aimiez , pour
qui vos bras étoient toujours ouverts ,
qui vient pour partager votre infor-
tune , pour soulager vos ennuis , pour
adoucir l'amertume de vos regrets :
cette Selima ne vous est donc plus
connue ?

B A J A Z E T .

C'est maintenant , j'en jure par le
Prophète ! C'est maintenant que mon
cœur (s'il en étoit susceptible) pour-
roit ressentir quelque joie ! . . . dès ta
plus tendre enfance tu plus toujours à
mes yeux : un seul de tes regards , un
sourire , la moindre de tes caresses ra-
mena toujours la paix dans mon ame . . .
& maintenant , ta présence met le com-
ble à l'horreur de ma destinée ! l'om-

bre impure du Chrétien qui t'accompagne , en t'avilissant à mes regards , me fait sentir jusqu'où mon malheur & le tien à pû s'étendre. . . Pourquoi te vois-je encore vivante !

A X A L L A.

Seigneur , la fin du combat est pour les grands cœurs le terme de toute animosité. Le généreux Tamerlan t'a déjà renvoïé ton épouse : reçois de sa part ce second présent ; & si tes vœux s'étendent plus loin , parle avec confiance , & sois sûr de tout obtenir.

B A J A Z E T.

Reporte ton fade compliment à ton maître : Bajazet ne demande rien. Tamerlan , dût-il être un Dieu , toute sa puissance ne pourroit réparer la perte de ma réputation , celle de mon honneur , ni l'éclat de ma dignité obscurcie : le reste n'est pas digne de me toucher. La main qui s'ouvre en ma faveur , ainsi que ses présens , sont au-dessous de moi.

A X A L L A.

Seigneur , vos longues querelles n'ont que trop ensanglanté la terre : la discorde rassasiée de meur-

378 T A M E R L A N ,

tres & de désolation , ne leve plus la tête fatiguée que pour contempler ses ravages ; & l'Univers désolé ne soupire que pour la paix. O, Sultan ! avec quelle joie ne renoncerois je pas à la gloire dont la fortune a pû favoriser mes armes , si je pouvois à ce prix hâter le repos du monde , en réunissant deux Monarques également puissans , & redoutés !

B A J A Z E T .

Qui t'inspire l'audace de prétendre appaiser la colere des Rois ? Qui es-tu ? ...

A X A L L A .

Un Prince ; & qui plus est , un homme qui craint de faire le mal. Mais pourquoi feins-tu de me méconnoître ? Ne m'as-tu pas vû dans ta Cour ? ...

S E L I M A .

Ah , Seigneur , quand même le nom du brave Axalla ne vous feroit point connu ; lorsque vous sçaurez tout ce que je lui dois , quand votre fille vous apprendra combien ce Prince a ptis soin d'adoucir mon esclavage , Bajazet conviendra sans doute que l'a-

A C T E III. 379

mitié d'un Monarque peut seule être la récompense de tant de générosité.

B A J A Z E T.

Qu'entens-je ? Est-ce ma fille qui s'exprime ainsi ? . . . Et quels soupçons s'élèvent dans mon ame ! . . . Apprens , fille imprudente , que ta reconnaissance envers un Chrétien , envers l'ennemi de ton pere , est une lâcheté qui deshonne ta naissance. Garde-toi de m'en parler davantage , ou je te méconnois pour mon sang. Gémis , souffre , pèris plutôt que de te sentir obligée à de si viles créatures.

S E L I M A , *pleurant.*

Hélas , malheureux Axalla ! . . .

A X A L L A.

Ah , calme ta douleur ! une seule de ces larmes précieuses est plus que suffisante pour me payer de mes faibles bienfaits. Ce soupir seul efface dans mon cœur toutes les traces du mépris dont l'injuste orgueil de ton pere vient de m'accabler.

B A J A Z E T.

Fortune injurieuse ! à quoi me réduis-tu ? . . . Mon deshonneur éclate à

380 T A M E R L A N ,
mes yeux-mêmes ! . . . méprisable en-
fant de la terre , Parle ? de quel front
osas-tu lever un œil coupable jusques
sur le sang Ottoman ? Sur ce sang ,
que les Rois , que nos Prophètes mê-
mes regardèrent toujours d'un œil res-
pectueux ? Qui es-tu encor un coup ?
Quels sont les titres de ta race ? Où
sont tes illustrations ? Vil esclave !
ose me répondre .

A X A L L A .

C'est ainsi que la vertu toute nue
se voit quelquefois forcée de répondre
à l'orgueil aveugle , incapable de dis-
cerner combien elle est d'autant plus
respectable lorsqu'elle ne brille que de
son propre éclat . Mais dût-elle ne tirer
tout son lustre que d'une longue suite
d'ayeux , (ne t'y trompe point Baja-
zet ,) je pourrois faire remonter les
miens jusqu'à ces Héros dont la ver-
tu jadis donna des loix à l'Univers ;
jusqu'à ces fameux Romains , qui fi-
rent des Rois , & dédaignèrent de l'être .
Mais , que d'autres se prévalent de
la gloire de leurs Ancêtres , je ne
veux rien devoir aux miens ; & sans
te vanter mes exploits , je voudrois

A C T E I I I. 381

Seulement te prouver que mon amitié seule , si tu daignois l'accepter , peut te rendre ta première splendeur , & le Thrône que tu regrettes. Content alors , & incapable de penser que ce bienfait dût m'acquérir des droits sur ta fille , trop heureux de t'avoir servi , mon cœur n'attendroit rien que de ta reconnaissance.

B A J A Z E T.

Quoi tu pourrois me rendre !...
Mais de quoi me laissai-je flater ?...

A X A L L A.

Ne me crois point capable de t'en imposer , ni de te rien promettre qui soit au-delà de ma puissance. Tamerlan m'a mille fois pressé de donner la plus libre carrière à mes desirs , en laissant à mon choix les Couronnes les plus brillantes : j'ai toujours préféré le titre de son ami ; j'ai crû qu'il étoit plus flatteur , & plus utile pour moi de partager ses travaux , & sa gloire : l'Empire de l'Asie ne m'auroit point tenté. Ne t'étonnes donc plus de la confiance qu'une telle amitié m'inspire , ni que j'ose m'engager indiscretement , en espérant de sa générosité la restitution de ta couronne.

382 T A M E R L A N ,
B A J A Z E T .

Je t'entens Chrétien : c'est ma fille
qui doit être le prix de ta négociation ?
Eh bien soit. Mais il n'est qu'un
moyen de m'adoucir en ta faveur :
vois si tu veux te rendre digne d'elle.

A X A L L A .

Expliquez-vous, parlez Seigneur ?
Mon pouvoir n'a plus d'autres bornes
que celles de votre volonté : le dan-
ger, les obstacles, la mort même s'op-
poseroient envain à vos desirs.

B A J A Z E T .

Je reçois ta promesse.. apporte-
moi la tête de Tamerlan.

A X A L L A .

Ciel ! . . .

B A J A Z E T .

Oui, celle de Tamerlan, du fleau
de ma gloire, du plus mortel de tous
mes ennemis.

A X A L L A .

Quelle horreur ! . . .

B A J A Z E T .

As-tu crû qu'un moindre prix
pût t'acquérir mon amitié ? que je
dusse m'abaisser au recours honteux
des négociations ? Que je m'exposasse

A C T E III. 383

peut-être à me voir le tributaire, ou l'Esclave couronné de ton Maître ? Non ; pour me plaire, pour mériter ma fille, il faut me vanger. Ton *Tartare* est l'objet de ma haine ; la même terre, le même Ciel ne peuvent nous être communs : nous nous détesterons toujours, une défiance cruelle nourrira sans cesse notre antipathie jusqu'à la mort de l'un des deux rivaux : semblables à deux Soleils qui se rencontrant sur le Méridien, se disputeroient le passage... Tu pleures, Selima?... Approche. Comme Roi, comme pere, je j'ordonne d'oublier pour jamais cet Esclave ; je t'ordonne même de le haïr, & de t'en faire désormais un devoir... Viens* unir tes imprécations à celles de ton pere, contre les détestables ennemis.

SELIMA.

Tout est perdu pour moi !... devoir cruel, es-tu satisfait ? Qu'exige-tu de plus ?... O** Axalla !..,

* Bajazet l'embrasse,

** Il l'entraîne avec lui.

SCENE III.

AXALLA, *seul.*

ET voilà tout ce que j'ai appréhendé !
Voilà le fruit de mon obéissance !...
l'Amour timide a craint la colere de
Selima : il s'est perdu lui-même !...
Hélas , dès à présent , peut-être la rage
du Tyran balance - t'elle la tendresse
dans l'ame de sa fille. Le cruel tonne ,
& menace ; elle pleure , elle tremble ,
elle frémit : mais elle jure enfin de
m'effacer de sa mémoire. J'ai pû l'ob-
tenir de son Pere... Mais à quel titre ,
ô Ciel ! mon cœur en est encor épou-
vanté. . . La tête de Tamerlan ! O
monstrueuse barbarie ! Tombe , pèris
plûtôt malheureux Axalla , sois victime
de ta vertu... O mon Empereur ! Est-
ce en mourant que je puis seulement
te prouver ma foi ? Non c'est à l'excès
de mes peines que tu reconnoîtras ma
vive amitié : il est plus aisé de mou-
rir que de cesser d'aimer.

SCENE

SCENE IV.

MONESE'S, & LE PRINCE
DE TANAIS, *entrent séparément.*

MONESE'S.

SEigneur, si l'Empereur est visible ;
& que ma présence ne lui soit pas
importune, daignez accorder à un
malheureux étranger la grace d'appro-
cher de son Trône.

LE PRINCE DE TANAIS.

Très-volontiers .. Je vous prie pour-
tant, d'attendre un instant : il est main-
tenant occupé.

MONESE'S.

Dans le Conseil peut-être ?..

LE PRINCE DE TANAIS.

Non, il s'agit d'affaires spirituel-
les. Il est en conférence secrète avec
un Dervis.

MONESE'S.

Ces conférences sont respectables ;
& ne doivent point être interrompues

386 TAMERLAN,
LE PRINCE DE TANAI8.

J'ignore les deſſeins du Dervis, mais il a demandé cette audience ce matin avec tant d'ardeur , que l'Empereur dont le reſpect pour la Religion s'étend juſques ſur ſes moindres Miniſtres , vient de m'ordonner de le faire introduire.

MONÈSE'S.

Allons attendre qu'ils ayent fini.

SCÈNE V.

TAMERLAN, LE DERVIS.

TAMERLAN.

TU me cherches , Dervis , ſi j'en crois ton langage ,
De la part du Très-Haut ? Explique ton meſſage ;

A la loi du Prophète attaché comme toi ,
Parle ſans crainte , ami : qu'exiges-tu de moi ?

LE DERVIS.

Tremble , ſoumets-toi donc à la voix qui
m'inspire ,

Tamerlan ! Mahomet m'ordonne de te dire ;

A C T E I I I. 387.

Après t'avoir placé sur un Thrône éclatant,
Après avoir rendu ton regne triomphant,
Après que son bras même artisan de ta gloire
A toujours à ton char attaché la victoire,
Que tu n'es qu'un ingrat.

T A M E R L A N.

Moi ! Quel crime inconnu
M'attire de ta part ce reproche imprévu ?
S'il est vrai que le Ciel s'exprime par ta bou-
che,
Dévoile le sujet d'un courroux qui me touche,
Dont je suis pénétré : je t'engage ma foi,
Comme vrai Musulman, comme soldat &
Roi,
D'expier mon erreur, de verser mon sang
même,
S'il peut seul appaiser la Justice suprême !

L E D E R V I S.

Ecoute... Quel espoir, Quels funestes liens ;
Au mépris de ta loi t'unissent aux Chrétiens ?
Du Prophète contre eux ignore-tu la haine ?
Sans toi pourtant, ingrat, leur perte étoit cer-
taine ;
Sans toi, ce Roi qui souffre une indigne Prison,
Bajazet, de la terre eût effacé leur nom !...
Que dis-je ? Quand le Ciel, suspendant sa
vengeance,

R ij

Attend que le remord te montre ton offense ;
O crime ! Loin d'en voir la coupable noir-
ceur ,

Un impie , un Chrétien dispose de ton cœur !
L'infidèle Axalla régné dans ton Empire ;
Et c'est par lui , dit-on, que Tamerlan respire ?
Ciel ! que je crains pour toi...

TAMERLAN.

Modère tes transports ;
Tes cris ne sont point faits pour hâter mes re-
mords :

Quoique paré d'un nom que Tamerlan respec-
te ,

Ames regards ta foi n'en est pas moins suspec-
te.

Tu te prétens chargé de l'intérêt des Cieux ?
Tu devrois donc connoître un Guerrier géné-
reux ,

Un Prince , dont la gloire & le noble courage
De tout autre que toi sçût mériter l'hommage ,
En un mot mon ami.

LE DERVIS.

Mais ce Prince est Chrétien ;
Il est notre ennemi...

TAMERLAN.

Le Ciel n'est pas le lieu

A C T E III. 389

'Âme de l'Univers , Pere de la nature ,
Le Ciel ne peut haïr la vertu la plus pure :
Les humains à ses yeux tous également chers ;
Quelles que soient leurs loix , ou leurs
cultes divers ,
Reffentent les bienfaits de l'Auteur de leur
Etre ,
Et sous différents traits reconnoissent leur Maî-
tre ;
Comme pour les *croïans* , le Soleil luit pour
eux ;
Leurs champs , comme pour nous , deviennent
fructueux ;
Et si pour d'autres biens l'Eternel nous réserve ,
Dans ce monde du moins sa bonté les conserve.
Emitons-le , Dervis ; & faits pour être hu-
mains ,
Plaignons , mais respectons l'ouvrage de ses
mains !

LE D E R V I S.

Ciel , quelle impieté ! Quel langage profane !
Ton œil menace envain , quand le Ciel te
condamne :
Du Prophète irrité la redoutable voix ,

Va parler à ton cœur pour la dernière fois.

Pourquoi, fils de *Sangal*, au sein de la victoire,

Méconnois-tu le bras à qui tu dois ta gloire ?

Ne t'aurai-je élevé sur la tête des Rois,

Que pour voir un Vainqueur indocile à mes loix ?

Trémis, ou repens-toi ! Que le sang & la guerre,

Établissent mon culte aux deux bouts de la terre ;

Que tout genou fléchisse au nom de Mahomet :

Sois digne enfin du sort que le Ciel te promet.

TAMERLAN.

S'il veut que les humains ne connoissent qu'un Maître,

Je sens, qu'aidé par lui, Tamerlan pourroit l'être :

D'*Alexandre* jadis, du premier des *Césars*,

L'Univers subjugué suivit les Etendarts :

Leur exemple est célèbre, & n'a rien qui m'étonne.

Mais, quel que fut l'éclat dont brilla leur Couronne,

Quel que fut leur pouvoir, crois-tu que ces Vainqueurs

A C T E III. 391

**Avec même succès se soient soumis les cœurs ?
Crois-tu que la raison , le préjugé, l'usage ,
Rendent l'homme docile au frein de l'esclava-
ge ?**

**Que tout sujet enfin est rebelle à ma loi ,
S'il ne pense sur tout comme pense son Roi ?
Tu te trompes Dervis : l'injuste violence,
Pour soumettre les cœurs fut toujours sans
puissance :**

**L'indulgente vertu peut seule les gagner ;
Et c'est sur eux ainsi que je prétens régner.**

LE D E R V I S.

**Pourquoi donc Bajazet , gémissant sous ta
chaine ,**

**Epreuve-t'il ici les effets de ta haine ,
Quand tous deux Musulmans , & tout-puissans
vous êtes ,**

**Vous pourriez vous armer pour la cause des
Cieux ?...**

**Brise ces fers honteux dont tu charges ton frè-
re ,**

Ou du Ciel irrité crains la juste colere !

**Crains que son bras vengeur , par des coups
éclatans ,**

Ne punisse bientôt...

T A M E R L A N.

Arrête : je t'entens ;

R. iij

392 T A M E R L A N ,
Je vois d'où part ton zèle , & quel est le Pro-
phète

Dont ta coupable audace est ici l'interprète.
Non Traître ; envain la ruse , envain la pas-
sion ,

se couvrent du manteau de la Religion :
Quel que soit l'intérêt qui fasse agir un Prêtre,
C'est un piège grossier pour qui sçait la con-
noître.

Modeste en ses discours , & simple dans ses
mœurs ,

La Pieté jamais ne connut les fureurs ;
Et sa noble candeur , même quand on l'offen-
se ,

Aux yeux les plus pervers prouve son innocen-
ce.

Malheur aux Impositeurs , qui faits pour la
trahir ,

Se parent de son nom pour la faire haïr !

Fuis ! Je t'ai démasqué.

L E D E R V I S , à part.

Dans cet instant funeste,
O Ciel ! Sois favorable à l'espoir qui me res-
te * . . .

* Le Dervis tire un poignard , & veut tra-
per Tamerlan.

ACTE III. 393

TAMERLAN.

Non Perfide : le Ciel, quand ils suivent ses
loix,

Du fer des Meurtriers sçait défendre les
Rois * *

Monstre ! tremble à ton tour, A l'aspect du
suplice,

Que ton lâche forfait prescrit à ma justice....

LE D E R V I S.

Va, quel qu'il soit, mon œil le verra sans fré-
mir ;

Le Ciel guida mon cœur, il sçaura l'affermir.

J'avois prévu les maux où mon zèle m'ex-
pose.

En tombant sous tes coups, j'en bénirai la
cause.

TAMERLAN.

Tu me braves encore !... Arbitre des humains,
Tu souffres ces horreurs ! Quels sont donc tes
desseins ?...

Le Fanatisme affreux, le faux zèle, la rage,
Imitent tes Martyrs, jusque dans leur courage,
Et l'Impie aveuglé, sans remords, sans ef-
froi,

* Tamerlan lui arrache le poignard.

394 T A M E R L A N ,

Brave comme eux les maux qu'il croit souffrir
pour toi!...*

Non, Il ne mourra point... Ta fureur témé-
raire

Attend envain la mort... Ce seroit un salaire :
Ma justice t'apprête un supplice plus grand...
Ouvre les yeux , Dervis , & connois Tamer-
lan ;

De nos Religions *connois la différence* : * *

La tienne t'inspira *le meurtre & la vengeance* ;
La mienne, *quand ton bras cherche à m'assassi-*
ner ,

M'ordonne de te plaindre , & de te pardonner.

Si d'un juste remord ma clémence est suivie ,

Je m'applaudis déjà de te laisser la vie ;

Si, pour jamais , ton cœur dans le crime est
plongé ,

Puisque tu te connois , je suis assez vengé.

* Tamerlan rêve un instant.

* * Ces quatre vers sont de M. de Voltaire ;
qui dans la Tragédie d'Alzire les fait dire à
Gulnan , dans une circonstance à peu près
semblable. Il n'est pas étonnant que deux
grands Hommes se rencontrent ; & les vers
de M. de Voltaire sont trop beaux pour qu'il
m'ait été permis de n'en point orner cette
Scène.

A C T E III. 395

Va-t'en... Ciel, se peut-il qu'un monstre dé-
testable,

Noirci de tant d'horreurs, soit pourtant mon
semblable !...

SCENE VI.

TAMERLAN, MONESE'S.

MONESE'S.

O Magnanime Empereur ! Si ja-
mais un mortel opprimé ne se
prosterna envain au pied de ton Thrô-
ne, permets qu'un malheureux réduit au
dernier désespoir embrasse tes sacrés ge-
noux ; qu'il ose déplorer l'excès de son
infortune, jusqu'au moment où ta pitié
(seule ressource qui me reste !) m'or-
donnera de vivre encore.

TAMERLAN.

Lève-toi, Prince, & gardes-toi de
me faire trop connoître toute l'étendue
de ton mérite ; les droits qu'il t'acqué-
reroit dans mon cœur pourroient faire
soupçonner ma justice. Je la dois au
dernier des humains ; c'est par elle que

R vj

396 TAMERLAN,
je me crois digne de ma Couronne,
& de la protection du Ciel. Ose donc,
en me parlant, ne voir en moi qu'un
Monarque qui ne se prévaut de sa puis-
sance que pour protéger la vertu.

M O N E S E' S.

Un seul espoir bernoit tous mes
vœux, mon cœur ne respiroit qu'après
l'instant qui devoit l'accomplir : cet es-
poir m'est ravi ! Cette sœur que j'a-
dorois, cette sœur dont la captivité
me coûta tant de larmes...

T A M E R L A N.

Je me rappelle ton histoire : j'ai vu
dans le récit que tu me fis de tes mal-
heurs, avant le combat, les sentimens
peu ordinaires que cette sœur avoit scû
t'inspirer : mon cœur en fut ému. Par-
le donc, qu'attens-tu de mon amitié ?
Sois sûr de l'obtenir.

M O N E S E' S.

Permetts d'abord, que je m'excuse
envers toi ; que je te supplie de me
pardonner un mensonge : c'est l'amour
qui me le fit commettre ! Elle n'est
point ma sœur... Non le sang n'inspira
jamais de sentimens aussi tendres : l'a-
mour seul pût les faire naître. C'est

ACTE III. 397

mon amante ; elle alloit être mon épouse , lorsque l'indigne Bajazet....

TAMERLAN.

Elle est en sa puissance ? Espère tout. Malgré la férocité de son caractère , tu pourras bientôt la revoir... J'ai vû ce matin une Captive dont les charmes auroient attendri l'ame de *Scipion* même. Déjà mes yeux en étoient enchantés ; un esclave m'a dit que c'étoit l'épouse de Bajazet : à ces mots , détournant à regret mes regards , j'ai ordonné qu'on la conduisît dans sa tente.

MONESE'S.

Hélas , voilà ma perte !. . Seigneur , c'étoit mon Arpasie !...

TAMERLAN.

Arpasie ?

MONESE'S.

Oui , Seigneur , elle-même !...

TAMERLAN.

L'un de nous deux se trompe ici. . .
Je te parle de l'épouse de Bajazet.

MONESE'S.

Son épouse ?... Croit-il ce titre affreux capable de réparer l'horrible violence....

TAMERLAN,
TAMERLAN.

O malheureux Prince ! Je pressens
ton infortune....

MONESÈS.

Peux-tu me plaindre. & ne pas me
vanger ?.. O généreux Tamerlan !* Pe-
re des opprimés ! Laisse agir la bonté
de ton ame ; arrache-moi du tombeau ;
regarde en pitié ma jeunesse : ne per-
mets pas que l'opprobre & le désespoir
flétrissent le printems de mes jours. Ta
justice me doit mon Arpasie : daigne
la rendre à ma tendresse, à ma douleur,
à mes transports, à mon cœur expi-
rant ! Hâte-toi, respectable Monar-
que... Tandis que je respire encore,
ah, que ce soit pour bénir tes bontés !...
O ma chere Arpasie !...

TAMERLAN.

Trop infortuné Monesès ! Pourquoi
l'honneur s'oppose-t'il à ta demande ?
Arpasie n'est elle pas l'épouse de Baja-
zet ? Voudrois-tu que mon amitié pour
toi rompît des nœuds que l'Univers en-
tier regarde comme aussi sacrés qu'in-
dissolubles ? Voudrois-tu que Tamer-

* Il tombe à ses genoux.

A C T E III. 399

Ian commît un injustice, pour te prouver combien il est sensible à tes maux ?

MONESE'S,

Le Ciel n'a-t'il point reçu nos premiers sermens?...

TAMERLAN.

En est-elle moins son épouse?...

Mais, je vois que le désespoir seul t'inspire...

MONESE'S.

Hélas, je le sens trop, Seigneur; & j'en rougis... Fuiens, allons cacher ma douleur, & ma honte; dérobons-les aux yeux de l'Univers!... Allons ensevelir ma gloire, mes exploits, & l'espoir même d'exciter jamais la pitié.

TAMERLAN.

Ecoute la vertu : sa voix est faite pour dompter les passions d'un cœur tel que le tien. Le premier moment où je t'ai vû t'a donné des droits sur mon estime; & ta noble franchise a abrégé pour toi dans mon cœur tous les préliminaires de l'amitié. Tu m'es trop cher pour qu'une femme me prive d'un ami tel que toi. Séche tes pleurs, cache-moi ta foiblesse, donne-toi tout entier à la gloire; entrons tous deux dans

400 T A M E R L A N ,
la carrière de l'immortalité. Tu rougi-
ras bientôt des larmes que l'amour s'ar-
rache , en travaillant avec moi au bon-
heur du monde.

M O N E S E' S.

C'est ainsi que notre génie tutélaire
nous rappelle toujours à nos devoirs ,
jusqu'au moment où l'homme incapa-
ble de se corriger , tombe , & cède à
son mauvais sort !... O divin Tamer-
lan ! Ta voix est pour moi celle du
Ciel même. Mais , hélas , rien ne peut
calmer les transports de mon cœur ...

T A M E R L A N.

Le désespoir est le sommeil de l'a-
me : ose combattre , tu les vaincras.
Les travaux de la guerre , tes moindres
succès , ranimeront bientôt ton coura-
ge , & cette noble ardeur seule digne
de remplir le cœur d'un Héros. L'a-
mour est enfant du loisir , il meurt
avec son Père.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la Tente de Bajazet.

HALY. LE DERVIS.

HALY.

JE te revois vivant après un pareil attentat?... Rien ne peut égaler ma surprise!

LE DERVIS.

J'avouë qu'elle est fondée. Mais c'est un principe de la nouvelle Religion que son favori lui a inspirée : les Chrétiens se font un mérite de pardonner à leurs ennemis , dussent-ils s'exposer à s'en voir encor offensés... Je n'ai pû vanger le Sultan au gré de

402. **TAMERLAN,**
mes desirs : mais un nouvel espoir me
luit , & je me flate encor de pouvoir
lui rendre la liberté.

HALY.

Le Ciel , & Bajazet recompenseront
ton zèle !... Mais , quel est ce nouveau
projet ?

LE D E R V I S.

Je viens de rencontrer le Général
des Tartares , le fier Omar : tu le con-
nois sans doute ?

HALY.

N'est-ce pas lui qui commande ici à
la Garde du Sultan ?

LE D E R V I S.

Lui-même. J'ai lû dans ses yeux que
son ame étoit agitée de quelque pas-
sion violente ; & l'ancienne amitié qui
nous lie m'a donné la hardiesse de l'in-
terroger. Il m'a appris , qu'enchanté
des attraits de la fille du Sultan , il
avoit demandé cette Captive à Tamer-
lan comme un prix de ses services ; &
que Tamerlan, obsédé par Axalla, la lui
avoit refusée... Juge , mon cher Haly,
si j'ai négligé d'irriter son ressentiment !
& de lui peindre ce refus comme l'af-
front le plus humiliant qu'il pût rece-

voir de la part du Chrétien Axalla !...
 Mais j'apperçois Omar ? Seconde-moi :
 nous disposerons bientôt de lui...

S C E N E I I.

HALY, LE D E R V I S, O M A R.

O M A R, *à part.*

NOn... Si je pardonne cette offense,
 je suis deshonoré... Voilà donc le
 prix de mon zèle ? C'est ainsi qu'il me
 récompense des soins que j'ai pris pour
 rendre son nom si glorieux ? Pour l'a-
 voir élevé sur un Thrône que tous nos
 Seigneurs Tartares avoient droit de lui
 disputer ? Pour l'avoir défendu contre
 toutes les entreprises de ses rivaux ?...
 Je ne demande qu'une Captive ; &
 l'ingrat m'oppose les droits de son fa-
 voré ; D'un Chrétien !... Juste Ciel !...

L E D E R V I S.

Pourquoi vous plaindre , brave
 Omar ? Qui vous empêche de vanger
 votre injure ?... Ce que vous deman-
 diez n'est-il pas en votre puissance ?

Oui sans doute; & je prétens m'en emparer en dépit d'un indigne rival, & de Tamerlan même.

H A L Y.

La violence est inutile, quand tout concourt à seconder vos vœux. Notre sublime Sultan peut-il desirer un genre plus illustre que le généreux Omar ? Attendez-vous, Seigneur, à recevoir de la main d'un Pere celle que l'ingratitude de Tamerlan osa vous refuser.

O M A R.

Cette idée flate mon ressentiment... Quelle seroit la reconnoissance de ton Maître envers celui qui briseroit ses chaînes, qui lui rendroit la liberté, qui le rétabliroit dans son Empire, qui le vangeroit enfin de son plus mortel ennemi ?

H A L Y,

Son bienfaiteur n'auroit qu'à desirer : l'effet suivroit les vœux * ...

O M A R.

Ces trompettes annoncent Tamerlan. Il revient encor offrir la Paix à

* On entend le son des trompettes.

A C T E III. 405

Bajazet : retirons nous... Venez ache-
ver de m'instruire... Divin Prophète!
punis-moi , si je perds l'occasion de
me vanger.

S C E N E III.

*Le Théâtre change , ARPASIE
paroît endormie sur un lit de repos.*

C H A N S O N.

Sommeil ! Tes pavots enchanteurs
Suspendent le poids de nos chaî-
nes ;

Toi seul , par d'aimables erreurs ,
Augmentes nos plaisirs , & soulages
nos peines.



C'est par toi que la jeune Iris ,
Retrouvant l'amant qu'elle adore ,
Se voit dans les bras de Tircis ,
Respire , & croit braver le Tyran qu'elle
le abhorre.

*Tendre amour , d'un si doux som-
meil*

Laisse-lui goûter tous les charmes :

Retarde l'instant du réveil...

*Hélas , tu reverras trop tôt couler ses
larmes !*



Déjà son transport la trahit :

Ses pleurs inondent son visage...

Tout son bonheur s'évanouit ;

Et le réveil envain en rappelle l'image !

ARPA S I E , *s'éveillant.*

O mort ! Faut-il que mes yeux fati-
gués veillent , & languissent en atten-
dant le repos secourable que toi seule
peux me donner ? ... Envain mille
chemins , nous sont ouverts pour aller
jusqu'à toi , si la Religion austère s'of-
fre toujours sur le passage , & nous dé-
fend de te chercher ! ... Réduite au
comble du malheur , *Lucrece* a pû ver-
ser son sang , *Porcie* a pû consumer

A C T E IV. 407

ses entrailles ; elles ont mis fin à leurs peines : le même droit nous est ôté !... Arrête ? réfléchis donc , malheureuse Arpasie : songe aux devoirs que ta loi t'impose. Fais plus encore que la fille de *Caton* : ose être malheureuse !...

S C E N E IV.

ARPASIE , TAMERLAN.

Suite.

TAMERLAN.

Q Uand la fortune favorise un Guerrier , quand la beauté captive augmente encor l'éclat de sa victoire , Bellone & ses horreurs rentrent dans les enfers ; les plaisirs , & l'aimable confiance , succèdent aux terreurs qu'inspiroit l'incertitude de l'événement , & le bruit affreux des armes.. Pardonnez , Belle Sultane , si le tumulte d'un camp ne m'a point permis de vous rendre à mon gré tous les honneurs qui vous sont dûs. Le Ciel , s'il ne trompe mes vœux , me procurera

TAMERLAN,
bientôt l'occasion de m'acquitter plus
dignement envers vous.

ARPASIE.

Hélas, Seigneur, depuis l'instant
fatal ou je me suis vûë forcée de rece-
voir un titre que j'abhorre, tout m'est
indifferent, j'ai tout oublié. Les scep-
tres, & les fers, sont d'un prix égal à
mes yeux, la mort seule peut fixer les
vœux de la triste Arpasie.

TAMERLAN.

Lorsque d'aussi beaux yeux versent
des larmes, le Ciel les partage sans
doute. Apai de la vertu, protecteur de
l'innocence persécutée, ne croiez point
Madame qu'il puisse être insensible à
vos plaintes. Parlez, Belle Sultane:
hâtez-vous de m'apprendre la cause de
vos ennuis; comptez enfin sur un pou-
voir, dont je me croirois indigne, si je
ne l'employois à vous vanger.

ARPASIE.

Je ne rejette point vos offres, gé-
néreux Tamerlan: mais le destin d'Ar-
pasie est d'être malheureuse: l'espoir
même d'un meilleur sort ne scauroit
entrer dans son ame! Je vois gronder
autour

autour de moi la tempête ; & les malheurs qui m'environnent ne me paroissent moins insupportables que dans l'espoir de n'être point immortelle.... Il m'est pourtant affreux de vous rappeler à ma mémoire, ô ma triste & chere Patrie ! cheres compagnes de ma jeunesse ; & vous illustres Auteurs de ma vie, tendres & généreux parens, que vous retracez dans mon cœur un souvenir douloureux ! Mes infortunes ont sans doute creusé votre tombeau : Mais vous ignorez celui de mes malheurs dont je gémiss le plus !... Anges des Cieux ! s'il faut long-tems supporter tant de maux, donnez-moi donc votre constance.

TAMERLAN.

Eh quoi, Madame, ne puis-je vous offrir que ma pitié?... Hélas, que j'ai lieu de le craindre ! Je n'ose même vous interroger davantage : quel que soit le bien que vous avez perdu, je crains que l'honneur ne m'interdise l'espoir de pouvoir vous le rendre.

ARFASIE.

Non, Tamerlan ; ce n'est pas moi

410 TAMERTAN,

intention. La foiblesse de mon sexe
m'arrache des larmes, mais mon cou-
rage surpasse peut-être celui de bien des
hommes. Songez que je suis *Grecque*, &
que j'ai les vertus de ma nation; que
je descends de ces fameux Héros dont
l'Univers célèbre encor la mémoire;
& qu'il est peu de maux capables d'a-
battre un cœur *Spartiate* animé d'un
courage *Chrétien*.

SCÈNE V.

Les mêmes Acteurs. BAJAZET;
paroit dans le fond du Théâtre.

BAJAZET, *à part.*

Quel sort est donc le mien? L'idée
même du repos ne peut entrer
dans mon imagination. Les noires
images qui l'occupent, semblent for-
mer un cercle où de nouveaux sujets
de peines succèdent sans cesse aux pre-
miers!... Quelle nouvelle horreur
s'empare de mes sens?... O rage infer-

A C T E IV. 412

male ! Ce spectacle manquoit à mon désespoir. Le Traître achève de triompher de moi : il me ravit l'objet de ma tendresse ; il viole le dernier azile de ma félicité !...

T A M E R L A N.

Je venois encor t'offrir la paix : mais les sentimens que je lis dans tes yeux me prouvent que le moment de ta liberté seroit encor celui qui verroit renaître le malheur du monde.

B A J A Z E T.

Et tu comptois sans doute négocier cette paix avec la Sultane ? Tu te flatois sans doute , en te relâchant du côté de la fortune , d'être indemnisé par l'amour ?

A R P A S I E , *à part.*

Ciel ! que dit le Tyran ?...

B A J A Z E T.

C'est donc ainsi que tu recherches mon amitié ? Telle est donc enfin cette générosité dont Tamerlan se vante ?

T A M E R L A N.

Les fureurs qui t'inspirent sans cesse , répandent sur tes discours une obs-

412 T A M E R L A N ,

curité qui m'empêche d'en bien pénétrer le sens... Si tu veux que j'y réponde, dévoile cette énigme?

B A J A Z E T .

Si c'est une énigme, tu vois ma honte : ç'en est le mot... Juge-moi maintenant, divin Prophète ! Et toi, Ciel équitable, condamne si tu le peux les transports de ma rage !... Un misérable, né pour porter des fers, ose à mes yeux porter les siens sur l'épouse d'un Monarque ! Et je pourrois me taire?...

T A M E R L A N .

Si j'avois été capable d'en concevoir l'idée, si ma vertu l'avoit pu permettre, répons-moi, Bajazet : quel pouvoir m'auroit empêché de disposer de ma Captive ? Quel frein auroit pu retenir les desirs d'un Vainqueur qui n'a de loix à recevoir que de sa volonté?... Mais, calme tes transports : Tamerlan veut bien t'avouer qu'il sçait se contraindre, & donner des bornes à ses vœux.

B A J A Z E T .

Non, Perfide, tu m'en imposes.

Que venois-tu faire en ces lieux ? Quel motif pouvoit t'y conduire , si ce n'étoit celui de mon deshonneur ? . . . Ne t'ai-je point surpris avec elle ? Ne lui parlois-tu pas le langage de l'amour ? N'ai-je point vû tes yeux attachés tendrement sur les siens exprimer des desirs dont ta bouche n'osoient peut-être point encor lui faire l'aveu ?... Ma vie est sans doute le premier sacrifice que ta flame adultère exige : hâte-toi de me la ravir ; je l'ai traînée trop long-tems dans l'opprobre.

T A M E R L A N.

Prends garde , Bajazet ! n'achève point de m'irriter : souviens-toi que je suis homme ; & ne me force point d'oublier ce que je dois à ton état. Tu viens de toucher l'endroit le plus sensible de mon ame , tu viens d'attaquer mon honneur , ce fier Tyran de l'ame d'un Héros , que l'ombre du soupçon insulte. Prends garde , dis-je ? Ton souffle impur ne tenteroit pas impunément de ternir ma gloire !

A R P A S I E.

Ciel ! J'entens ces horreurs , & je

414 TAMERLAN,

puis me taire ! Je vois mon innocence déchirée par une main barbare , & je n'oserai la défendre. . . Sultan trop inhumain ! Puis-je encore te croire un cœur sensible ? . . . Oublies-tu que tu m'as arrachée du sein de ma Patrie , des bras de mes parens défolés , de l'azile de mon bonheur , des bras enfin du plus tendre des amans ? Oublies-tu que ton horrible violence , en me perdant pour jamais , en me rendant odieuse à mes yeux mêmes , me livre au plus affreux désespoir ? . . . Et ta rage n'est point encore satisfaite ! Tu veux m'ôter le seul bien qui me reste ; tu veux me ravir ma vertu ! . . .

BAJAZET.

Ne crains rien ; je ne puis te ravir celles de ton sexe , l'affectation , l'orgueil , l'ingratitude , l'inconstance , même dans les plaisirs qui lui sont les plus chers. . . .

ARPASIE.

Ah , c'est parmi les femmes de ta nation que tu pouvois trouver une épouse de ce caractère : la Grèce ne produit jamais de tels monstres. Ce n'est point là , où les Eunuques les plus

A C T E I V. 415

difformes, où les murs, & les fers, forcent les femmes d'être vertueuses. Apprens cruel, que le vice dont ta rage ose me soupçonner m'est en horreur, non pas parce je te crains, mais parce que la noblesse de mes sentimens, parce que la pureté de mon ame craignit toujours d'en concevoir seulement la pensée.

T A M E R L A N.

Quelle injustice, Ô Ciel, qu'un pareil caractère éprouve un sort si malheureux!... Ouvre les yeux, aveugle Bajazet! Vois le Ciel (malgré ton indignité) t'offrir le plus grand des bonheurs... Ta fureur forcera-t'elle encor cette main libérale à se refermer pour toi? Te verra-t'on toujours être toi-même ton plus implacable ennemi?

B A J A Z E T.

Et c'est toi, qui prétens me rendre heureux! Toi, qui m'as ravi ma couronne & ma gloire, & qui ne m'offres la vie que pour jouir plus long-temps de mon opprobre?... Méprisable hypocrite! Va, je connois ton cœur: ces dehors vertueux n'en imposent point à Bajazet; mes yeux en percent

416 T A M E R L A N ,
les replis, & je le vois brûler d'une
flamme adultère.

T A M E R L A N .
Faut-il que tu sois dans mes fers!...
Ah, que n'es-tu encore à la tête de ce
monde de soldats dont le sang vient
d'inonder nos campagnes, pour que
je puisse te forcer après t'avoir abbatu
sous mes coups, d'avouer toute ton
infamie!

B A J A Z E T .
Ainsi mes reproches te touchent :
je suis au comble de mes vœux. Tu
m'entendras donc sans cesse faire re-
tentir à ton oreille les noms odieux
d'adultère, & de perfide, d'indigne
ravisseur, qui abuse de son pouvoir
pour violer les droits les plus sacrés
des humains.

T A M E R L A N .
Si l'état misérable où je te vois ré-
duit ne te défendoit encor dans mon
cœur, un seul mot de ma part, ainsi
que le tonnerre, confondroit ton or-
gueil!...

B A J A Z E T .
Je t'en défie; mon sort est au-dessus
de toi : tu n'oserois.

A C T E IV. 417

TAMERLAN.

Je n'oserois ? Tu es enfin parvenu au point de m'irriter : tu vas périr...
Hola, Gardes ?... Saisissez le Tyran ;
& que sa mort vange à la fois l'univers, & Tamerlan * ...

BAJAZET.

Je t'approuve : il faut immoler l'époux , pour jouir en paix de l'épouse.

TAMERLAN.

Qu'on le mène à la mort.

ARPASIE , à genoux.

Ah, Seigneur, j'implore votre clémence !... Au nom de votre gloire, au nom de cette renommée qui fixe les vœux d'une ame généreuse, daignez révoquer cet arrêt sanglant !...

TAMERLAN.

Trop respectable épouse d'un monstre indigne de vous posséder, pouvez-vous encor me demander sa grace ?...

BAJAZET.

Non, j'en jure par le Ciel ! Je refuse une vie achetée au prix de ma honte... La mort va me délivrer à la fois de mes maux, & de la vûe d'une épouse infidelle.

* Les Gardes entourent Bajazer.

S v

418 T A M E R L A N ,
A R P A S I E , à *Tamerlan.*

Ne l'écoutez pas , Seigneur : méprifez ces vains transports ; n'écoutez que votre vertu , laissez vivre Bajazet , & sauvez Arpafie des atteintes de la calomnie. Songez aux interprétations finiftres dont votre vengeance peut être fufceptible ; songez à la poftérité , à qui peut-être votre nom & le mien feront pour jamais en horreur.

T A M E R L A N .

Je vous admire , Madame !... Oui , je vous obéirai : je vous fuivrai , quoique de loin , dans la carrière brillante que vous tracez à mes yeux . . Vis , malheureux Sultan ; ma raifon reprend tout fon empire : je me retrouve Tamerlan * ... Rompons pourtant cet entretien , & prévenons le danger que tu voudrois peut-être affronter encore : la victoire m'a trop coûté pour que je m'expose à en perdre le fruit ... Eloigne-toi , ** fuis , Tamerlan ! La beauté unie à la vertu , prend ici trop d'empire fur ton cœur... Si tu balances

* Les Gardes s'en vont.

** Apart.

encor un moment, tu vas te voir esclav
 ye de l'amour. . .

S C E N E VI.

BAJAZET, ARPASIE.

BAJAZET.

A Quels nouveaux affronts, à quels
 nouveaux malheurs suis-je donc
 réservé ? Pourquoi le Ciel m'a-t-il en-
 vié le bonheur de mourir dans la cha-
 leur de mon emportement ? Dans cet
 instant heureux, où bravant la puis-
 sance de mon rival, je me croiois égal
 à lui ? Dans ce moment enfin où (quoi-
 que malgré moi) je goûtois la douceur
 de te croire vertueuse ? . . . Pourquoi
 m'as-tu fait rendre une vie que je dé-
 teste ? Est-ce pour triompher plus long-
 tems de mon malheur ? . . . Mais, je
 suis libre encor, & je sc̄aurai profiter
 de cette liberté pour vous tromper,
 pour vous braver tous. La mort af-
 franchira bientôt mon ame des passions

420 T A M E R L A N ,
& des maux qui la dévorent.... Et toi
Prophète , si tu l'es , entens ma voix !
ton *Paradis* n'a plus rien qui me tente.
Qu'on ne me vante plus les délices ,
& les plaisirs sans cesse renaissans dont
tu flates la sensualité de tes zélés Sec-
rateurs : les femmes en doivent , dit-
on , faire le principal ornement ; j'y
renonce.

S C E N E V I I .

AR P A S I E , *seule.*

O Mon cœur ! peux-tu soutenir de
si mortelles atteintes?... Non :
l'amour , la douleur , & les reproches
affreux que je viens d'essuyer ont en-
fin abattu mon courage ; je sens que
suis femme , mes larmes coulent , je
cède à mon désespoir , & la mort va
bientôt exaucer mes vœux.... Que vois-
je ? Monesès ! Hélas , il vient recevoir
mes derniers adieux... Ce jour va nous
séparer pour jamais !...

SCENE VIII.

MONESÈS, ARPASIE.

MONESÈS.

AI-je déjà le pied dans le tombeau? Ta voix autrefois si sonore, & si flatteuse pour mon cœur, ne frappe plus mon oreille que d'un son lugubre & sans force! mes yeux appesantis s'ouvrent envain à la lumière, l'éclat du Soleil même n'a plus pour eux que des ténèbres!... Je te vois pourtant encore: C'est le dernier service qu'ils me rendent. . . Je n'ai plus qu'à mourir.

ARPASIE.

Hélas, cher Monesès, que nous fûmes jadis heureux! O jours trop tôt passés! Jours aimables qui ne renaissez que pour varier & multiplier nos innocens plaisirs, qu'êtes-vous devenus? Sans craintes, sans jalousies, sans obstacles de la part de nos proches, l'amour seul occupoit nos ames,

422 TAMERLAN,
l'amour seul rendoit tous nos mo-
mens délicieux !...

MONESÈS.

Arrête , chere Arpasie ? Garde-toi
de rappeler notre bonheur passé : ce
souvenir est trop insupportable , il nous
distraindroit trop : une douleur tranquile
doit être le partage de nos derniers mo-
mens... Puissances Eternelles , * soiez
témoins des derniers sentimens d'un
cœur dont la sincérité vous est connue !
D'un cœur qui n'aima jamais qu'Arpa-
sie, qui ne respira que pour elle , & qui
ne meurt enfin que pour l'avoir per-
due !...

ARPASIE.

Ah , cher amant , tandis que tu me
parles , l'approche de la mort affoiblit
par degré des tendres accens. Laisse-
moi le tems de t'exprimer à mon tour
tout ce que je sentoie pour toi !... Oui,
mon cher Monesès , tout ce que la
nature & l'amour peuvent inspirer au
cœur le plus sensible , n'égaloit point
ma tendresse pour toi : Monesès re-
gnoit seul dans mon cœur , Monesès
l'occupoit tout entier... Que dis-je ?

* Il se met à genoux.

A C T E IV. 423

Monesès y regne encor, mon ame
ne vit que par la sienne; & mon
dernier soupir prononcera le nom de
mon amant !

MONESÈS.

C'en est assez, chere Arpasie... O
mon ame, tu peux maintenant courir
au repos : tout est fini pour toi dans
l'univers.

ARPASIE.

Pourquoi ne puis-je t'arrêter ? Pour-
quoi le jaloux honneur m'envie-t'il la
douceur de passer avec toi le peu d'ins-
tans qui nous restent ?... Hélas, si nous
mourions ensemble, les horreurs de
ce moment n'auroient rien d'affreux
pour moi; l'amour écarteroit les phan-
tômes que la crainte offre toujours
alors à nos yeux; les feux éclaireroient
ce passage lugubre, & le rendroient
sans doute agréable à nos regards sur-
pris. O mort ! c'est dans ton sein qu'ex-
pirent les maux des mortels ; c'est toi
dont la main bienfaisante ouvre les
portes de *l'Elizée* aux amans malheu-
reux !

SCENE IX.

BAJAZET, OMAR, HALY, LE
DERVIS.

BAJAZET, à Omar.

Oui, je jure par le glorieux tombeau de notre Prophète, par le sacré Temple de la *Mecque*, que tu seras l'époux de ma fille; que je te rendrai si puissant que les Monarques même envieront ton sort, & te regarderont comme un demi-Dieu! Pourrois-je faire moins pour celui qui remplit le plus ardent de tous mes desirs, pour celui qui me met en état de remplir ma vengeance!...

OMAR.

Douze des plus puissans Seigneurs Tartares ont juré de me seconder, & de faire passer dès demain leurs Troupes de notre côté. Le jour commence à baisser, préparez-vous pour la fuite vers le milieu de la nuit. Les corps de Troupes à travers lesquels il

A C T E IV. 425

faut que vous passiez sont soumis à mes ordres, & favoriseront votre évafion.

LE D E R V I S.

Je répons, dès à présent, magnanime Sultan, de ta liberté. Tamerlan est déjà retiré dans la tente avec la plupart de ses courtifans; & ceux qui nous environnent font tous de ton parti.... Mais que vois-je? Le Prince Italien, & le triste Monesès, ne font point encore retirés!....

B A J A Z E T.

L'un en veut à ma fille, & l'autre à mon épouse.

O M A R.

Ils font à nous, Seigneur. Axalla est fans fuite: je le garantis votre Prisonnier.... Je pars pour l'arrêter; vous disposerez de son sort.

B A J A Z E T.

Suis-le, vole Haly? Arrête Monesès: je veux aussi l'avoir en ma puissance.



SCENE X.

BAJAZET, LE DERSIS.

LE DERSIS.

Rédoutable Seigneur, oserois-je te conseiller d'épargner Axalla jusqu'au moment où tu n'auras plus à craindre les Parthes? Ce sera pour toi un gage contre la fureur de Tamerlan; & si tu pouvois emmener avec toi ce Prisonnier, il te pourroit être d'une grande ressource.

BAJAZET.

J'approuve ton conseil; & quoique je le haïsse, & comme mon ennemi, & encor plus comme Chrétien, je desire maintenant de me l'attacher.

LE DERSIS.

Je les apperçois, Seigneur... La fortune revient à vous; & ce premier succès annonce qu'elle se repent déjà de vous avoir trahi.

SCENE XI.

BAJAZET, LE DERVIS, OMAR,
AXALLA, SELIMA, *pleurant*
dans le fond du Théâtre.

AXALLA, à Omar.

JE ne t'appellerai point Traître, ce nom est encor au-dessous de ton crime : ton ingratitude envers le plus généreux & le plus digne des Souverains est un forfait que je ne puis qualifier. Le premier des Anges rebelles est le seul être qu'on puisse croire plus odieux que toi : achève malheureux, fuis les traces du ton modèle.

OMAR.

Donne un libre cours à ta rage ; appelle ton indigne Maître au secours de son favori : je te tiens maintenant, & tu payeras bien cher l'aveugle présomption qui te rendit mon Rival.

BAJAZET.

Rassure-toi Chrétien : Bajazet seul disposera de ton sort. Mérite ma pitié, en consentant de fuir avec moi, & de m'aider dans ma vengeance. Si tu balances, il faut mourir.

428 TAMERLAN,
OMAR.

Qu'entens-je !... Quel est donc le dessein du Sultan ?

LE DERSIS, à Omar.

Calmez-vous, je vous en supplie. Votre Rival est destiné à la mort : le Sultan ne diffère que pour notre sûreté commune. Ecoutez-moi tranquillement * ...

AXALLA.

Sultan, je ne trahirai point mon Maître, & mon ami : ordonne mon trépas.

BAJAZET.

Tu feras satisfait... Qu'on appelle les Muets ?

SELIMA, à genoux.

O mon Pere ! Si Bajazet voit encore sa fille en moi, s'il ne m'a pas dévouée au comble de l'infortune, si ma voix, mon devoir, mon amour filial ont encore des droits sur son cœur, qu'il daigne révoquer cette horrible Sentence !...

BAJAZET.

Lève-toi, Selima. Cet esclave a osé

* Le Dervis parle à l'oreille d'Omar.

A C T E IV. 429

rejetter mes offres , il a mérité la mort.
Cependant, à ta priere, je veux bien
encor lui offrir la vie.

S E L I M A.

Le Ciel m'inspire ce que je dois faire pour le sauver... O Axalla ! T'est-il donc si aisé de m'oublier ? Peux-tu , sans regret, te résoudre à ne me plus voir jamais ? A m'abandonner ici pour déplorer ton sort , pour gémir sans cesse sur la triste destinée de mon amant ? Ose-tu penser , ingrat, que rien puisse jamais me consoler de ta perte ?...

A X A L L A.

Que tu connois peu les tourmens de mon ame ! Tu m'accuses d'indifférence , & d'ingratitude ? Tu ne lis donc pas dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur ?... Ah , cache-moi plutôt les tiens , sauve-moi du péril de voir tant de charmes ; je crains d'y succomber : la trahison , en te regardant , me devient par degrés moins odieuse L'honneur combat plus foiblement : je me perdrois sans doute. . . . Non , il fera Vainqueur !... Retire-toi , je veux mourir.

430 T A M E R L A N ;
B A J A Z E T.

Eh bien , qu'il meure... Je rougis
d'avoir attendu si long-tems. . .

S E L I M A.

Ah , Seigneur , un instant , de gra-
ce ! Je vois dans ses yeux quelque om-
bre d'irrésolution : j'espère encore de
le faire consentir à votre volonté . . .
Cher Axalla , feins du moins de te
rendre ?... Quoi rien ne peut t'abbat-
tre ? Ah , cruel , est-ce ainsi que tu
m'aimes ?...

A X A L L A.

Cesse de déchirer mon cœur. Est-
ce à toi de hâter ma honte ? J'affron-
terois pour toi les maux les plus af-
freux , rien n'étonneroit mon coura-
ge... Mais il faut trahir Tamerlan : le
Ciel même ne pourroit m'y résoudre.

S E L I M A , *courant à Bajazet.*

Seigneur , il s'attendrit : je le vain-
crai !... Accordez-m'en le tems , je ré-
ponds de ma victoire.

B A J A Z E T.

Vois tout l'empire que tu as sur le
cœur de ton pere : je diffère son sup-
plice jusqu'à minuit. Songe à bien em-
ployer ce tems. Si tu parviens à le

A C T E IV. 491

persuader, il vivra ; ou tu seras toi-même forcée d'avouer qu'il mérite la mort,

A X A L L A,

Non Sultan, c'est prolonger la rigueur de mon supplice : tu me vois prêt à le subir.

S E L I M A.

Arrête !... Tu veux donc nous perdre tous deux ? Ne m'envie pas l'espoir de te sauver... Ciel, exauce mes vœux ! Ce n'est pas pour moi, c'est pour mon amant que je tremble ; Oublie pour un instant le soin de l'univers, réunis sur lui toutes tes attentions !

S C E N E XII.

BAJAZET, OMAR, LE
DERVIS, HALY.

BAJAZET,

MOnesès est-il arrêté ?... ;

HALY,

Oui, Seigneur.

432 TAMERLAN,

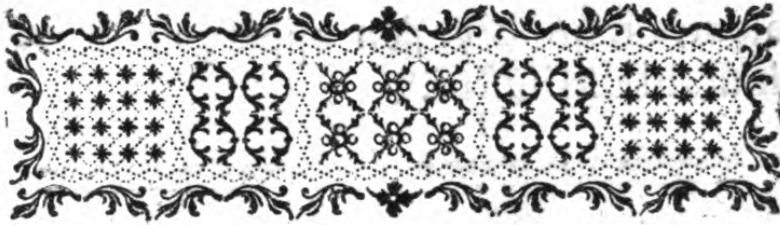
BAJAZET.

Grace au Ciel!... Je respire. Un nouveau sentiment de grandeur rentre dans mon ame; je la sens renaître, & secouer le poids honteux de l'infamie; je me retrouve Souverain. C'est ainsi que l'Eternel *Ammon* se voila le visage, lorsqu'il vit *Jupiter* mis en fuite par les *Titans*, jusqu'au moment où, remonté sur son Thrône, la foudre annonça à la terre le retour de son Maître.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



ACTE V

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente la Tente de
Bajazet.*

ARPASIE.

Tout augmente l'horreur de cette nuit; quelque démon ennemi du genre humain semble en redoubler l'épaisseur, & répandre dans les airs l'épouvante & la mort!... Une troupe d'esclaves hideux vient d'arracher de ces lieux l'infortuné Monesès : à peine vivoit-il encore ; à peine put-il me dire , *adieu chere Arpasie... Adieu pour jamais !...* Je ne sçais cependant quel sentiment intérieur m'annonce la fin de tant de maux , & rend mes sanglots

Tome VI.

T

434 TAMERLAN,
moins douloureux.... Mais je sçaurai
bientôt mon sort : j'en apperçois le re-
doutable Ministre.

SCENE II.

BAJAZET, HALY, ARPASIE

BAJAZET, *à part, à Haly.*

C'Est à ta vigilance que je laisse le
soin du reste : car enfin , mon
cher Haly , un autre objet occupe en-
cor ton Maître ! malgré le trouble &
les maux de mon ame , malgré les jus-
tes transports de ma jalousie , cette
superbe ennemie de mon repos régné
encor dans mon cœur. Je tente en vain
d'en bannir , d'en étouffer l'idée , elle
renaît sans cesse des efforts mêmes que
j'employe pour la combattre,

H A L Y.

Pourquoi mon Empereur s'occupe-
t'il de ce qui dépendra toujours de sa
volonté?... Doute-t'il , lorsque le Ciel
aura permis que Bajazet soit rétabli sur
son Thrône , que son épouse ne soit
flatée d'être entièrement à lui ?

B A J A Z E T.

Eh , voilà le motif de mes craintes ! je veux qu'elle me suive ; je ne puis , sans elle , me résoudre à la fuite. Mais , tel est mon malheur : si elle osoit faire quelque résistance , je sens que je me perdrais plutôt que de l'abandonner au pouvoir de mes ennemis ; je l'aime assez pour m'exposer à tout. Emploions donc & la prière , & la menace. Si rien ne peut la vaincre , c'est à la force qu'il faut avoir recours ; dussai-je perdre & l'Empire , & la vie , rien ne peut me faire renoncer à l'objet de ma tendresse... Ecarte-toi un instant , cher Haly : tu recevras bientôt mes derniers ordres.



S C E N E III.

B A J A Z E T , A R P A S I E .

B A J A Z E T .

JE l'avouë , Madame , notre dernière entrevue a dû me noircir dans votre esprit : perdez-en la mémoire , & songez que l'amour seul a pu me rendre coupable envers vous.

A R P A S I E .

Né pour être mon boureau , & moi pour être ta victime , dispose de mon sort , je m'attens à tout. Peu m'importe que l'amour , ou ta jalouse rage , t'inspirent les nouvelles violences auxquelles ton accueil me prépare : je n'en ferai pas moins malheureuse ; tu n'en seras pas moins Tyran.

B A J A Z E T .

Quoi , verrai-je toujours le courroux obscurcir vos charmes ? aurai-je toujours à me plaindre de vous ? ... Ah , Madame , pouvez-vous ainsi démentir l'aimable caractère de votre sexe ! Né pour la tendresse , il s'emporte , il éclat

ACTE V. 437

te quelquefois : mais ces tempêtes , semblables à celles de l'Été , sont aussi courtes qu'impétueuses ; un instant voit renaître le calme ; & vos beaux yeux , ainsi que le Soleil , reprennent bientôt leur premier éclat.

ARPASIE.

Eh bien , pour l'honneur de ce même sexe , que Bajazet croit avoir droit d'attaquer impunément , tu me verras toujours la même ; je te verrai toujours de mêmes yeux.

BAJAZET.

Ainsi , tu ne vois en moi qu'un Tyran ? Eh bien , je le veux : mais songe à ne point abuser de ma foiblesse. Garde-toi de laisser échaper les momens que je veux bien donner à l'amour !... Un cœur tel que le mien est sensible au mépris ; ses coups précèdent la menace. Songe enfin , que la patience est la moindre de mes vertus !...

ARPASIE.

Réfléchis donc Barbare : rappelle-toi les maux que tu m'as faits.... N'as-tu pas violé en moi tous les droits de mon sexe , de l'honneur , de ma naissance ? N'as-tu pas outragé en moi la nature ,

438 T A M E R L A N ,
& l'amour? Et puis-je enfin te voir
sans horreur? Puis-je te regarder com-
me mon époux?... Non, le Ciel & l'En-
fer feroient plutôt unis!

B A J A Z E T.

C'est donc en vain que je te prie?
C'est donc en vain que Bajazet s'abbaif-
se devant toi?... Fléchis ingrater, & con-
sens à me suivre, ou la mort suivra
ton refus.

A R P A S I E.

Crois-tu la mort capable de m'ef-
fraier? La mort! c'est le seul bien que
j'attende de toi. Le meurtre a tellement
fouillé ton regne, chaque jour de ta
vie a été signalé par tant d'horreurs,
que les enfans mêmes accoutumés à
voir couler le sang ont appris à ne plus
te craindre!... Apprends donc, que je
refuse de te suivre; que si tu prétens
m'y forcer, mes cris imploreront con-
tre toi le secours du Ciel & de la Terre.

B A J A Z E T.

Ciel vangeur! tu oses me braver?
Attens, cruelle, il me reste un moyen
d'épouvanter ton cœur, & de lui faire
craindre un supplice plus affreux que
la mort même... Tu vas voir cet infâme

A C T E V. 439

Grec, cet indigne objet de ta tendresse, déchiré, massacré sous tes yeux ; tu vas le voir succombant à la rigueur des tourmens les plus recherchés. . . C'est alors que tu détesteras l'instant où ton orgueil osa m'insulter ; c'est alors, qu'en fermant l'oreille à tes cris, je jouirai de ma vengeance.

A R P A S I E.

Image affreuse !... Ma fermeté chancelle, mon cœur frémit à cet aspect !... Héroïnes sacrées dont la constance brava la rage des Tyrans, accourez, descendez du céleste séjour, venez raffermir mon courage ! venez m'apprendre à défier la barbarie de mon Persecuteur !... Mais, ma voix est entendue : je sens que ma prière est exaucée. . . .
Acheve, Tyran : mon ame est prête à tout. Oui, je veux vivre encor un instant pour triompher de toi ; & je mourrai satisfaite, en suivant mon amant.

B A J A Z E T.

Plains-toi, parle perfide : c'est le privilège de ton sexe. Mais nous verrons bientôt ton front pâlir à l'aspect du danger.

440 TAMERLAN,
ARPASIE.

Non , Bajazet : mes yeux sont maintenant fixés au Ciel , & je jouis par avance du bonheur qui m'y est promis Tes menaces n'ont plus de pouvoir sur mon ame.

BAJAZET.

Cet instant va me le prouver.

ARPASIE.

Hâte-le , Bajazet , tu verras si je suis Grecque ; tu verras si je démens la vertu de mes ancêtres.

BAJAZET.

Je t'abandonne donc à ton mauvais fort... Mon amour offensé va t'offrir une victime digne de ton orgueil.

S C E N E IV.

ARPASIE , seule.

MOn cœur s'émeut de plus en plus ; un feu nouveau semble agiter mon sang dans mes veines , & précipiter son cours. C'est , sans doute , le dernier effort de la nature : c'est une

A C T E V. 441

lumière expirante qui jette son dernier éclat !... Mais que vois-je ? Monesès , & la mort, viennent ensemble me trouver... O sort ! après m'avoir si longtemps persécutée , tu me deviens donc favorable.

S C E N E V.

ARPA SIE. *M O N E S E' S* paroît accompagné de quatre Muets. Deux autres portant la corde d'un arc , & une coupe de poison , restent dans le fond du Théâtre.

M O N E S E' S.

Ministres du destin , hâtez-vous d'exécuter les ordres de votre Maître : conduisez-moi aux pieds de mon Arpasie. Laissez-moi lui apprendre ce que je dois à la clémence du Tyran : il permet que je meure aux yeux de ce que j'aime... Un mouvement de joie semble ranimer mon ame abbatuë ; je crois entendre la trompette qui dans mes jeunes ans m'appelloit aux com-

442 TAMERLAN,
bats ; je crois encor aller chercher la
victoire , ou l'honneur d'un trépas éclatant.

ARPASIE.

Hélas ! si la mort est un bien ; si le silence du tombeau tient lieu de tout ce qu'on peut regretter sur la terre , cher Monesès , nous serons bientôt fortunés !...

MONESÈS.

Ah , ce bonheur peut-il être douteux ? Dès à présent , la cruauté du Tyran , ta perte même me paroît moins sensible. Mon ame exempte de remords , envisage sans trembler le vaste abîme de l'Eternité : elle se croit déjà affranchie des maux qui lui faisoient haïr la vie.

ARPASIE.

Et je te jure , par tous nos maux & nos plaisirs passés , que la mort n'a rien qui m'étonne ! Mais , hélas , cher amant , puis-je ne rien accorder à l'amour , à la foiblesse de mon sexe ? Oui , je mourrois , sans pousser un soupir... Mais lorsqu'il faut te voir expirant sous les coups des boureaux , la nature frémit en moi , toute ma fermeté m'abandonne !...

ACTE V.

443

MONESÈS.

Puisque les suites de la mort ne t'épouvantent point , pourquoi les préparatifs qui y conduisent , effraient-ils tes regards ? Le moindre des maux qui puissent attaquer nos corps est sûrement plus long & plus douloureux que n'est le coup qui nous ôte la vie ; & les peines de l'ame sont encor mille fois plus terribles... Mais on approche ? Tu vas en voir la preuve.

Un Muet arrive , & fait un signe aux autres , qui présentent le Gordon à Monesès.

ARPASIE.

Ah , cher amant ! songe encor avant ton trépas...

MONESÈS.

A quoi ?

ARPASIE.

A la plus tendre , à la plus desolée , à la plus malheureuse des amantes....
O , mon ame ! peux-tu supporter ce spectacle ?

MONESÈS.

La multitude de mes pensées ôte à

444 T A M E R L A N ,
ma langue la liberté de l'expression...
O ma chere Arpasie !...

Les Muets se saisissent de Monesès.

A R P A S I E.

Arrêtez , barbares ! j'ai mille choses
encor à dire à mon amant... Arrêtez ,
dis-je ?... Ah , cher Monesés ! parle-
moi :

M O N E S E ' S.

Que je te parle ! Eh , puis-je mieux
employer le dernier instant de ma vie?..
Esclaves , suspendez un moment mon
supplice ? Laissez-moi dire à mon Ar-
pasie , qu'elle seule occupe tout mon
cœur ; que même en cet instant terri-
ble , elle fait encor les délices de mes
yeux....

S C E N E VI.

Les mêmes Acteurs. B A J A Z E T ,
H A L Y . *Suite.*

B A J A Z E T.

QUoi ce méprisable Chrétien vit
encore ?... Hâtez-vous , esclaves ,
délivrez-en mes yeux.

Les Muets étranglent Monesès.

AR P A S I E.

Quelle horreur !... Je succombe. . .
O constance , ô vertu ! que devient
maintenant vos préceptes ?... O
Ciel, lance ta foudre; écrase le Tyran!..
O amour ! O mort ! O Monesès !...
La force m'abandonne... Grace au Ciel,
mes maux vont finir...

B A J A Z E T.

Haly , soutiens-la : conduis-la dans
ma tente.

H A L Y.

Hélas , Seigneur , à peine respire-
t'elle encore !

AR P A S I E.

Non , Tyran , je ne suis plus en ta
puissance... J'ai rempli ma fatale des-
tinée ; la mort est dans mon sein... Dé-
jà les ténèbres m'entourent... Je tom-
be... J'expire... Je touche au terme de
mes vœux !... *

B A J A Z E T.

Courez , secourez-la ?... Non , elle
ne mourra point : je prétens punir son
orgueil , en la forçant de vivre.

* Elle meurt.

446 TAMERLAN,
HALY.

Tout l'art humain n'y peut rien,
Seigneur... Elle n'est plus !...

BAJAZET.

Qu'entens-je ?... Se peut-il que la
rage & la douleur, se peut-il que l'a-
mour & l'indignation, prennent assez
d'empire sur le cœur d'une femme,
pour lui causer la mort ?... Ah, que je
suis désespéré ! l'orgueilleuse échape à
ma vengeance ! qu'est ce donc que
mon pouvoir, si ceux qui ne devroient
vivre que pour moi peuvent ainsi me
braver en disposant à leur gré de leur
fort ?

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. LE DERVIS.
LE DERVIS.

Seigneur, le vaillant Omar avertit
ta grandeur que l'instant de ta fuite
est arrivé. Il te prie même de te hâter,
si tu veux prévenir une surprise qui nous
perdroit tous. La tente de Tamerlan

A C T E V.

447

paroît depuis un moment entourée d'un grand nombre de flambeaux. Omar craint enfin que notre projet ne soit découvert.... Mais, Seigneur, tu peux voir d'ici ce spectacle...

B A J A Z E T.

Ciel! le nombre des flambeaux égale celui des étoiles... Ah, ma perte est certaine, ils marchent vers ces lieux!.. Vole, Haly, sauve ma fille?... Que d'autres s'emparent du Chrétien Axalla?... Hâtons-nous de partir.

S C E N E V I I I.

BAJAZET, LE DERSIS, OMAR.

Suite.

O M A R.

Tout est perdu!..

B A J A Z E T.

Comment?

O M A R.

Oui, Seigneur, tout est perdu. Mirvan, & Zama, à la tête de la Cavalerie Parthe, nous enveloppent de tous côtés.

448 T A M E R L A N ,
B A J A Z E T .

Et, d'où provient ce coup inattendu ?

O M A R .

J'ai appris, mais trop tard, qu'un esclave dépêché par la Princesse est sorti hier au soir de notre enceinte. Je viens de tuer l'Officier qui l'a laissé passer : mais à quoi nous sert cette foible vengeance ! ce transfuge a jeté l'allarme dans tout le camp ; Tamerlan a profité de l'obscurité de la nuit ; & nous sommes environnés par ses troupes.

B A J A Z E T .

Ma fille ? .. Ah, la perfide ! ..

L E D E R V I S .

Seigneur, Axalla est du moins dans tes fers ; & Tamerlan tremblera pour la vie de son favori.

O M A R .

Je vais, avec le peu d'amis qui me restent, soutenir leur première attaque. Si on nous refuse la paix, nous périrons tous : heureux, si ma chute peut entraîner celle de mon ennemi !

S C E N E IX.

**BAJAZET, LE DERSIS,
HALY, SELIMA, en pleurs.**

BAJAZET.

AH, voilà donc la mienne !...
A cet air de candeur répandu sur
son visage, à cette innocente douleur,
qui croiroit que la trahison habitât
dans son ame !... Oses-tu croire, mal-
heureuse, que tes larmes t'arrache-
ront à ma juste colere ? Que tu m'at-
tras impunément fait perdre une Cou-
ronne, & qui plus est l'espoir de rem-
plir ma vengeance ? Ingrate Selima !
tu vas mieux connoître ton pere...
Qu'on amène ici l'objet de sa lâche ten-
dresse ? Qu'il périsse à ses yeux.

HALY.

O crime de l'amour ! pourrai-je te
révéler ?.. Seigneur, l'esclave qui s'est
sauvé, l'esclave qui nous perd, c'est
Axalla lui-même !...

BAJAZET.

Que dis-tu ?...

450 TAMERLAN,
HALY.

La Princesse s'est servi de ce déguisement pour le sauver de votre fureur.

SELIMA.

Mon crime est donc connu ! Quel sera mon recours ? ... O mon Pere ! O nature ! Que puis-je encore esperer ? ...

BAJAZET.

Perfide ! oses-tu encore invoquer la nature ? Ne viens-tu pas d'en briser les plus sacrés liens ? Ingrate , & parricide , n'es-tu pas maintenant l'objet de mon horreur ? Mais ma vengeance n'en fera que plus affreuse : je te punirai des droits que toi seule avois pû t'acquérir sur mon cœur. Plus je fus ton Pere , plus je vois en toi mon ennemie.... infâme , tombe sous mes coups ! ... *

SELIMA , *l'embrassant.*

Plongez , Seigneur , enfoncez ce poignard dans mon sein ! Arrachez moi la vie que j'ai reçue de vous : votre fille est prête à vous la rendre ... Ne frémissez point , Seigneur ; ne

* Il court à elle , le poignard à la main.

craignez point de verser mon sang ; ne craignez point qu'il fouille votre main : il est à vous , vous pouvez le répandre !...

B A J A Z E T.

Quoi , Bajazet est foible !... Qui peut donc retenir mon bras ? Ne m'a-t'elle point livré à mon ennemi ? Ne m'a-t'elle point trahi ?

S E L I M A.

Trahi ?... Non , Seigneur , non mon Pere : l'amour , le Ciel même n'auroit pû forcer votre fille à vous trahir. J'ai reçu le serment d'Axalla ; je répons de son cœur. Votre vie , votre couronne , votre gloire même , tout est en sûreté si vous daignez m'en croire.

B A J A Z E T.

Tais-toi , perfide. Bajazet ne peut vivre qu'indépendant : il périra plutôt en Roi... Qui moi , je pourrois céder à l'ambitieux *Tartare* ? Je pourrois lui devoir ma grace ?... Mais l'Ennemi s'avance... Meurs avant ton Pere ; & que ta honte meure avec toi... * Qu'on l'arrache de mes bras : je l'ordonne...

* Elle se rejette dans ses bras.

Eh, Seigneur, pouvez-vous me blâmer de défendre ma vie? Ce sentiment n'est-il pas naturel en nous? N'est-ce pas le plus beau présent que nous ayons reçu de la nature?... Ah, regardez ces yeux que vous avez si souvent daigné arroser de vos larmes, en vous rappelant l'image de ma mère: Ils implorent votre clémence!... Regardez-moi, Seigneur, & refusez-moi si vous le pouvez: C'est la vie que je vous demande, O mon Père! Epargnez votre Selima!...

B A J A Z E T.

Je me sens ébranlé... C'est ma Selima? Oui, c'est ma fille!... Et je pourrais la poignarder? Etrange barbarie!... Mais * l'Ennemi va paroître: l'a laisserai-je en son pouvoir? Le sang de Bajazet sera-t-il à ce point avili?... Non, péris plutôt Selima!... Sors de mon cœur nature. Esclaves, entraînez-la? Qu'elle meure: obéissez....

* Le bruit redouble.

SELIMA.

Ah, mon Pere ! Un instant de grace ?
Laissez-moi plutôt mourir de votre
main ! . . .

BAJAZET, *aux Muets.*

Traîtres, vous êtes sourds ? Eh
bien, c'est donc à moi . . .

S C E N E X.

*Les mêmes Acteurs, TAMERLAN ;
AXALLA, Suite.*

*AXALLA, court, & se met entre
SELIMA & son Pere. TAMERLAN,
& sa suite, poussent BAJAZET
& ses Muets hors du Théâtre.*

AXALLA.

Q Uoi, c'est moi qui te sauve ?
O Ciel, quelle est ma joie !
Cette heure sera désormais pour moi
la plus heureuse de ma vie ! . . .

SELIMA.

Hélas, cher Axalla, l'appareil de la
mort épouvante encore mon cœur !
Quoique dans tes bras, je frémis
encore ! . . .

454 TAMERLAN , ACTE V.
A X A L L A.

Rentre , ma chere Selima : je vais te garder audehors. Le sang & le carnage régnt de tous côtés ; & mille dangers nous environnent. Je ne respirerai que lorsque je te sçaurai en pleine sureté . . . *

S C E N E X I.

TAMERLAN , LE PRINCE DE
TANAIS, ZAMA, MIRVAN.
*Soldats conduisant BAJAZET,
OMAR, ET LE DERSIS,
enchainés.*

TAMERLAN.

LA clémence remet enfin son Sceptre à la Justice ; c'est au glaive à purger l'Univers des monstres qui font gémir l'humanité . . . Zama , ayez soin que l'aurore naissante éclaire le supplice ces deux Traîtres . . . * * Pour toi, Tyrann , dont les détestables violences ont toujours écrasé ceux mêmes à qui tu

* Ils sortent ensemble.

* * Montrant Omar & le Dervis.

devois ta protection ; dont les meurtres & les assassinats (crime si cher aux ames lâches !) ont souillé tous les jours de ta vie ; dont la foi aussi souvent violée que promise a soulevé le Ciel & désolé la Terre , quel châtement peut égaler l'énormité de tes forfaits ? J'en inventerois vainement : subis celui que ta rage m'avoit destiné. Sois un exemple effraiant de la vengeance céleste , qui fasse trembler à l'avenir l'orgueilleux inhumain , & le lâche parjure.

B A J A Z E T.

Quelque affreux que soit mon sort ; n'espère pas que je m'en plaigne : tu me vois prêt à subir mon supplice. Ne crois pas pourtant que je sois long-tems témoin de ton triomphe ; une ame libre ne cherche jamais envain la mort. Je ne respire encor , que pour te détester : mon courage n'aura d'autre terme que celui de ma vie. Quelque soit alors mon destin , je l'attens ; il ne peut être plus affreux.

T A M E R L A N.

Trop superbes mortels , tremblez !
tels sont les funestes effets de l'orgueil !

F I N.

[The page contains extremely faint and illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. The text is scattered across the page and does not form any recognizable words or sentences.]

